UNIVERSITÉ DU BURUNDI
GRENIER DU SAVOIR DU BURUNDI
Dépôt institutionnel officiel
https://repository.ub.edu.bi

Approche psychosociologique de la croyance religieuse : cas de l'église méthodiste libre

Nijimbere, Léonard; Sous la Direction de : Professeur Paul Nkunzimana

2014
UB, Faculté de psychologie et des sciences de l'éducation
https://repository.ub.edu.bi/handle/123456789/1407

Document téléchargé depuis le **Grenier du Savoir du Burundi** — https://repository.ub.edu.bi

UNIVERSITE DU BURUNDI
FACULTE DE PSYCHOLOGIE ET DES SCIENCES DE L'EDUCATION

APPROCHE PSYCHOSOCIOLOGIQUE DE LA CROYANCE RELIGIEUSE

CAS DE L'EGLISE METHODISTE LIBRE.

Par :

NIJIMBERE Léonard

Sous la Direction de :

Professeur Paul NKUNZIMANA

Mémoire présenté et défendu publiquement en vue de l'obtention du grade de Licence en Psychologie.

Option : Psychologie Clinique et Sociale

Bujumbura, Décembre 2014

DEDICACE

A notre famille

Aux membres de l'association «Solidarité pour la Promotion du Développement Intégré »

A nos camarades de classe

A nos amis et connaissances

REMERCIEMENTS

Nous tenons à adresser nos vifs remerciements à toutes les personnes qui ont contribué, directement ou indirectement pour que ce mémoire arrive à son terme.

Nos sincères remerciements vont en premier lieu à nos parents, pour avoir guidé nos pas vers l'école.

A nos enseignants, depuis ceux de l'Ecole Primaire jusqu'à ceux de l'Université, pour leur formation morale et intellectuelle constructive, nous exprimons nos vifs remerciements.

Nos sentiments de reconnaissance vont également au Professeur Paul NKUNZIMANA, pour avoir guidé ce travail.

Nous remercions également notre grand-mère HABONIMANA Marthe, pour nous avoir encouragé à découvrir les membres de famille qui nous ont été utiles.

Nous disons merci à l'endroit de nos frères et sœurs, amis et connaissances, plus particulièrement à Evariste NIMUBONA, Protais NGENDAKUBWIMANA, Bernard NDABAHAGAMYE, la famille Silvère NKINJARARE, pour nous avoir témoigné de la sincère fraternité durant tout le cursus universitaire.

Aux membres de l'Association « *Solidarité pour la Promotion du Développement Intégré, SPDI en Sigle* », pour leur soutien moral durant tout le cursus universitaire, nous disons merci.

SIGLES ET ABREVIATIONS

A/A : Année Académique
AWEPA : Association of European Parliamentarians with Africa
Bac. : Baccalauréat
BEPES : Bureau d'Etudes et Programmes de l'Enseignement Secondaire
CEPL : Comité d'Endurance équestre des pays de la Loire
CERUKI : Centre d'Etudes et de Recherches Universitaires du Kivu
Ed. : Edition
EML : Eglise Méthodiste Libre
FLSH : Faculté des Lettres et Sciences Humaines
FPSE : Faculté de Psychologie et des Sciences de l'Education
FSEG : Faculté des Sciences Economiques et de Gestion
GBU : Groupe Biblique Universitaire
MEML : Mouvement des Etudiants Méthodistes Libres
MEN : Ministère de l'Education Nationale
op. cit. : opera citata (ouvrage cité)
PBP : Petite Bibliothèque Payot
PCS : Psychologie Clinique et Sociale
PUF : Presses Universitaires de France
RSS : Really Simple Syndication
SPDI : Solidarité pour la Promotion du Développement Intégré
UB : Université du Burundi

RESUME

La société de classes, marquée par des rapports sociaux d'exploitation, comporte des superstructures et des idéologies qui occultent ces mêmes rapports. Pour certains individus, la réponse religieuse se suffit à elle seule. Notre objectif de recherche était d'étudier la fonction de la croyance religieuse chez l'Eglise Méthodiste Libre. La paroisse MUTANGA-Nord du district NGAGARA de l'EML en Mairie de BUJUMBURA a été choisie comme terrain de recherche.

Par l'utilisation de la méthode qualitative, l'échantillonnage de *boule de neige* et l'entretien semi-directif comme technique de recherche, il a été trouvé que, d'une part, la croyance religieuse a pour fonction d'occulter les rapports de l'homme à la nature. Ainsi l'adepte est marqué par un fort besoin d'identification sociale. L'angoisse de mourir fait qu'une personne adopte divers comportements dans le but inavoué de *lutter* contre sa mort. La nature humaine se pose comme une condition essentielle chez l'homme pour adhérer à une croyance religieuse. Les croyants usent de symboles, réduisant ainsi la distance les séparant de l'idée abstraite. D'autre part, la croyance religieuse a pour fonction de dissimuler les rapports des hommes entre eux-mêmes. Ainsi, les personnes en situation socio-économique particulièrement difficile, s'en remettent à l'idée abstraite; ce qui dissimule mal leurs frustrations.

TABLE DES MATIERES **PAGE**

DEDICACE.....i
REMERCIEMENTS.....ii
SIGLES ET ABREVIATIONS.....iii
RESUME.....iv
TABLE DES MATIERES.....v
INTRODUCTION GENERALE.....1
0.1. Motivation du choix du sujet.....4
0.2. Délimitation du sujet.....5
PREMIERE PARTIE : CADRE THEORIQUE ET METHODOLOGIQUE.....7
CHAPITRE I : ELUCIDATION DES CONCEPTES-CLES.....8
1.1. Croyance.....8
1.2. Foi.....10
1.3. Religion.....12
1.4. Statut social.....14
1.5. Fondement matériel.....16
CHAPITRE II : THEORIES SUR LE STATUT SOCIAL.....18
2.1. Les principaux indicateurs du statut social.....18
2.1.1. Education.....18
2.1.2. Profession.....19
2.1.3. Revenu.....20
2.2. Relation entre rôle et statut.....20
2.3. Attributs du rôle et du statut.....22
2.4. Statut social et croyance religieuse.....23
2.4.1. L'histoire.....23
2.4.2. Situation géographique et événements.....25
2.4.3. Education, profession et revenu.....26
CHAPITREIII : EXPLICATION PSYCHOLOGIQUE DE LA CROYANCERELIGIEUSE.....26
CHAPITREIII : EXPLICATION PSYCHOLOGIQUE DE LA CROYANCERELIGIEUSE.....27
3.1. Les caractères généraux des motivations humaines.....27
3.1.1. La motivation comme stimulus et décharge d'énergie.....28
3.1.2. La motivation comme facteur physiologique.....28
3.1.3. La motivation comme associations apprises.....29

3.2. Les motivations du comportement religieux 30
3.2.1. Les motivations cognitives 30
3.2.2. La dimension affective 31
3.2.3. La thérapie religieuse 32
3.4. Interprétation psychanalytique de la croyance religieuse 32
3.5. La religion en tant que système d'identification 33
CHAPITRE IV : PROBLEMATIQUE ET DEMARCHE METHODOLOGIQUE 36
4.1. Problématique 36
4.2. Objectifs de recherche 39
4.2.1. Objectif général 39
4.2.2. Objectifs spécifiques 39
4.3. Méthode et technique de recherche 39
4.3.1. Méthode qualitative 39
4.3.2. Enquête par l'entretien semi-directif 41
4.4. Terrain et population à l'étude 42
4.5. Travail de terrain 43
4.5.1. Préenquête 43
4.5.2. Technique du choix des enquêtés et déroulement de l'enquête 45
DEUXIEME PARTIE : PRESENTATION DES CAS, ANALYSE DES DONNEES ET INTERPRETATION DES RESULTATS 49
CHAPITRE V : PRESENTATION DES CAS 50
5.1. Cas « LY » 50
5.2. Cas « FA » 52
5.3. Cas « EM » 54
5.4. Cas « MA » 55
5.5. Cas « GI » 57
CHAPITRE VI : FONDEMENTS DE LA CROYANCE RELIGIEUSE 61
6.1. Origines de la religion 61
6.1.1. De la convenance du discours religieux à la vie quotidienne 62
6.1.2. Le converti et le réveil de la socialisation 63
6.1.3. Impact de l'Eglise Méthodiste Libre sur les mentalités 64
6.1.4. Les limites d'ordre économique 66
6.2. La pratique religieuse 67
6.2.1. Le rite, le rituel et le culte 67
6.2.2. Le but idéal de l'Eglise chrétienne et contrainte de la réalité 68

CHAPITRE VII : OCCULTATION DES RAPPORTS DE L'HOMME A LA NATURE 70
7.1. L'origine et le parcours de la vie 70
7.2. La mort 71
7.3. L'univers cosmique 72
7.4. La religion contre la science et les scientifiques 74
7.5. Le caractère primitif de la pensée chrétienne 75
7.6. L'ordre de succession entre le naturel et surnaturel 77
7.7. Le symbolisme chrétien et ses significations 78
CHAPITRE VIII : OPACITE DES RAPPORTS ENTRE LES HOMMES 81
8.1. Sacralisation des ministres de l'église et de leurs actes 81
8.2. Acceptation de la survie à un état de tension 82
8.3. Le faible niveau socioéconomique et l'attachement à l'abstrait 83
8.4. Exploitation de l'homme par l'homme 85
8.5. Dissimilation des rapports sociaux 86
8.6. Identification sociale 88
CONCLUSION GENERALE 90
SUGGESTIONS 92
BIBLIOGRAPHIE 93
ANNEXES 97

INTRODUCTION GENERALE

La pensée est *étroitement* définie et déterminée par l'expérience vécue. Autrement dit : l'homme vit d'abord et pense ensuite, en fonction de ce qu'il vit. C'est à ce niveau que le penseur moderne situe le principe du « *vivre d'abord, penser ensuite* » qui s'oppose à la fameuse formule, selon laquelle « *la pensée est sécrétée par le cerveau comme la bile par la foi* ». Les phénomènes de la conscience procèdent de la vie matérielle. Or, pour l'homme, celle-ci, est toujours une vie sociale, puisque ce qui la caractérise, c'est le travail. Si le travail est aliéné, la pensée produit l'idéologie.

ELIADE aborde la question de la religion sous l'angle du polythéisme. Pour lui, la nature différerait du point de vue de la géographie, de l'histoire, de la méthodologie d'appréhension, de la morphologie, de la nomination, etc. Il distingue, par exemple, le sacré céleste, les dieux des Australiens, les dieux célestes chez les Andamans, les dieux des Ouraniens, les dieux célestes iraniens, le dieu Dayas, le dieu Varuna, le dieu Jupiter, le dieu Odin, le dieu Yahvé, etc. Ainsi, il écrit : «*Nous ne pourrons en conséquence nous poser le problème de l'histoire des formes religieuses qu'après avoir examiné un nombre considérable de ces dernières.*»[1]Pour mener une étude sur la religion ou croyance religieuse, nous sommes donc contraints de choisir certaines religions parmi celles que l'histoire a enregistrées ou que l'ethnologie nous a révélées, et aussi certains de leurs aspects ou de leurs phases. Ce choix sommaire est une opération délicate. En effet, si nous voulons délimiter et définir le sacré, il nous faut disposer d'une quantité suffisante de «*sacralités*», c'est-à-dire des faits sacrés. L'investigation sur le sacré étant troublante dès le début et l'hétérogénéité des «*faits sacrés*» devient paralysante, car, il s'agit des mythes, des rites, des formes divines, d'objets sacrés et vénérés, de symboles, de cosmologie, d'hommes consacrés, d'animaux, de plantes et de lieux sacrés, etc.

Pour notre travail, nous n'étudions pas la religion très archaïque dont il serait question pour le seul plaisir d'en raconter des bizarreries et des singularités. Si nous avons choisi la religion moderne comme objet de notre recherche, c'est qu'elle nous a paru plus utile que toute autre à comprendre la nature religieuse de l'homme, c'est-à-dire à nous révéler un aspect essentiel et permanent de l'humanité. Nous abordons la religion chrétienne et plus

[1]ELIADE, M., (1964), Traité d'histoire des religions, Paris, Pbp, p.12.

particulièrement l'Eglise Méthodiste Libre ; l'un des cadres de la religion monothéiste, pour découvrir la fonction de la croyance religieuse chez l'homme.

La préoccupation du surnaturel et du divin est une des tendances les plus courantes de la société des classes. Mais ce besoin a pris au cours de l'histoire humaine des modes d'expression très variés. Selon BIROU, *« (...)on pourrait définir la religion comme l'aspiration de l'homme vers un être suprême ou des forces supérieures ou encore le simple sentiment de dépendance à leur égard, afin de trouver une explication de son être au monde et un sens à son existence. Par conséquent, la religion désigne les croyances à l'égard de ces réalités, les formes qu'elles prennent, les rites, les cultures et les pratiques»*[1].

La religion naît en fait, des rapports de l'Homme avec la nature, mais aussi de ses rapports avec ses semblables. Dans la mesure où la religion est l'aspiration des hommes vers des divinités et le sentiment d'une relation personnelle et collective à l'égard des abstractions, le phénomène religieux s'est exprimé dans les formes solidaires des conditions d'existence et des niveaux de culture différents. Ainsi, il importe de souligner que cette aspiration de l'être fini vers l'être infini n'est pas gratuite, elle exprime l'opacité des rapports des hommes à la nature et l'opacité des rapports entre les hommes eux-mêmes.

De ce qui précède, reconnaissons la religion comme ayant les fonctions suivantes : *« fonctions de satisfaction de la curiosité humaine, de consolation dans les épreuves, et de formulation des règles de conduites »*[2]. L'irrationalité humaine n'est donc pas un effet du hasard. L'œil d'un sociologue permet à celui-ci de percevoir, en dehors de quelques cas d'aliénation mentale, le jeu conflictuel des rapports sociaux de production, qui se jouent tout autour de l'homme ou de sa vie. FREUD s'y exprime de la sorte : *« telle qu'elle nous est imposée, notre vie est trop lourde, elle nous inflige trop de peines, de déceptions, de tâches insolubles»*[3].

Les conduites mystiques sur lesquels s'appuie essentiellement le phénomène de la croyance religieuse, trouvent plus de sensibilité dans l'éducation sociale de l'enfance, notamment la carence maternelle qui conduit à une faiblesse ultérieure à résister aux

---

[1]BIROU, A., Vocabulaires pratiques des sciences sociales, Paris, Les Editions ouvrières, 1966, p.297.

[2]FREUD, S., Nouvelles conférences sur la psychanalyse, Paris, Gallimard, 1989, p.213.

[3]FREUD, S., Malaise dans la civilisation, Paris, PUF, 1971, p.18.

difficultés de la vie. Le sujet régresse, tel que certains auteurs à l'exemple de FREUD, inscrivent l'art de la religion dans le cadre des réactions irrationnelles face à certaines situations préoccupantes de la vie. Ainsi selon FREUD : *« les satisfactions substitutives, celles que nous offre par exemple l'art, sont des illusions au regard de la réalité, mais elles n'en sont psychiquement pas moins efficaces, grâce au rôle assumé par l'imagination dans la vie de l'âme».*[1]

La religion porte préjudice au jeu d'adaptation et de sélection en imposant uniformément à tout croyant, toutes ses propres voies pour parvenir au bien-être et à l'immunité contre la souffrance. La religion consiste à rabaisser la valeur de la vie et à déformer l'image du monde réel, démarches qui ont pour postulat l'intimidation de l'intelligence. Ici, FREUD nous donne les trois des sources de la souffrance de l'homme : la puissance écrasante de la nature, la caducité de notre propre corps, l'insuffisance des mesures destinées à régler les rapports des hommes entre eux, que ce soit au sein de la famille, de l'Etat ou de la société. Ainsi, il dit : *« la souffrance nous menace de trois côtés :dans notre propre corps qui, destiné à la déchéance et à la dissolution, ne peut même se passer de ses signaux d'alarme que constituent la douleur et l'angoisse, du côté du monde extérieur, lequel dispose de forces invincibles et inexorables pour s'acharner contre nous et nous anéantir, la troisième menace enfin provient de nos rapports avec les autres êtres humains».*[2] On comprend que l'angoisse d'extinction de sa vie, les contacts désastreux avec le monde extérieur ainsi que les conflits des rapports des hommes entre eux-mêmes, ce sont là les trois sources des menaces de l'homme.

Notre travail s'articule autour de deux parties :

- La première partie comprend le cadre théorique et méthodologique. Dans cette partie, nous avons expliqué les orientations théoriques du phénomène de la croyance religieuse. Nous avons essayé de définir les concepts-clés qui ont guidé la compréhension et l'orientation de ce travail. Nous avons montré la place du statut social dans la croyance religieuse et aussi donné l'explication psychologique, nous avons aussi dégagé le cadre méthodologique de la recherche.
- La deuxième partie a été consacrée à la présentation des cas, à l'analyse des données et à l'interprétation des résultats de la recherche. Au terme de cette partie, il a été analysé les fondements de la croyance religieuse, la fonction de la croyance religieuse vis-à-vis des

[1] FREUD, S., Malaise dans la civilisation, Paris, PUF, 1971, p.19.
[2] FREUD, S., Idem, p.21.

rapports de l'homme à la nature et de la fonction de celle-ci vis-à-vis des rapports des hommes entre eux-mêmes. Cette fonction a été essentiellement prouvée et exprimée en termes d'opacité de ces deux types de rapports.

0.1. Motivation du choix du sujet

Une étude qui se veut scientifique, ne peut être envisagée sans motivation à sa base. Sans motivation, on ne pourrait prétendre à ce qu'une recherche puisse être pertinente et c'est cette pertinence elle-même qui explique la raison d'être d'une étude. Les motivations à la base de notre étude sont les suivantes :

D'abord, nous nous sommes inspirés d'un certain nombre d'auteurs qui ont œuvré dans ce domaine. Par exemple, JUNG aborde la question de la religion sous l'angle psychopathologique. Pour lui « *le singe se rapporte à la personnalité instinctive du rêveur, personnalité que ce dernier avait entièrement négligée au profit d'une attitude purement intellectuelle».*[1] La métaphore dont use ici JUNG, prend le primitif pour un singe, mais comme un être qui prend déjà le chemin de la primitivité vers l'intellectualité. Pour lui encore, le rêve qui a suivi est une tentative pour trouver un refuge contre cette peur de protection d'une religion établie. HAKIZIMANA et NSABIMANA abordent la même question, respectivement sous l'angle de la motivation au changement et à la conversion en une nouvelle religion.

Dans son mémoire, « *Etudes des motivations psychosociales du changement d'appartenance religieuse.*», HAKIZIMANA cherche à étudier les motivations psychosociales du changement d'appartenance religieuse pour les convertis au jéhovisme. Il trouve que les visites effectuées par les témoins de Jéhovah sont appréciées par les bénéficiaires. Ceux-là en éprouvent des sentiments de joie, de puissance, etc. dû au message d'apaisement et d'espoir développé essentiellement lors des prédications à domicile. Il écrit : « *Nous y avons décelé une sorte de renforcement. En effet, ces visites prolifèrent de bons sentiments chez la recrue et éveille hâtivement son consentement».*[2]Il a été également constaté que le discours profite beaucoup aux gens ayant un désespoir presque chronique, des gens subissant les conditions économiques difficilement endurables, des gens connaissant un malaise. Les relations qui se tissent entre les coreligionnaires jéhovistes constituent une

[1]JUNG, C-G., Psychologie et religion, Paris, Bouchet/Chastel, 1958, p.73.

[2]HAKIZIMANA, V., Etude des motivations psychosociales du changement d'appartenance religieuse. Cas des convertis au jéhovisme.», Mémoire inédit, Bujumbura, UB, FPSE, 2011, p.123.

recherche du pilier tant matériel que psychologique guidée par l'impérieux désir d'un renfort surnaturel qui viendrait corriger les imperfections de la vie sociale. Les enseignements du jéhovisme avaient amené les gens à faire une rétrospection de leurs conduites socialement inacceptables et à s'efforcer de les abandonner.

Dans l' « *Approche psychosociologique de la conversion des jeunes du catholicisme au protestantisme*», NSABIMANA se propose d'étudier les facteurs psychosociaux de la conversion des jeunes du catholicisme au protestantisme, en particulier à l'Eglise Vivante de Jésus-Christ. Comme résultats de sa recherche, elle trouve que les facteurs psychosociaux à la base de la conversion des catholiques au protestantisme seraient des malaises de différentes sortes qui sont ressentis par les convertis. Ainsi, « *en se convertissant on part du groupe vers un autre groupe. Le nouveau groupe religieux essaie à tout prix de faire naître l'impression de puissance, de certitude et de joie. Et essaie de l'entretenir à forte dose d'émotion pour essayer de faire naître l'espoir dans les cœurs des gens.*»[1]

Il faut ensuite souligner que les cours vus au cours de notre formation universitaire en psychologie, dont la Psychologie sociale, l'Anthropologie Générale, la Sociologie Générale, l'Introduction à la psychanalyse, le Séminaire de psychanalyse, le Séminaire ou les Questions approfondies de psychologie sociale, etc. ont joué un rôle déterminant dans le choix de ce thème de recherche. L'homme est fait d'un corps avec ses conditions matérielles nécessaires pour sa subsistance et de ses états de conscience qui sont les reflets de ses conditions matérielles d'existence. Selon ADLER, « *la psychopathologie comparée a reconnu le découragement de l'homme actuel. Elle enseigne que le névrosé s'est effondré sous la charge d'inhibition vitale et qu'il recherche refuge dans son sentiment d'infériorité.*»[2]

Bien qu'ADLER en soit pessimiste, il nous est toujours important de rechercher tout ce qui contribue à rendre le fardeau léger et la vie heureuse. La connaissance objective du phénomène nous permettra de proposer à l'homme, une voie pour s'attaquer efficacement et objectivement aux méfaits des croyances.

0.2. Délimitation du sujet

L'orientation de recherche et de pratique sociale représentée par la psychosociologie est elle-même une situation problématique. Ses contributions sur le plan théorique, comme sur

[1]NSABIMANA, A., Approche psychosociologique de la conversion des jeunes du catholicisme au protestantisme. Cas de l'Eglise Vivante de Jésus-Christ, Mémoire inédit, Bujumbura, UB, FPSE, 2005, p. 123.

[2]ADLER, A., et JAHM, E., Religion et psychologie individuelle comparée, Paris, Payot, 1958, p.69.

le plan pratique, ont été déterminantes : dans les entreprises, en milieu rural et urbain, dans les champs de la gestion économique et sociale, du travail social , de l'enseignement et de la formation, de la psychothérapie ou de l'intervention, etc. plus clairement, la psychologie sociale définie comme étant « *l'influence du collectif sur l'individuel* », exprime les rapports sociaux entre les hommes.

Cependant, la croyance religieuse est dérivée de ces rapports sociaux qui régissent les groupes humains, il y a donc croyance en général, et croyance religieuse en particulier, dès que la société est scindée en classes et que, par conséquent, les rapports entre les hommes deviennent conflictuels. A ce sujet, MESCHING exprime que « *dans toutes les communautés(...) nous pouvons noter des correspondances entre les conditions sociologiques et les représentations religieuses. (...) dans le domaine de la religion nationale, divinité et communauté terrestre sont dans des rapports étroits.* »[1]

Le thème de recherche : « *Approche psychosociologique de la fonction de la croyance religieuse* », est très vaste pour être traité dans tous ses contours. C'est ainsi qu'une délimitation s'avérait nécessaire. Notre travail a été centré sur l'étude des rapports des hommes à la nature et des rapports des hommes entre eux-mêmes, et ceux-ci demeurent toujours dans l'ombre chez l'homme. L'essentiel de ce travail portera sur l'exploration de la position de l'homme par rapport aux réalités de la croyance religieuse chez l'Eglise Méthodiste Libre. Le fondement matériel occupe une place de choix dans l'expérience des croyances et, plus particulièrement dans la croyance religieuse.

La recherche scientifique s'appuie sur les travaux d'auteurs dans un domaine donné. Ce sont ces travaux qui aident le chercheur à découvrir d'autres horizons et à formuler d'autres théories. La première partie de ce travail a abordé les aspects théoriques et méthodologiques de la recherche que nous avons entreprise.

[1]MESCHING, G., Sociologie religieuse. Le rôle de la religion dans les relations communautaires des humains, Paris, Payot, 1951, P.63.

PREMIERE PARTIE :

CADRE THEORIQUE ET METHODOLOGIQUE

CHAPITRE I : ELUCIDATION DES CONCEPTES-CLES

La définition des concepts-clés est nécessaire dans un travail de recherche. En effet, le chercheur doit être sûr des concepts qu'il utilise. En fait, un mot peut avoir plusieurs sens et il appartient au chercheur de préciser le sens qui convient à son étude afin de ne pas se perdre derrière plusieurs sens et des littératures inutiles d'une part, et d'autre part pour en éclairer la compréhension chez le lecteur.

1.1. Croyance

Le concept de *croyance* recouvre un vaste champ sémantique. Croire c'est donner son assentiment à une proposition que l'on tient pour vrai de façon immédiate et irraisonnée. Chaque société dispose des représentations collectives qui sont acceptées comme vraies, sans en avoir été vérifiées ou prouvées par la raison de ses membres. C'est donc l'ensemble de ses représentations que désigne le concept de croyance.

D'après le Dictionnaire de Psychologie,*« croire vient du latin credere, « croire » ; avoir confiance, attitude d'une personne à l'égard d'un fait qu'il tient pour réel »*[1]. La croyance est le fait de tenir pour réelle l'existence d'un objet qui n'est pas perceptible par les organes de sens. Comme on l'a déjà noté, la croyance résulte, d'abord, de la contradiction entre les deux classes fondamentales de la société. Il en résulte ensuite d'une interaction entre l'individu avec les idéologies diverses. Cette interaction pourra même faire de sorte qu'un même message dogmatique puisse être interprété différemment par les deux classes sociales fondamentales. La croyance est une façon de penser qui permet d'affirmer, sans esprit critique, des vérités ou l'existence des choses sans pourvoir en fournir la preuve, et donc sans qu'il soit possible de prouver qu'elles sont fausses. Dans l'usage courant, le verbe « *croire* » est utilisé soit pour des phénomènes surnaturels, hors du champ de l'expérience, non vérifiables, soit pour exprimer une opinion, un avis, un pronostic, une supposition, etc. que l'expérience peut permettre de vérifier. Par exemple, on peut dire « *je crois qu'il va pleuvoir ce week-end* ».

Le concept de croyance est employé dans le domaine des sentiments, des perceptions religieuses, etc. et comporte des degrés allant du doute à l'intime conviction. Les croyances sont personnelles et sentimentales. Ainsi, « *les savoirs, les connaissances rationnelles, scientifiques, et expérimentales sont contraires aux croyances dans les forces surnaturelles. Ces premières nécessitent une technique et une démonstration*

[1]DORON, R. & PAROT, F., Dictionnaire de Psychologie, Paris, PUF, 1991, p.174.

précises tandis que les forces occultes sont floues et ambiguës»[1]. La particularité d'une croyance est de ne pas être « *testée* » par l'individu qui y adhère, car elle est d'emblée considérée comme vraie et en adéquation avec la réalité. La science, par contre, est bâtie sur l'expérience, le respect de la méthode scientifique, et constitue une unité grâce à une liaison et à un va-et-vient de la théorie à la pratique. La science remet constamment en jeu son contenu et entretient un réseau cohérent de connaissances.

Dans un sens général, la croyance c'est le fait d'adhérer à une proposition dont la vérité ne peut pas toujours être démontrée. La croyance repose d'une part, sur des éléments de connaissances, d'autre part, sur un sentiment subjectif de l'ordre de l'assertion. Selon RUBEYA, elle présente trois degrés : « *Au degré inférieur se situe l'opinion, croyance qui n'attribue aux connaissances qu'un caractère probable et qui n'exclut pas une réserve dans l'adhésion (doute). Au degré supérieur se situe le « savoir », croyance résolument assertive et fondée sur des connaissances socialement reconnues (même si elles ne sont pas toujours démontrables). Au degré intermédiaire se situe la croyance proprement dite ou adhésion excluant le doute (certitude) mais ne reposant pas sur des connaissances scientifiques ; elle peut être de l'ordre du délire ou de l'hallucination*».[2] Elle peut être fondée sur des valeurs morales ou religieuses socialement légitimées (mythes, foi) ; elle peut aussi procéder des savoirs de « sens communs » ou connaissances *ad hoc* élaborées en fonction d'intérêts individuels ou d'exigences sociales.

Notre étude réside en étude exploratoire qui vise à comprendre comment les sujets humains font face à la croyance religieuse par rapport aux conditions sociologiques de ceux-ci, c'est-à-dire dans la diversité de leur situation matérielle. Etant donnés les principaux indicateurs du statut social dont le niveau d'étude (l'éducation), la profession et le revenu, on peut poser que les réactions et/ou conceptions des hommes face à la croyance religieuse, dépendent des conditions matérielles dans lesquelles l'on se trouve. Nous avons utilisé le terme de *croyance* en tant qu'attitude d'adhésion irréfléchie et/ou sans avis critique d'une personne vis-à-vis d'un fait ou phénomène que l'on tient pour vrai, réel, et sans aucune curiosité à l'impact de la réalité sociale sur le comportement psychique, d'où en résulte en partie la croyance à l'abstrait.

---

[1] RUBEYA, J., Quelques effets psychosociologiques de la croyance à la sorcellerie sur l'éducation dans la société burundaise, Mémoire inédit, Bujumbura, UB, FPSE, 2008, p.7.

[2] BEGUIN, A., Création et destinée. Essais de critique littéraire, Paris, Seuil, 1973, p.279.

Parmi les définitions données par différents auteurs, celle de BIROU a rencontré notre assentiment : il s'agit de « *l'ensemble des représentations collectives qui sont acceptées comme vraies par une société donnée, sans avoir été vérifiées ou prouvées par la raison de ses membres*».[1]Les croyances peuvent aller d'une opinion commune considérée par tous comme évidente jusqu'aux croyances proprement religieuses se fondant sur l'autorité d'un témoignage surnaturel. Il s'agit de l'intervention des facteurs idéologiques ou religieux dans la vie et dans la conduite sociale.

En définitive, dans une situation d'incertitude de rapports de l'homme à la nature et de ses rapports avec ses semblables, celui-ci devient capable d'adhérer à un idéal qui dépasse son entendement à l'exemple des croyances religieuses. Ces dernières sont, enfin de compte, inspirées des rapports que les hommes entretiennent entre eux-mêmes et des rapports qu'ils entretiennent avec la nature bien qu'ils soient considérés comme d'une émanation surnaturelle.

1.2. Foi

La science s'oppose à l'ancienne conception «*mythologique*» du monde qui privilégie la croyance au surnaturel, en de prétendus miracles, etc. Elle est une représentation objective du monde. La foi se situe, de toute façon, sur un autre plan. La science et la foi sont deux ordres différents. L'une appartient à la raison ; et l'autre au sentiment. Quand on a la foi, on peut se passer de la vérité. Selon WOMMACK, *« la foi est l'attitude de l'homme qui accepte et tient pour vraies des réalités qui sont maintenant invisibles (...) ».*[2] Se référant au caractère d'une chose inaccessible à l'homme, cette définition se diffère en quelque peu de celle donnée par LAFON. C'est la définition que nous avons retenue pour notre travail. Pour cet auteur, il s'agit de la «*volonté ferme de ne pas tromper celui à qui on parle et en particulier, si on a pris et si on prend des engagements vis-à-vis de quelqu'un, volonté de s'y conformer*».[3]C'est le cas de l'adhésion d'un homme aux propositions constituant le dogme d'une religion, car ces propositions ont trait à des objets qu'on ne peut pas concevoir comme connaissables par la raison et par l'expérience humaine. C'est quand en même temps l'adhésion de cet homme consiste dans une conviction intime qui n'est pas réductible ni à un simple conformisme social ni en une croyance passionnelle en la valeur d'un but ou d'un objet ardemment

[1]BIROU, A., op. cit., p.86.

[2] WOMMACK, A. on **www.info-bible.org/credo/3.1.1.htm**, consulté le 18/01/2013 à 19 heures et 30 minutes

[3]LAFON, R., Vocabulaire de psychopédagogie et de psychiatrie de l'enfant, Paris, PUF, 1991, p.475.

convoité (croyance qui exclurait tout examen sans parti pris du seul fait qu'il risquerait, au détriment éventuel de la passion, de mettre en cause la valeur de cet objet ou de ce but).

Dieu se dérobe au regard objectivant; il peut seulement être cru contre l'apparence, tout comme la justification du pécheur peut seulement être crue contre la conscience qui l'accuse. Et de ce fait, la démythologisation radicale est le parallèle de la doctrine paulinienne-luthérienne de la justification sans les œuvres de la Loi et seulement par la Foi. Ou plutôt: elle en est l'accomplissement conséquent dans le domaine de la connaissance. Comme la doctrine de la justification, elle détruit toute fausse sécurité et toute fausse exigence de sécurité de la part de l'homme, qu'il s'agisse de la sécurité fondée sur ses bonnes actions ou sur sa connaissance objective.

L'homme qui va croire en l'idée abstraite se prend comme s'il n'a rien en main à partir de quoi il pourrait croire, et qu'il ne peut exiger aucune légitimation de la vérité. En effet, le motif et l'objet de la foi sont identiques. Ne trouve la sécurité que celui qui abandonne toute sécurité, qui est prêt à entrer dans « *les ténèbres intérieures* ». Nos contemporains les plus férus de superstitions, de miracles et de sciences occultes utilisent moins le téléphone et l'automobile et n'ont plus peur d'une éclipse totale de soleil, c'est-à-dire qu'ils se comportent comme si le monde était entièrement profane. Leur action se moque de leur pensée.

Les «croyants sérieux» et cultivés rejettent d'ailleurs avec mépris cette mythologie populaire. Ils acceptent la science et la technique en justifiant cette attitude par l'affirmation que la science et la foi relèvent de deux ordres totalement différents. Mais, s'ils repoussent la magie, le spiritisme et toutes les formes du miraculeux païen, ils n'en admettent pas moins le miraculeux chrétien, qu'ils ne démythologisent que dans les cas les plus « choquants ». Ils ne croient plus que « *l'Eucharistie indignement reçue puisse provoquer la mort corporelle* (I. Cor. 11, 30) *ni que le Christ soit assis à la droite de Dieu* » au sens naïvement littéral où l'entendaient les premiers chrétiens, mais ils acceptent sa naissance virginale, sa résurrection, son ascension et sa venue à la fin des temps telles que les rapporte le Nouveau Testament.

D'une manière générale, ils ont de *Dieu* une conception « *supra-intra*-mondaine ». Ce sont des théologiens appartenant à cette famille d'esprits qui ont le plus ironisé sur la phrase de BULTMANN: « *On ne peut se servir de la lumière électrique et de la radio, utiliser en cas de maladie les techniques médicales et cliniques modernes et en même temps croire au monde*

des esprits et des miracles»[1]. Il ne sert pourtant à rien de déclarer sur un ton supérieur qu'une telle assertion est « *naïve* », car ce n'est là qu'une manière de se fuir soi-même pour éviter de mettre en question ses convictions les plus chères. Mieux vaudrait ironiser sur son propre cas et se demander s'il n'y a pas, au fond de l'assurance que l'on a, une angoisse fondamentale et ce désir de sécurité qui est spécifique de l'homme religieux. Cette angoisse et ce désir conduisent à une conception erronée de la foi. On confond l'incarnation du divin avec son objectivation. On voit bien qu'il est difficile de se défaire totalement de la foi.

1.3. Religion

La division de la société en classes, impose à l'Homme, surtout celui de la classe dominée, des situations de vie difficiles ; d'exploitation par la classe dominante. Celui-ci aspire vers un être suprême ou des forces supérieures, ou encore le simple sentiment de dépendance à leur égard, afin de trouver une explication de son être au monde et un sens de son existence. Ainsi selon ADLER ; *« c'est le sentiment d'infériorité, d'insécurité, d'insuffisance, qui fait qu'on se pose un but dans la vie et qui aide à lui donner sa conformation».*[2]C'est donc que pour ADLER, l'homme cherche à se lier au sacré, dont par exemple *Dieu*, parce qu'il a un besoin de compensation à son infériorité, à son incomplétude, et qu'il veut trouver la puissance dans cette relation, laquelle puissance lui échappe chaque fois à cause de ses limites tant physiologiques qu'intellectuelles. L'homme, l'être fini, veut s'unir à l'Etre infini. Ce processus peut se réaliser grâce à la religion.

Les religions sont bâties sur un ensemble de croyances et fonctionnent grâce à des dogmes ou à des doctrines auxquels les croyants adhèrent. Le croyant est alors celui qui a la foi, c'est-à-dire qui se situe dans un état d'adhésion irréfléchie aux éléments fondamentaux de sa religion. Les croyances fondamentales varient selon les religions. La croyance en une âme immatérielle et subsistant après la mort est à l'origine de toutes les religions et constitue donc l'élément primordial. L'angoisse de la mort serait donc à la base de la croyance en une divinité. La religion est alors définie comme « *un ensemble de croyances, sentiments, dogmes et pratiques qui définissent les rapports de l'être humain avec le sacré ou la divinité».*[3]Une religion particulière est définie par les éléments spécifiques à une communauté des croyants :

---

[1] BURTMANN, M. cité on **http//www.webnietzsche.fr/foi.htm**, consulté le 18/01/2013 à 19 heures et 45 minutes.

[2]ADLER, A., Connaissance de l'homme. Étude de caractérologie individuelle, Paris, PUF, 1976, p.65.

[3] FONNTAINE, P. on **www.internaute.com/actualite/societe-france/religion-du-monde/**, consulté le 29/08/2012 à 20 heures

dogmes, livres sacrés, rites, cultes, sacrements, prescription en matière de morale, interdits, organisation, etc. en témoignent ces propos de DURKHEIM : « *Une religion est un système solidaire de croyances et pratiques relatives à des choses sacrées, c'est-à-dire séparées, interdites, croyances et pratiques qui unissent en une même communauté morale appelée Église, tous ceux qui y adhèrent*»[1].

Nous constatons donc, avec DURKHEIM, que la religion est une chose essentiellement collective, ce qui exige l'existence d'une communauté d'individus qui partagent la même foi, les mêmes croyances et les mêmes pratiques relatives au sacré. Il importe pour nous, d'ajouter que la religion a toujours un impact sur la vie du fidèle, et qu'elle trouve ses motivations profondes dans l' « *être au monde* » même de chacun des humains. La plupart des religions se sont développées à partir d'une génération s'appuyant sur l'histoire exemplaire d'un peuple, d'un prophète ou d'un sage qui a enseigné un idéal de vie. La religion peut être définie selon trois grandes caractéristiques : les croyances et les pratiques religieuses, le sentiment religieux et l'union dans la communauté de ceux qui partagent une même croyance, et c'est cela même qui différencie une religion de la magie, dont les opérations auraient un caractère purement physique, consisteraient dans une utilisation des lois naturelles qui seraient purement imaginaires, mais qui ne différeraient en nature de celles qu'établit la science.

On distingue généralement les religions dites animistes, les religions orientales (hindouisme, bouddhisme, shintoïsme, confucianisme, taoïsme,...) et les religions monothéistes issues de la Bible (judaïsme, christianisme) et du coran (islam). Le christianisme ayant lui-même donné naissance à plusieurs religions ou églises chrétiennes (catholiques, orthodoxes, protestantes, évangéliques,...). La religion est l'une des manifestations typiquement humaines. Spécifiquement pour notre travail, nous allons prendre la religion comme « *un ensemble de croyances, sentiments, dogmes et pratiques qui définissent les rapports de l'être humain avec le sacré ou la divinité* ». Comme pour toute église, la religion Méthodiste Libre possèdent des livres : la Bible et autres livres notamment le livre des règles de fonctionnement de l'Eglise : « *igitabu c'imitegekere y'ishengero* », rites, cultes, notamment les dimanches, sacrements(le baptême, le mariage, l'eucharistie), prescription en matière de morale, interdits, organisation, etc.

[1]DURKHEIM, E., les formes élémentaires de la vie religieuse, Paris, PUF, 1979, p.65.

1.4. Statut social

Le statut social détermine avec précision, le comportement de la personne dans son groupe et constitue un élément de la conscience de soi. Le même individu occupe plusieurs statuts et agit différemment selon les milieux dans lesquels il se trouve. Les milieux dont il est questions impliquent une variation de contexte matériel, d'où en conséquence, une variation des croyances, y comprise la croyance religieuse. Selon BIROU, le statut social est « *la place qu'une personne occupe dans la structure sociale. Position ou prestige sociale que les contemporains de quelqu'un lui accordent objectivement au sein de la société où il vit. Position ou rang qu'une personne maintient subjectivement ou cherche à maintenir dans la considération des autres. La place qu'un individu donné occupe dans un système particulier à un moment donné, sera appelée son statut par rapport à ce système*»[1].

Le statut social concerne aussi la place d'un groupe partiel dans une société plus vaste; il est caractérisé alors par un certain nombre de facteurs variables selon les cas, tels que la profession, la propriété foncière, les revenus, le pouvoir, l'appartenance ethnique, etc. Le statut social est une construction ou une évaluation à laquelle on arrive par l'application des critères de valeur sociale en usage dans la société. L'âge, le sexe, la situation socioprofessionnelle, le milieu d'origine déterminent des statuts différents. Le statut socioéconomique qui se caractérise par la nature du revenu et son volume ne suffit pas à définir le statut social. D'autres facteurs qui accordent un prestige social reconnu, interviennent ordinairement tels que la culture, la race, la religion, etc. et relèvent du statut social subjectif comme complément du statut socioéconomique pour constituer le statut social complet. S'agissant du statut socioéconomique, celui-ci indique la position qu'un individu occupe dans le régime économique.

Il est parfois question du statut économique de certaines catégories de personnes non actives (retraités, à charge).. BIROU indique également que « *dans le secteur proprement productif, les statuts socioéconomiques sont regroupés en trois grandes catégories qui constituent trois grands statuts fondamentaux : les salariés, les employeurs, les indépendants (autonomes)*».[2] Le statut a, comme le rôle, un aspect objectif défini par un certain nombre d'éléments extérieurs observables et reconnus, et un aspect subjectif où le sujet exprime la position sociale qu'il estime occuper ou le rôle qu'il pense jouer.

---

[1]BIROU, A., op. cit., p.327.

[2]BIROU, A., loc. cit.

La définition de SILLAMY paraît la plus appropriée à notre conception par rapport au concept de statut social. Ainsi pour lui, le statut social est *« la position d'une personne dans un groupe social»*[1]. En effet, chaque individu occupe, dans le système social auquel il appartient, une situation particulière conditionnée par sa place dans le régime économique, etc. La position qui lui est assignée automatiquement en fonction d'éléments indépendants de sa volonté n'est pas définitive: il pourra en obtenir une autre, selon sa conduite, et son statut sera défini par les rapports qui s'établissent implicitement entre lui et son entourage.

La place qu'occupe la personne dans le régime économique a retenu notre attention dans la mesure où elle constitue une dimension importante de différentiation sur le plan de la réalité. Cette place permet, à partir du revenu, de la profession et de l'éducation, de définir le statut social d'une personne.

Du statut social, on en déduit le statut social objectif ou statut socioéconomique et le statut social subjectif. Le statut socioéconomique concerne la possession des biens matériels comme la maison, l'automobile, le salaire, la parcelle, etc. alors que le statut social subjectif peut concerner la considération sociale de quelqu'un, comme dignitaire, haut fonctionnaire d'Etat, honorable, excellent, *sage*, *conseiller*, *anciens*, etc. Cependant, il y a souvent une interdépendance entre le statut social objectif et le statut social subjectif. Le statut social est déterminant des attentes, des obligations, des sollicitations, des droits, etc. et la capacité à leur satisfaire ou à en bénéficier. Plus on a un statut social élevé plus on a la capacité à répondre favorablement vis-à-vis de ces éléments susmentionnés, et plus on a un statut social inférieur plus on n'en est moins favorable et même souvent utilisé pour répondre à la place des membres de la classe dominante, il y a alors exploitation des classes dominées par la classe dominante de la société. C'est pourquoi la question du statut social avec ses phénomènes connexes méritent une analyse sérieuse pour notre étude car elle est aussi en partie déterminante dans la construction des croyances et en particulier pour le cas de la croyance religieuse.

En définitive, le statut social d'un individu est aussi défini par STOETZEL comme: *« l'ensemble des comportements auxquels il peut s'attendre légitimement de la part des autres, par opposition à son rôle, ou ensemble des comportements auxquels les autres*

[1]SILLAMY, N., Dictionnaire Encyclopédique de Psychologie, Paris, Bordas, 1980, p.1138.

s'attendent légitimement de sa part.»[1]Il est donc la position de celui-ci dans sa société, en tant que pouvant influer ou être influençable vis-à-vis de la croyance religieuse.

La définition choisie pour notre travail est celle de BIROU pour qui, *« le statut social est une construction, une évaluation à laquelle on arrive par l'application des critères de valeur sociale en usage dans la société».*[2]Il s'agit en fait d'une position ou d'un prestige social que les contemporains d'une personne lui accordent objectivement au sein de la société où il vit, position ou rang qu'une personne maintient subjectivement ou cherche à maintenir dans la considération des autres. Cela veut dire que l'homme subit des influences de croyances collectives, en particulier la croyance religieuse et se positionne lui-même face aux sollicitations de ces croyances.

1.5. Fondement matériel

Le concept de « *fondement matériel* » constitue un groupe nominal composé de deux mots : le mot *fondement* et l'adjectif *matériel,* qu'il faut alors expliquer synthétiquement et séparément. Le fondement est la base, élément essentiel sur lequel s'appuie le reste, principe sur lequel se fonde un système. LAFON donne au concept de fondement la définition suivante : « *ce qui permet de justifier ou bien tout un ensemble d'affirmation soit spéculatives, soit pratiques, ou bien une démarche conduisant à un pareil ensemble d'affirmations».*[3]Ici, la définition correspond plus au sens que nous avons voulu utiliser pour notre travail. Le *fondement* est donc un principe sur lequel s'ajuste une ou d'autres choses, et ce fondement est, sans nécessairement être trop matérialiste, la prise de position philosophique qui affirme dans sa forme radicale que la matière est la seule substance qui existe, dans la mesure où *matériel* signifie ce qui est formé de matières, par opposition à l'esprit, à l'âme.

De façon synthétique alors, le *fondement matériel* est donc la base selon laquelle une chose ou des choses données s'adaptent aux variations de celles-là. Et s'agissant de la croyance, de la foi ou de la religion, on peut dire qu'elles se modifient selon les variations des situations matérielles chez les personnes. Celles-ci varient dans le temps, dans l'espace et/ou selon les contextes socio-historiques, que ce soit au niveau individuel ou collectif, comme nous avons continué de le montrer dans certaines autres lignes. Nous avons montré la place des situations matérielles dans la constitution du statut social et l'importance de ce dernier par rapport au positionnement des hommes face aux phénomènes de la croyance religieuse. En

[1]DORON, R. et PAROT, F., Dictionnaire de psychologie, Paris, PUF, 1991, p.647.
[2]BIROU, A., op. cit., p.327.
[3]LAFON, R., op. cit., p.479.

effet, comme le dit LAFON, il n'y a pas de phénomène religieux «*pur*». Ainsi, pour l'auteur : « *il n'y a pas de phénomène uniquement et exclusivement religieux. La religion étant chose humaine, elle est de ce fait, et chose sociale et chose linguistique, et chose économique car on ne conçoit pas l'homme en dehors du langage et de la vie collective*».[1]

Pour ce travail, le fondement matériel est conçu comme l'ensemble des conditions réelles de vie des personnes, comme nous l'avons vu en définissant le statut social objectif, et en même temps le support objectif sur lequel s'ajustent toutes les spéculations théologiques et/ou religieuses. La dégradation des conditions réelles de vie et/ou du statut social objectif peut faciliter le terrain d'implantation de la philosophie religieuse. Le bouleversement des conditions de vie de l'homme influe sur l'univers spirituel.

Abordons maintenant la question du statut social. Nous pouvons constater que le cas du statut social objectif reflète le fondement matériel, un socle sociologique solide sur lequel se construit l'idéologie en général et l'idéologie religieuse en particulier. Il nous faut donc découvrir les relations entre les croyances religieuses et le statut social. La résistance ou la soumission à une croyance religieuse résiderait en cela.

[1]ELIADE, M., op. cit, p.11.

CHAPITRE II : THEORIES SUR LE STATUT SOCIAL

Le statut socio-économique est révélateur du statut social de la population. Il est calculé à partir du revenu net, du niveau de formation achevé et de la position dans la profession. Les inégalités sociales concernant la santé, par exemple, sont bien connues. La mesure du statut socio-économique reste, cependant, difficile car il s'agit d'un concept multidimensionnel qui requiert l'utilisation de nombreux indicateurs. Certains indicateurs sont couramment utilisés pour mesurer le statut social. Ceux-ci sont : l'éducation, la profession et le revenu. Ils ont chacun leurs limites qu'il faut savoir reconnaître afin d'interpréter la nature des inégalités.

2.1. Les principaux indicateurs du statut social

Définir et mesurer le statut social n'est pas toujours simple. Le statut socio-économique peut être défini à partir de l'accès au pouvoir, au prestige, à la richesse, etc. Il s'agit d'un concept multidimensionnel, comme nous l'avons déjà signalé, devant être utilisé à partir de nombreux indicateurs. Il peut également être évalué à différents niveaux. Le niveau individuel mesure les caractéristiques comportementales et l'histoire de l'individu. La mesure peut être également supra-individuelle et, dans ce cas, prendre en considération le contexte dans lequel les problèmes se produisent. Les mesures supra-individuelles de niveaux socio-économiques intègrent certains déterminants qui ne peuvent pas être mesurés au niveau individuel. Ainsi, délaissant le statut social subjectif, qui est d'ailleurs difficilement mesurable, les niveaux d'éducation, de profession, et le niveau de revenu nous semblent être les principaux indicateurs du statut social et des éléments déterminants dans le comportement des croyances.

2.1.1. Education

L'éducation reçue est un élément déterminant dans le comportement de l'être humain. Elle commence dès la conception jusqu'à la mort. Mais, intéressons-nous à l'éducation du sujet dès sa naissance. Celle-ci commence par la relation de l'enfant avec le sein de sa mère, puis avec la mère elle-même comme objet total, ensuite avec son père et, enfin, avec le monde en général. La chronologie de ces phases implique des degrés croissants dans l'installation des bases solides de l'éducation. La carence des premières phases implique une fragilité profonde de la personnalité du sujet.

Etymologiquement, le concept d'« *Education* » vient du mot latin « *educare* », qui signifie : élever, instruire, former. BIROU le définit comme « *processus, méthode et action*

qui permettent le développement des facultés physiques, intellectuelles et morales de l'être humain».[1] Le domaine de l'éducation est donc immense : il embrasse tous les secteurs où s'exercent l'intelligence, la mémoire, la volonté, les sentiments et les comportements en vue de réaliser au mieux l'accomplissement des dons et de la destinée de chacun dans la vie sociale donnée.

Cependant, étant donné que le domaine d'éducation est plus large, la dimension de l'instruction, qui concerne le seul développement des facultés intellectuelles a pris une portée particulière pour notre étude, car elle constitue un instrument d'imposition dans la lutte pour un statut social élevé, tandis que les facultés morales, particulièrement la croyance religieuse, a retenu notre attention. Pour cette dimension, il faut entendre que la croyance religieuse est fonction du niveau d'éducation.

2.1.2. Profession

Chaque personne peut disposer d'une activité que l'on déclare exercer pour se procurer des moyens d'existence. Cette activité peut porter le nom de profession. Au sens plus général, la profession est « *une activité humaine particulière, exercée parmi d'autres dans un ensemble social* ».[2] BIROU distinguera alors :

- La profession comme une activité collective, qui est la place dans une activité économique d'ensemble, d'un type d'opérations conjointes réalisant tels produits ou prêtant tels services : élevage, la filature, la pharmacie, l'enseignement, etc.
- La profession individuelle qui est le type de travail effectif que fait une personne active. C'est toute occupation ou activité déterminée qui fournit des moyens d'existence et qui peut être un métier, une fonction ou un état. A ce niveau individuel, on appelle particulièrement profession une activité qui a un certain prestige (professions libérales) : un tel fait un métier de chaudronnier, tandis que tel autre exerce la profession de médecin. On peut avoir la même profession individuelle et appartenir à des professions collectives différentes : être mécanicien par exemple dans une filature ou dans une sucrerie.
- La profession comme situation dans la profession collective. Elle définit alors le statut professionnel. Les catégories principales sont les suivantes : travailleurs indépendants, pour leur propre compte, employeurs, associés actifs (commandités), aide-familiaux

[1] BIROU, A., op.cit., p.116.
[2] BIROU, A., op. cit., p.270.

rémunérés ou non ; salariés ;des établissements privés, des services publics, de l'Etat et des collectivités locales ; les chômeurs.

En reprenant la définition de la profession de BIROU, en tant qu'« *activités humaines particulières, exercées parmi d'autres dans un ensemble social»,* on comprend que plus la position professionnelle est élevée, plus on en est moins exposé au stress et/ou aux conflits. De plus, il est aussi aisé de résoudre ses questions que de résoudre les problèmes des autres. Les conflits engendrent l'absence de transparence entre l'homme et la nature et entre les hommes eux-mêmes, ce qui engendre, en conséquence, des comportements irrationnels dont fait partie la croyance religieuse.

2.1.3. Revenu

Le revenu est une dimension importante du statut social. Très souvent, dans le système de prestige social, les dimensions ci-haut citées s'imbriquent les uns des autres. La déficience de l'une ou l'autre de ces dimensions est compensée par la surabondance de l'autre. Rares sont les grands commerçants, non formellement instruits, incapables de s'exprimer en langues étrangères. Rares sont aussi, parmi eux, ceux qui n'ont pas leurs propres et beaux bureaux. Le revenu est « *originairement ce qui est perçu périodiquement au titre de fruits civils ou naturels d'un capital ou d'un fonds. Mais le terme désigne aussi maintenant ce que perçoit une personne soit à titre de rémunération pour son activité productive, soit en raison de ses besoins et de sa situation sociale».*[1] Le calcul de revenu concerne tout ce que la personne parvient à encaisser mensuellement, qu'il s'agisse d'un salaire net et/ou des biens provenant d'autres ressources évaluées en monnaie. On pourra ainsi déterminer si tel ou tel autre a un grand, moyen ou petit revenu. On pourrait aussi dire que plus un individu est dépourvu de revenu suffisant pour couvrir ses besoins essentiels, plus il est exposé à des comportements irrationnels.

2.2. Relation entre rôle et statut

Le rôle est le comportement, la conduite ou la fonction d'une personne à l'intérieur d'un groupe. Le rôle est à la fois le type de comportement social d'une personne en fonction des schèmes sociaux et culturels du groupe et un mode de réponse aux attentes des autres. Dans une société où chaque personne appartient à la fois à des milieux très divergents, l'individu peut être appelé à se situer dans des rôles très hétérogènes et parfois incompatibles

[1]BIROU, A., op. cit., p.300.

les uns avec les autres, d'où les conflits internes. Ces conflits peuvent se résoudre par l'adoption d'un comportement irrationnel, sans que le sujet en ait toujours une conscience très nette. Selon LINTON, *« la place qu'un individu donné occupe, dans un système donné à un moment donné, sera nommée son statut par rapport à ce système».*[1] L'auteur indique que dans d'autres recherches sur la structure sociale, le terme de position a été utilisé dans un sens très voisin, mais sans qu'on n'ait clairement identifié la condition de temps ni la simultanéité des différents systèmes d'organisation au sein de la même société. On s'est aussi servi pendant longtemps du terme de statut pour désigner la position de l'individu dans le système de prestige de sa société. Mais dans l'usage que nous en faisons, il s'applique aussi bien à la position de l'individu dans chacun des autres systèmes.

Le rôle désigne l'ensemble des modèles culturels associés à un statut donné, il englobe, par conséquent les attitudes, les valeurs et les comportements que la société assigne à une personne et à toutes les personnes qui occupent ce statut. Tout statut est aussi associé à un rôle donné, mais au point de vue de l'individu, les deux faits ne sont pas absolument identiques. Ses statuts lui sont assignés sur la base de son âge et de son sexe, de sa naissance ou de son mariage dans une unité familiale donnée, etc. , mais ses rôles sont appris sur la base de ses statuts actuels et futurs. En tant qu'il représente un comportement explicite, le rôle est l'aspect dynamique du statut, c'est-à-dire que l'individu doit faire pour valider ce statut.

Egalement, selon LINTON, *« il n'y a pas de rôles sans statuts, ni de statuts sans rôles».*[2] A chaque statut correspond donc une série d'attentes, alors que celles-ci ont tendance à déléguer un sujet pour un rôle qu'on estime lui correspondre. PARSONS soutient l'idée lorsqu'il affirme que *« le rôle est le statut en acte, ou son « aspect processuel », tandis que le statut serait « l'aspect positionnel » du rôle».*[3]Le statut peut alors être élaboré en rôles, tandis que tous les autres rôles ont leur fondement dans le statut. La plupart des auteurs, dit NADEL, apparient ces deux concepts d'une autre manière, parce qu'ils les conçoivent comme strictement complémentaires, comme les deux faces d'une même médaille. Il est donc important de souligner le rôle joué par la dialectique du rôle et du statut dans le comportement de la croyance, car comme on l'a vu, ceux-ci peuvent imposer des exigences et des obligations, parfois même au-delà de la situation matérielle réelle de

[1]LINTON, R., Le fondement culturel de la personnalité, Paris, Bordas, 1977, p.71.
[2]LINTON, R. cité par NADEL, S-F. in La théorie de la structure sociale, Paris, Minuit, 1970, p.60.
[3]PARSONS, T. cité par NADEL, S-F., in loc. Cit.

l'individu. Il en résulte alors que le sujet peut être incapable de résoudre rationnellement ses situations conflictuelles.

2.3. Attributs du rôle et du statut

Tout attribut d'un rôle donné ne constitue pas une réplique également pertinente aux autres attributs, et ceci pour deux raisons :soit parce qu'il n'est pas suffisamment exclusif du rôle, soit parce qu'il n'est pas fermement intégré dans la série. Selon NADEL : « *Il existe cependant deux attributs remarquables dont l'unique fonction est de fournir des répliques ou des indications. Le premier est constitué par « les signes diactriques » du comportement associé à un rôle :les manières de s'habiller, les règles d'étiquettes, les insignes du rang, les gestes significatifs, etc. ,qui permettent de distinguer les individus engagés dans des rôles différents, et facilitent ainsi la perception des rôles. Le second est constitué par le nom même du rôle, quand il est employé dans les formules de politesse, dans les termes de référence ou encore dans les titres sur lesquels les individus ont droit».*[1]

Aux attributs répondent les attentes de ceux qui tiennent les rôles correspondants ; les étudiants attendent de leur professeur qu'il dispense ses enseignements, les patients attendent de leur médecin qu'il exerce son activité thérapeutique et fasse preuve d'une certaine disponibilité à leur égard. Selon DE COSTE ; « *Les attributs du rôle ou de statut représentent ainsi autant d'exigences qui s'imposent plus ou moins impérativement selon leur degré d'importance. Bien que celles-ci ménagent à l'auteur une relative liberté d'interprétation du rôle et d'improvisation dans son exercice, trop de liberté affichée dans la prise de rôle pourrait mériter la réprobation ou même entraîner des sanctions».*[2]

Ainsi, même la simple présentation de l'officiant, constitue une réplique ou une indication qui détermine les attentes de l'interlocuteur : le nom du rôle est donc conçu ici comme faisant partie du comportement associé à un rôle, et non comme une simple dénomination. Les différents attributs ne sont pas équivalents ou du même ordre, car toute série de rôles a une structure définie, de type hiérarchique dans laquelle les différents attributs occupent des positions dictes en fonction des degré d'importance pour le rôle. NADEL en distingue trois degrés principaux :

---

[1]NADEL, S-F., op.cit, p.61.

[2]DE COSTE, M., Sociologie de la liberté, mise en perspective d'un discours voilé, Paris, De Boeck, 1996, p.32.

a) Certains attributs sont périphériques en ce sens que leur variation ou leur absence n'affecte la perception ou l'efficacité du rôle au moment de son exécution.
b) D'autres attributs sont suffisamment importants ou intégrés à la série pour que leur modification ou leur absence fasse apparaître une différence dans la perception et dans l'efficacité du rôle et rendent son exécution nettement défectueuse ou insuffisante.
c) Les plus importants sont les attributs fondamentaux, ceux dont l'absence ou la modification transforme radicalement l'identité du rôle, et donc l'interaction qu'il devrait normalement provoquer (encore que le rôle total puisse être simulé de façon convaincante).

La croyance peut d'une part, imposer le célibat et la décence dans la manière de vivre, et d'autre part fait espérer un statut élevé. Ainsi, on peut entrer dans une communauté, non parce qu'on ressent une « *vocation* », mais parce que la position du sujet dans celle-ci donne la sécurité et un statut élevé. De même, on peut se laisser entraîner dans un rôle à son insu, parce qu'on a entrepris des démarches qui y donnent accès sans réaliser pleinement à quoi on s'engage, surtout parce qu'on est bouleversé par pas mal d'exigences et/ou conflits imposés par cette communauté.

2.4. Statut social et croyance religieuse

Il existe une relation intime entre le statut social et la croyance religieuse. Il suffit de partir de l'un des indicateurs du statut social et mesurer ou explorer le phénomène de la croyance religieuse auprès de l'homme. Se rappelant tout d'abord que le statut social est la *« position occupée par une personne dans une société donnée »*, tout facteur capable de modifier cette position (son comportement et son image dans la société), peut être qualifié d' « *indicateur du statut social* ». Parmi ses indicateurs, il y en a qui sont reconnus comme principaux, comme par exemple, le niveau de formation, la profession et le revenu.

2.4.1. L'histoire

Le passé de l'homme connaît deux grandes périodes : la préhistoire ; une période caractérisée par des rapports de collaboration entre les hommes, et l'histoire, subdivisée en trois périodes historiques : l'antiquité, le moyen-âge et les temps modernes, caractérisée par la naissance d'une société de classes, source de stress et de conflits et qui, par rapport à la première période, est génératrice de croyances religieuses. Ces différentes périodes

historiques renferment les différents types respectifs de rapports et/ou de représentations entre les hommes eux-mêmes et entre les hommes et la nature. KILANI montre que le Moyen-âge« *était un théocentrisme en retrait des réalités profanes, ouvert à l'ésotérisme, au merveilleux et subjugué par les figures du monstre et du diable (...), ce qui l'intéresse en premier ce sont les grecs, et les barbares leur permettent d'affirmer et de mettre en valeur implicitement la supériorité des valeurs grecques*»[1]. Le barbare est un mot d'origine grecque, il désigne l'Etranger, le Non-Grec par excellence. L'étranger était perçu dans un monde grec comme un enfant au seuil de la culture, qui balbutie une langue peu compréhensible et duquel on ne peut espérer des œuvres importantes. Et pour ne se limiter que par là.

Les études de KILANI ont été le point de départ d'une réflexion plus générale sur les mentalités et les formes de pensées à travers les sociétés et les âges. L'auteur indique que « *les recherches de J. le Goff sur les représentations du temps et du travail au Moyen-âge nous font pénétrer à l'intérieur des catégories mentales propres à cette période».*[2] A cette conception historique d'évolution de la croyance religieuse, KILANI y oppose le symbolique conçu jusqu'alors de façon instrumentale, comme un rapport simple entre la chose et le signe symbolisant qui devient à lui seul un système de rapport efficace dans son fonctionnement, modifiant le réel, bref une autre réalité. A ce sujet, KILANI dit ceci : « *Le symbolique comme structure efficace mobilise les individus et les groupes autour d'une idée ou d'une action, fait accoucher les femmes en difficultés, accomplit des miracles, guérit des malades, déplace des nations, agit sur le psychisme et le physique(...) ».*[3]

Dans *La mentalité primitive* (1922), LEVY-BRUHL oppose la « *mentalité primitive* » à la « *mentalité rationnelle* ». Il indique qu' « *en présence de quelque chose qui l'intéresse, qui l'inquiète ou qui l'effraie, l'esprit du primitif ne suis pas la même marche que le nôtre. Il s'engage aussitôt dans une voie différente »*[4]. Cités par LEVY-BRUHL, HALLPIKE (1979) reprend les catégories élaborées par PIAGET (1970) de « *pensée préopératoire* » et de «*pensée opératoire* » pour opposer la pensée symbolique des sociétés traditionnelles à la pensée scientifique de la société moderne. Partant de l'opposition entre mythe et rationalité, KOPPER (1945) parle de « *société close* » pour qualifier la société dominée par le mythe, et

[1]KILANI, M., Introduction à l'anthropologie, Lausanne, Payot, 1989, p.196-197.
2KILANI, M., Ibidem., p.67.
[3]KILANI, M., op. cit., p.125.
4 LEVY-BRUHL, L., La mentalité primitive, Paris, Retz-CEPL, 1976, p.43.

de « *société ouverte* » pour qualifier la société marquée par la science. BUCAILLE[1] compare les périodes historiques ancienne et actuelle en matière d'attachement aux dogmes ou aux croyances religieuses. Il est vrai que le caractère religieux est permanant chez l'homme, mais la croyance religieuse peut évoluer dans le temps et dans l'espace.

2.4.2. Situation géographique et événements

Pour cet indicateur, nous avons voulu montrer comment les gens issues de tel et tel milieu géographique et subissant, par conséquent, des événements différents se dotent en conséquence de conscience ou de croyance particulière. Retenons d'abord que les rituels (religieux) constituent une manifestation visible de la croyance (religieuse).

Partant de ce qui s'est passé au Mozambique qui venait de sortir de la guerre civile en 1992 et où aucun tribunal spécial n'a été mis en place et sans aucune recherche formelle entreprise de ce qui avait été fait à la population, HUYSE montre que *« (...) les victimes et les auteurs ont élaboré des rituels adaptés à l'aide d'ingrédients qu'ils ont trouvé dans les pratiques locales existantes en matière de punition et de réconciliation. Au Mozambique, comme bien souvent en Afrique, les crimes ne sont pas imputés à des individus. Ce sont des esprits malins qui sont rendus maîtres des hommes et des femmes(...) ; il y a en outre des cérémonies au cours desquelles de l'huile versée sur la tête « doit rafraîchir le cœur » de celui qui a souffert et de celui qui a fait souffrir».*[2]

L'auteur poursuit en montrant qu'après les vingt années de rébellion dans le Nord de l'Ouganda, lorsque les ex-rebelles, le gouvernement ougandais et la Cour Pénale Internationale ne parviennent pas à se mettre d'accord sur ce qui pourrait apporter la paix, une amnistie ou des procès criminels, les auteurs et les victimes n'ont pas le temps d'attendre pour adopter des rituels de réconciliation. Ainsi : « *certains trouvent la purification de leur mal qui leur a été infligé en marchant un par un sur un œuf et au dessus d'un rameau de bambou. (...) un chef local vérifie s'ils le font bien avec le pied droit. Les mères aident leurs bébés. L'œuf est le symbole de l'innocence, certes déjà en vie, mais pas encore contaminé. Le rameau représente la ligne de rupture entre le passé et l'avenir. Les ex-rebelles (...) boivent avec leurs victimes le jus amer extrait de l'arbre oput, afin de laisser derrière l'âpreté du passé».*[3]

---

[1]BUCAILLE, M., La bible, le coran et la science, Paris, Seghers, 1976, p.49.
[2]HUYSE, L., Tout passe sauf le passé, Bruxelles, AWEPA, 2009, pp.119-120.
[3]HUYSE, L., Idem., P.127.

Les situations de guerres imposent aux hommes certains attitudes et comportements de régression, donc des comportements irrationnels. Nous affirmons que de tels rituels, manifestation de la croyance, sont parfois inconcevables et sans signification pour un peuple qui n'a jamais connu ce genre d'épreuve, sont adaptés à celui ayant un statut mixte de rescapé ou victime et auteur d'événement troublants. Pour un peuple « *ordinaire*», cela ne pourrait pas constituer un élément de réconciliation. Cette croyance est consécutive à une situation de malheur où les esprits en souffrance adoptent des solutions irrationnelles.

2.4.3. Education, profession et revenu

Les indicateurs ci-haut cités sont souvent intimement liés ou sont liés à l'expérience de la croyance religieuse ; ils correspondent et varient respectivement suivant les classes de la société. Par exemple, telle classe a plus accès à l'éducation, à la profession de qualité, au grand revenu plutôt que telle autre. La différenciation et la stratification sociales influencent très nettement l'expérience religieuse. Ainsi, selon WACH, *« il existe une harmonie entre la situation des humbles et la simplicité de leur foi et de leur culte, alors que les classes aisées sont portées à patronner des rites plus ou moins élaborées et à dépenser davantage dans les démonstrations de leur dévotion».*[1]

Par contre, on constate que les paysans et les classes déshéritées, dans toutes les religions, insistent souvent non seulement sur l'accomplissement, extraordinairement méticuleux et sur les minuties des prescriptions et des projections rituelles, mais aussi rendent à la divinité un culte aussi prodigue que leur permet leur situation. MENSCHING trouve qu' *« une transformation dans la structure économique d'un peuple a également des effets sur la représentation que l'on se fait de la divinité».*[2] On peut dire qu'il s'agit des types de religions déterminés par des professions et par des classes, et on saisira alors que le passage d'un peuple du statut du nomadisme à celui de la paysannerie sédentaire signifie d'un même coup l'apparition d'un type nouveau de religion.

Il est alors nécessaire de trouver une explication psychologique de la croyance religieuse. Nous avons essayé d'explorer les facteurs généraux des motivations chez l'homme en général et en particulier les motivations à la croyance religieuse. Tout comportement repose sur l'une ou l'autre motivation à sa base, la croyance religieuse est un comportement parmi tant d'autres; nous avons ainsi fait apparaître la théorie de la motivation dans l'explication psychologique de la croyance religieuse.

---

[1]WACH, J., Sociologie de la religion, Paris, Payot, 1955, p.206.
[2]MENSCHING, G., op. cit., p.68.

CHAPITREIII : EXPLICATION PSYCHOLOGIQUE DE LA CROYANCERELIGIEUSE

La croyance religieuse n'est pas exclusivement conditionnée par l'aspect matériel de l'existence de l'homme. Nous avons essayé de montrer, ici, que la dynamique psychologique est indispensable dans l'explication de la croyance religieuse chez l'homme. L'homme est un être spirituel, et par conséquent croyant, et cette croyance s'adapte en quelque sorte aux variations des conditions sociologiques bien qu'il s'agisse d'un phénomène compliqué, d'où la croyance religieuse peut manifestement se présenter différemment chez des personnes dont les conditions matérielles peuvent être supposées égales.

3.1. Les caractères généraux des motivations humaines

La motivation est tout principe de force interne qui pousse un organisme vivant en direction d'un but. Ces forces qui déclenchent l'activité d'un vivant sont particulièrement complexes chez l'homme. L'idée qu'il se fait de ses besoins et de la façon de les satisfaire, l'opinion des autres, etc. tout cela est déterminant dans son comportement. C'est aussi l'avis de REUCHLIN qui explique ceci : *« si on veut expliquer l'activité motivée par un déséquilibre (...), il faut surtout penser en ce qui concerne l'homme aux déséquilibres s'établissant entre la perception de la situation actuelle et sa représentation d'une situation »*[1]. Selon ECK, *« l'activité motivée ne va pas seulement avoir pour rôle de modifier l'organisme pour l'adapter au milieu. Elle aura pour rôle de modifier le milieu (ou la perception) que le sujet en a (...)».*[2] Le rôle de l'imaginaire est donc déterminant dans la conduite humaine.

Nos représentations déterminent notre action. L'objet-but est souvent l'objet de représentation fait d'images mentales construites sur nos désirs inconscients. Un autre aspect important de motivation humaine est le caractère social de ces derniers. Non seulement l'individu se souhaite de la puissance ou de la capacité d'accomplissement, mais aussi il a besoin de l'une ou de l'autre forme de relation sociale qui lui donne le sentiment d'être ou, en d'autres mots, un besoin de considération personnelle dans sa vie sociale. Pour cela, il a besoin des relations sociales et affectives avec autrui.

[1]REUCHLIN, M., Psychologie, Paris, PUF, 1979, pp.397-475.

[2]ECK, M., Vocabulaire de psychologie, Paris, Lidis, 1981, p.183.

3.1.1. La motivation comme stimulus et décharge d'énergie

Comme pour le mouvement physique, il faut trouver une force qui fait passer l'organisme de l'état de repos à l'état de mouvement. Dans ce contexte, des notions comme inertie et capacité de travail ou énergie nous arrivent, toutes faites, du domaine de la physique. Ces termes n'ont, en psychologie, qu'une signification métaphorique par rapport à leur définition précise en physique. La loi fondamentale de l'appareil psychique consiste à éviter tout accroissement d'énergie. Le stimulus, surtout le stimulus interne, provoqué par le besoin organique, est conçu comme un apport d'énergie. L'appareil psychique tendra donc à éviter toute stimulation ou bien essaiera de se défaire d'un accroissement d'énergie par une décharge dans le comportement moteur. Le prototype de ce modèle de comportement est le reflexe, conçu comme une conversion du stimulus afférent (apport d'énergie) en réaction motrice (décharge d'énergie qui provoque le plaisir).

Dans le domaine de l'interprétation du rêve, le père de la psychanalyse dit ceci : *«L'appareil psychique doit être conçu comme un appareil réflexe. Le processus réflexe reste le modèle ou prototype de tout fonctionnement psychique».*[1] De façon plus générale, la motivation est conçue ici comme prenant son origine dans l'état des tissus de l'organisme. Cet état se manifeste par une stimulation désagréable dont l'organisme tend à se défaire. Une telle stimulation désagréable se produit à la suite de n'importe quelle rupture dans l'équilibre homéostatique.

3.1.2. La motivation comme facteur physiologique

La motivation trouve généralement sa source dans les situations de déséquilibre chez l'homme. Parmi les déséquilibres que l'on rencontre chez l'homme, le déséquilibre sur le plan physiologique est plus provocateur des comportements manifestes. Il y a peu d'années, la psychologie expérimentale de la motivation s'intéressait surtout aux besoins et pulsions à base nettement physiologique comme la faim, la soif, la sexualité, le besoin d'oxygène, de sommeil, d'évacuation, etc. Ce type de recherche a pour objet l'étude de certaines conditions physiologiques de l'organisme dans leur influence sur le comportement. La motivation apparaît chez plusieurs auteurs behavioristes comme un terme global et peu scientifique pour désigner l'influence d'une variété d'états physiologiques sur le comportement. NUTTIN ajoute ceci: *« Nous ignorons trop (...) la manière dont la sexualité et la faim, par exemple, agissent sur le comportement pour pouvoir grouper ces deux actions sous une seule*

[1]FREUD, S. cité par NUTTIN, J. in Théorie de la motivation humaine, Paris, PUF, 1980, p.26.

rubrique « processus motivationnels » et les distinguer d'autres influences physiologiques soi-disant non motivationnels et également peu connues ».[1] C'est-à-dire donc que la psychologie étudie tous les déterminants du comportement, in *casu* physiologiques, sans en isoler ou grouper quelques-uns sous la rubrique « *motivation* », terme emprunté à des cadres de pensée préscientifiques. Ainsi, à titre d'exemple, il serait plus justifié de traduire un état motivationnel en terme de seuil d'excitabilité de l'organisme. En état de besoin, le seuil d'excitabilité baisse pour un type spécifique de stimulus. Cette variable se prête à des mensurations objectives à l'état embryonnaire, mais ceci ne doit pas être compris uniquement en termes de physiologie humaine, mais aussi et surtout en terme cosmologiques

3.1.3. La motivation comme associations apprises

Le problème de la production d'un événement psychique se pose en termes d'association, d'abord l'association « *mentale* » entre images ou idées, puis la connexion entre le stimulus et la réponse. Comme le stimulus, l'association empêche l'introduction du facteur motivationnel. Une variante sur le même thème nous est présentée par la plupart des théories de l'apprentissage devenues des théories du comportement. En effet, on y conçoit le comportement moins qu'une décharge d'énergie que comme une réaction associée à un stimulus. Ce stimulus devient le point de départ d'une réaction qui, à son tour, aboutit à un autre stimulus qui, lui, renforce positivement ou négativement l'association établie. Selon NUTTIN, *« le stimulus-point-d'aboutissement et « renforçant » n'est autre chose que l'objet qui-dans d'autres cadres conceptuels-est conçu comme objet-but. C'est le cas par exemple pour le stimulus nourriture dans le conditionnement classique et instrumental. Ainsi, le stimulus-point-de-départ et le stimulus-point-d'aboutissement, aidés éventuellement par l'association renforcée, sont censés remplir le rôle de la motivation».*[2]

Pour éviter le terme suspect de *motivation*, la nourriture est conçue comme un agent de renforcement, non de motivation. Le terme *motivation* rappelle trop la notion de but et d'anticipation tandis que le renforcement se conçoit comme un stimulus qui suit une réponse. Dans d'autres théories, la variable motivationnelle n'est autre chose que la technique expérimentale qui consiste à priver l'animal de nourriture pendant un certain nombre d'heures avant de le soumettre à l'expérience. Ainsi, SKINNER dit ceci: « *ces renforcements positifs, bien qu'exempts des sous produits associés aux contrôles aversifs, ne vont pas sans problèmes. Nombre d'entre eux ne sont efficaces que si le sujet se trouve dans un état de*

[1] NUTTIN, J,. op.cit., p.29.
[2] Idem p.28.

privation».[1] Seuls les liens renforcés entre stimulus et réponse restent comme éléments de comportement.

3.2. Les motivations du comportement religieux

Parler de motivation du comportement religieux, c'est affirmer que le comportement, pour être compris, doit être inséré dans le complexes des situations psychosociales qui l'ont conditionné. Ces situations correspondent aux statuts sociaux que chaque personne a dans sa société, que celui-ci soit acquis ou hérité. L'histoire du sujet est donc d'une importance capitale si l'on veut atteindre les raisons qui donnent un sens à sa conduite. Comme le dit si bien VERGOTTE, *« le Dieu de la religion est indispensablement le Dieu que l'homme entend affirmer avec raison et le Dieu qui donne sens à son existence. Mais que signifie l'expression « sens pour l'existence » ? C'est la question que la psychologie de la motivation entend précisément éclairer».*[2]

Le comportement de croyance religieuse peut être une réponse aux diverses frustrations de la vie et même cette frustration fondamentale qui consiste en une insatisfaction généralisée devant la vie. Cette insatisfaction crée, selon ses divers degrés, des rattachements plus ou moins importants à une idée abstraite. La religion joue entre autres un rôle de compensation par rapport aux expériences de frustration. La prière est, dans une large mesure, un cri d'appel au secours. Dans la mesure où l'homme se sent menacé quant à la satisfaction de son désir le plus élémentaire et dans son vouloir-vivre, il conjure le destin par un appel au surnaturel. Les difficultés matérielles professionnelles ou affectives, l'angoisse devant la mort ou la maladie, toutes les situations de détresse peuvent être source d'un comportement de croyance religieuse. On peut donc supposer que l'aliénation sociale peut être le ressort d'une foi religieuse en un monde illusoire, plus juste, plus heureux. On peut donc confier au *ciel* le soin de dédommager le croyant de toutes les vexations endurées sur terre.

3.2.1. Les motivations cognitives

L'individu se trouvant dans une situation inhabituelle et incompréhensible, fait recours à un mode de pensée préconisé par la société. A un stimulus donné, le psychisme humain sait en donner une interprétation suivant des systèmes de pensées normalisées.

---

[1]SKINNER, B-F., La révolution scientifique de l'enseignement, Bruxelles, Dessart, 1968, p.179.

[2]VERGOTTE, A. ; Psychologie religieuse, Bruxelles, Charles Dessart, 1966, p.96.

Cependant, il peut arriver que le psychisme ne réussisse pas à trouver une réponse rationnelle au stimulus présent du fait que dans ses schèmes conceptuels, aucune réponse rationnelle n'est envisageable. Il passe alors du mode de pensée rationnelle à la pensée magique. Devant une telle situation, l'individu va chercher des explications dans le surnaturel, car ce dont il dispose comme connaissance scientifique n'a aucune explication satisfaisante, d'où le recours à la croyance en une force surnaturelle. Ainsi, il recourt à la croyance religieuse afin de répondre à plusieurs interrogations de la vie quotidienne.

Quelquefois, si le malheur frappe, l'individu ne sait pas le contourner. L'événement dépasse son entendement et il l'attribue aux puissances surnaturelles. Ainsi, pour le croyant, l'univers est régi par des forces originaires des situations nuisibles capables d'être influencées de l'extérieur par une idée abstraite. Celle-ci sera donc une force surnaturelle bonne qui va constituer l'arme du croyant dans sa lutte contre les forces mauvaises, nuisibles. Pour SILLAMY, *« l'homme se donne des croyances pour répondre à des situations problématiques, si les croyances parviennent à constituer des organisations cognitives durables, elles aident à résoudre des problèmes différents».*[1] Ainsi, l'on voit que la croyance religieuse et son usage comme moyen psychothérapeutique peuvent constituer des organisations mentales qui aident le malheureux à nourrir des espoirs de sortir des difficultés.

3.2.2. La dimension affective

L'homme a besoin d'être aimé, d'être sécurisé. Quand sa sécurité est menacée, il adopte des comportements d'ordre défensif dont certains sont irrationnels, telle la croyance en des forces surnaturelles. Devant un événement malheureux qui menace sa sécurité ou son objet d'amour, l'homme croyant investit ses espoirs dans des puissances surnaturelles, car le naturel ne le sécurise plus. La croyance religieuse constitue un comportement défensif qui procède de la transformation des désirs en réalité. Ce comportement de défense prétend diminuer la peur. En effet, la peur de perdre son objet d'amour et l'incertitude de la précarité des relations affectives positives avec l'entourage pousse le croyant à chercher un recours dans les forces surnaturelles.

Les bonnes forces surnaturelles qui le protègent contre les mauvaises et dans lesquelles le croyant place toute sa confiance fait penser au clivage bonne-mère-mauvaise-mère du développement affectif de l'enfant. Ainsi, la croyance en ces puissances

[1]SILLAMY, N., op. cit., p.310.

serait un comportement régressif de type infantile. Sur ce point, nous sommes du même avis avec CAZENEUVE qui écrit ceci : *« un danger particulier révèle à l'homme la précarité de sa condition et l'amènerait tout naturellement à chercher un recours dans une force au-delà de l'expérience, en même temps qu'il le porterait à systématiser et à rendre plus accessible le monde en le surveillant au moyen de telles forces».*[1]

En définitive, la dimension affective comme motivation à la croyance religieuse constitue une sorte de sécurité contre les menaces de la vie. Les *petites menaces,* pour lesquelles l'homme peut trouver des solutions par lui-même ou à travers ses proches l'amènent à se défendre de lui-même, tandis que les situations plus compliquées l'obligent à faire recours a une idée abstraite comme moyen de refuge.

3.2.3. La thérapie religieuse

Le besoin de surmonter les diverses frustrations de la vie en faisant recours à la croyance religieuse se rencontre chez des personnes relativement équilibrées. C'est donc pour dire que les motivations à la croyance peuvent être saines, normales. Toutefois, il arrive que le pathologique se glisse dans les démarches apparemment louables. C'est ici alors que la religion se retrouve au service du psychisme malade. Selon ECK, *« sans vouloir généraliser, il est certain que celui qui est pathologiquement avide de réactions émotives, plus ou moins contrôlées, provoquant une sorte d'état second, peut aller à la religion par goût du spectaculaire (...). Il y a un goût du merveilleux qui correspond à des tendances psychopathologiques voisines de l'hystérie (...). Il y a refuge dans le merveilleux par le refus d'affronter du vrai... ».*[2] Très peu de croyants acceptent volontiers que leurs expériences religieuses comportent des aspects meubles. Rares sont ceux qui optent pour une autocritique sans complaisance.

3.4. Interprétation psychanalytique de la croyance religieuse

L'homme est un être de désirs avant qu'il n'ait à s'efforcer de construire en lui, par un effet d'éducation et de culture, le système de la raison. Or, le désir le caractérise par le pouvoir de susciter des illusions, c'est-à-dire des représentations ayant pour fonction de le satisfaire, et de lui éviter ainsi la rencontre périlleuse avec le principe de réalité. Il appartient donc au psychanalyste de retracer la genèse des illusions dont se nourrit l'homme pour en exhiber l'origine inconsciente. La psychanalyse se veut ainsi la dénonciation des illusions de la psyché humaine.

---

[1]CAZENEUVE, J., La mentalité archaïque, Paris, Armand Colin, 1961, p.117.
[2]ECK, M., op. cit., p.352.

Toute illusion renvoie au désir comme à sa source. C'est ce que FREUD a fortement remarqué de cette manière: *« ce qui caractérise l'illusion, c'est d'être dérivée des désirs humains (...). Ainsi, nous appelons illusion une croyance quand dans la motivation de celle-ci, la réalisation d'un désir est prévalente, et nous ne tenons pas compte, ce faisant, des rapports de cette croyance à la réalité, tout comme l'illusion elle-même renonce à être confirmée par le réel».*[1] Et c'est justement le caractère d'illusion qui rend problématique la croyance religieuse, car se différenciant de la simple erreur, l'illusion traduit sa dimension de désir de croire. De fait, la religion vise à satisfaire un désir inconscient, elle s'inscrit ainsi dans la logique du remplissage de désir qui se trouve dans les processus inconscients repérés selon leur principe dynamique.

Selon FREUD, seule la science peut prétendre à la dignité de véritable connaissance et des trois autres grandes manifestations de la pensée. C'est sans doute la religion qui apparaît aux yeux de FREUD, comme étant la plus dangereuse pour la quête de l'identité objective. En effet, *« la religion est une puissance formidable qui dispose naguère tout ce qui, au point de vue spirituel, joue quelque rôle dans la vie humaine. Elle occupait la place de la science à une époque où celle-ci était, pour ainsi dire existant et avait créé une conception du monde incomparablement logique et harmonieuse qui, tout en étant bien ébranlée, subissent encore à l'heure actuelle».*[2]

Le point essentiel de nature à éclairer l'essence profonde du phénomène religieux réside dans son caractère de dérivation de désirs archaïques issus de la prime enfance. Et poursuivant la pensée de FREUD, nous pouvons noter que les croyances ne sont pas seulement des dogmes ou le résultat de la réflexion, mais elles sont aussi et surtout le résidu de l'expérience de la vie quotidienne: elles sont des illusions, la réalisation des désirs les plus anciens, les plus forts, les plus pressants de l'humanité ; le secret de leur force est la force de ces désirs. La religion exerce, ainsi, une fonction que nulle autre institution semble en mesure de prendre en charge : l'apaisement de l'angoisse née du sentiment de détresse subsistant toute la vie.

3.5. La religion en tant que système d'identification

Le système d'identification que constitue la religion trouve sa fonction d'imaginaire et de défense contre le doute, mais au prix d'une hétéronomie qui assujettit le sujet à une autorité doctrinale extérieure et indiscutable. Pour autant, il est nécessaire de préciser le sens d'une

[1]FREUD, S., L'avenir d'une illusion, Paris, PUF, 1971, pp.44-45.
[2]FREUD, S., Nouvelles conférences sur la psychanalyse, Paris, Gallimard, 1989, p.212.

telle analyse, centrée sur la dimension imaginaire des identifications par lesquelles la conscience se constitue comme religieuse. FREUD lui-même l'indique dans son analyse du développement psychique de l'enfant, que le recours à des significations imaginaires n'est pas critiquable en soi. Telle est toute l'ambiguïté du registre de l'imaginaire, qu'il trouve aussi bien sur l'ouverture dans le rapport à l'autre que sur une dialectique fermée à soi. Le processus d'idéalisation et de sublimation qui opère dans le christianisme, par exemple, peut se constituer en une machine du refoulement d'une grande partie de la réalité. A ce sujet, FREUD dit ceci : «*Je conçois que le sentiment océanique ait été mis secondairement en rapport avec la religion. Cette pensée, qu'il implique, de ne faire qu'un avec le grand Tout nous apparaît comme une première recherche de consolation religieuse, comme une autre manière de nier le danger dont le Moi se sent menacé par le monde extérieur».*[1]

L'homme est un être en tout temps en état de besoin et, pour trouver satisfaction, il doit, dans certains cas, s'accoler à un être supérieur à qui il est, par conséquent, obligé de s'identifier. Les identifications soutenues par le christianisme ont en troisième lieu un prescrit. Ce que le sujet doit croire, faire et être, ce qu'il doit penser de lui-même et de sa position dans l'existence, tout cela lui est prescrit par une tradition qui le précède et qui l'enveloppe, qui suspend sa conscience de soi à l'autorité d'un savoir qui lui reste toujours extérieur.

Du point de vue de la psychanalyse, l'émergence du sujet humain passe nécessairement par la constitution d'un Moi formé de représentations, de projets et d'idéaux qui correspondent à autant d'identifications et soutiennent un investissement narcissique sans lequel il n'est pas de vie possible. Le processus d'idéalisation et de sublimation qui opère dans la religion, peut bien se constituer en machine de refoulement d'une grande partie de la réalité. Et sur ce plan de l'imaginaire, tout ce qui, en fonctionne comme idéal, pourra se manifester comme point d'appui d'une force de méconnaissance et de dénégation qui rend l'homme étranger à toute une part de lui-même.

La bonne nouvelle du pardon divin apparaît comme un piège qui enferme dans une impasse sans issue puisqu'elle alimente sans cesse la culpabilité à laquelle elle est censée répondre ; la promesse d'une vie libérée et réconciliée est perçue comme un leurre qui interdit au sujet de s'accepter, enfin, tel qu'il est et de briser les soumissions infantiles qu'il se crée de façon répétitive pour échapper à sa liberté ; la totale compréhension de lui-même qu'il trouvait

[1]FREUD, S., Malaise dans la civilisation, Paris, PUF, 1971, p.16.

dans la foi lui apparaît fictive par rapport à l'expérience qu'il fait d'une vérité qui se donne de façon imprévue, toujours partielle, et qui l'éloigne à chaque fois davantage du rêve de se saisir dans l'unité d'une image ou d'un sens maîtrisable.

Les dispositions spirituelles chez les êtres humains trouvent leur fondement dans les bases réelles de la société. KILANI montre que l'homme est placé dans un monde où toutes les choses sont disposées comme des voies vers lesquelles il doit s'attacher pour chercher la solution dans une idée abstraite. Il indique que« *la connaissance de Dieu ainsi obtenue est débile ou sujette à l'erreur, car elle a son point de départ dans la connaissance sensible, d'où une grande difficulté à appréhender les natures spirituelles*».[1] L'identification à une idée abstraite est une illusion plutôt qu'un choix volontaire. La croyance religieuse n'est pas un phénomène abstrait, mais plutôt une réalité psychosociologique.

[1]KILANI, M, op. cit., p.16.

CHAPITRE IV : PROBLEMATIQUE ET DEMARCHE METHODOLOGIQUE

L'élaboration d'une problématique pertinente sans une solide revue de la littérature et la manière de penser celle-ci dépend étroitement de la problématique elle-même. Il suffit de jeter un coup d'œil rapide sur des projets de recherche , des thèses de doctorat , des articles ou des ouvrages scientifiques pour constater qu'une majorité de ces travaux comporte une problématique et , bien entendu , une solide revue de la littérature . Pourtant il faut en convenir , le sens donné au terme problématique est très variable d'un auteur à l'autre. Il désigne plusieurs choses et est employé dans une variété de sens.

4.1. Problématique

La croyance religieuse est un moyen de cohésion sociale et une représentation mentale qui se fait dans un groupe social suite aux problèmes existentiels au plan individuel que collectif. Le groupe qui s'identifie vulnérable procède par l'irrationnel, pour chercher des solutions possibles de l'ennemi commun, et cette solution c'est l'idée abstraite. SIX fait remarquer que *« les églises religieuses recrutent essentiellement leurs fidèles chez les jeunes».*[1] On peut se faire une idée que cette catégorie de personnes répond à d'innombrables problèmes. Pour ces jeunes, *« on veut changer la vie »*, car, on est mécontent des données socioculturelles en cours et on veut restructurer la vie sociale.

Or, les sectes naissent toujours, d'un côté, de la prise de conscience d'une frustration socioculturelle et, de l'autre, de la volonté de restructurer autrement l'existence. Ainsi, les sectes proposent un lieu à part, à l'écart, une cellule à soi, ce lieu n'est en accord ni avec le combat politique ni avec un travail social puisque, justement, il est en « *dehors* », il est un lieu d'abord constitué par ceux qui sont rejetés par la société, qui ont une certaine conscience d'être mis « *dehors* » par elle. Ceux qui sont réduits à l'impuissance par la société n'ont plus qu'un recours : établir des cours des miracles, des rassemblements d'exclus, avec leur intériorité et leur utopie. C'est donc dire que les sectes se recrutent dans des milieux psychiquement fragiles, des milieux où les êtres supportent difficilement les contradictions de la vie et les conflits entre personnes. La secte propose de surmonter les divisions professionnelles et sociales et d'établir une harmonie universelle. Souvent l'irréel et le rationnel sont confondus.

[1]SIX, J-F. ;Univers de la psychologie, Paris, Ed. Lidis, 1981, v6, pp.394-395.

DURKHEIM, parlant du suicide, met à l'épreuve une autre dimension des rapports sociaux dans l'explication du phénomène de la croyance. Il écrit: *« A parler exactement, cette influence du sexe est ici beaucoup plus un effet de causes sociales que de causes organiques. Ce n'est pas parce que les femmes diffèrent physiologiquement de l'homme qu'elles se tuent moins ou qu'elles tuent moins ; c'est qu'elles ne participent pas de la même manière à la vie collective(...). En diminuant la résistance que nous opposent les choses, elle nous induit à croire qu'elles peuvent être indéfiniment vaincues. Or, on se sent limité, plus toute limitation ne devient insupportable. Ce n'est donc pas sans raison que tant de religions ont célébré les bienfaits et la valeur morale de la pauvreté».*[1]

Ainsi, la multiplicité des problèmes pour lesquels l'homme recherche constamment les solutions, sans trouver une issue favorable, le conduit souvent à l'adhésion à un esprit qui exclut le doute et comporte une part de conviction personnelle, de persuasion intime . Il y a donc un assentiment que donne l'esprit sans réflexion personnelle et sans examen approfondi. Il s'agit donc d'une situation où la foi écrase la raison comme l'illustre SEGUIN qui, en critiquant les guérisseurs , dit ceci : *« Le guérisseur empirique ne serait, en somme , qu'un «médecin sans étude , sans méthode, sans théorie ». Bien plus , d'aucuns se désignent comme un charlatan, vendeur de drogues qui traite les maladies par de prétendus secrets , sans avoir aucune connaissance de la médecine».*[2]

L'auteur trouve que l'empirique et charlatan sont synonymes, et que l'empirique traite « *les maladies par des prétendus secrets et des drogues* » soigneusement conservés dans une pharmacopée magique, ce qui l'apparente aux adeptes des sciences occultes. On peut dire, à ce sujet, que la situation de détresse ou tout simplement d'aliénation matérielle engendre une aliénation mentale. Ce qui veut dire que les individus abandonnent en conséquence la résolution objective de leurs problèmes pour prendre refuge dans « *l'illusion religieuse* ».

Quand il n'y a pas de production, quand l'homme ne peut pas couvrir au moins ses besoins fondamentaux, il y a dégradation du statut, il y a dégradation de la conscience en général, et du sens de l'éthique humaine en particulier, et cela chez uns et les autres. Dans cette optique, les confessions ou les sectes religieuses qui naissent ou se

[1]DURKHEIM, E., Le suicide, Paris, PUF, 1979, p.382.

[2]SEGUIN, L.,La sorcellerie au Québec, Montréal, Presses des Ateliers Marquis de Mont- Magnus ,1978, p.133.

multiplient aujourd'hui sont fondés sur des idéologies doctrinales qui, de toute évidence ne transforment pas réellement les bases matérielles de la société.

Au terme de cette problématique, il est vrai, aujourd'hui, qu'aucune journée ne passe sans qu'on parle de la crise de l'environnement tant dans son sens large que dans sons sens restreint. Les expressions telles que l'érosion des sols, les pollutions atmosphériques et aquatiques, l'extinction d'espèce, le trou dans l'ozone, l'effet de serre et la modification climatique sont devenus des cantiques qui attristent nos journées. Elles constituent autant d'indices de l'existence d'une crise environnementale. Si crise il y a de l'environnement, c'est assurément au sens d'une perturbation qui défie les possibilités de reconstitution des stocks naturels et de restauration des équilibres naturels. Les interventions humaines qui sont de plus en plus massives et de plus en plus concentrées dans le temps sont précisément celles qui menacent d'interrompre des cycles naturels et de conduire à un seuil d'irréversibilité. Cette crise est en grande partie due aux conséquences de l'action de l'homme sur la nature et des rapports de celui-ci avec ses semblables. Malheureusement, il devient opaque pour l'homme de comprendre les effets de ses rapports tant avec la nature qu'avec ses semblables, lesquels rapports sont source de tous les maux et conflits pour l'homme, d'où celui-ci fait recours à l'irrationnel pour résoudre ses problèmes.

Enfin, on réalise que la croyance religieuse est souvent utilisée comme mécanisme de défense contre l'angoisse existentielle et la frustration de la vie quotidienne. Comme nous avons beaucoup essayé de le montrer, la croyance religieuse apparaît avec la sédentarisation, la naissance de la société de classes, où la division de la société en classes conduit la classe dominante à adopter des stratégies d'exploitation de la classe dominée, la classe des pauvres, à compliquer davantage les rapports sociaux, et ce, à la base de l'esprit de l'homme sédentarisé fondé sur le principe d'accumulation des biens et services comme source de sa sécurité. Néanmoins, c'est une défense psychopathologique car procédant par un mécanisme irrationnel dont la régression, la projection, etc. En outre cette croyance joue des fonctions d'ordre psychologique sur le plan individuel.

De ce qui précède, nous arrivons à poser la question problématique générale suivante :

« *Quelle est la fonction de la croyance religieuse chez l'Eglise Méthodiste Libre ?* »

Il est aussi nécessaire de se poser des questions spécifiques qui permettent l'opérationnalisation de notre recherche.

- *La religion Méthodiste Libre n'occulte-t-elle pas les rapports de l'homme à la nature ?*

- Comment le croyant de l'EML se représente-t-il sa relation avec la nature ?
- Comment le croyant de l'EML se représente-il les effets réciproques de son action sur la nature ?

- *La religion Méthodiste Libre n'occulte-t-elle pas les rapports des hommes entre eux-mêmes ?*

- Les actes et les pratiques des ministres de l'EML ne constituent-ils pas des armes favorables au maintien de l'ordre et de l'obéissance chez les adeptes de l'Eglise ?
- La classe dominante de la société ne s'appuie-t-elle pas sur la croyance religieuse pour maintenir les rapports de domination-soumission de la société de classes?

Pour répondre à ces questions, il a fallu poser certains objectifs :

4.2. Objectifs de recherche

4.2.1. Objectif général

« *Etudier la fonction de la croyance religieuse chez l'Eglise Méthodiste Libre* »

4.2.2. Objectifs spécifiques

- *Montrer la fonction de la croyance religieuse chez l'EML vis-à-vis des rapports des hommes à la nature.*

- *Découvrir la fonction de la croyance religieuse chez l'EML vis-à-vis des rapports des hommes entre eux-mêmes.*

4.3. Méthode et technique de recherche

4.3.1. Méthode qualitative

La recherche en sciences sociales distingue deux grandes catégories de méthodes, ayant chacune un certain nombre de techniques et instruments. Selon BOGDAN et TAYLOR, *« la méthodologie se réfère aux moyens que le chercheur utilise pour étudier un problème ou un phénomène dans le but d'arriver à une solution à ce problème. Ces moyens diffèrent selon l'objet de la recherche»*[1]Les chercheurs en sciences

[1]BOGDAN, R-C. et TAYLOR, S-J. cités par NTIRAMPEBA, E., in Etude de l'image de l'homme polygame dans la region du Moso, Bujumbura, UB, FPSE, 2005, p.49.

sociales ont identifié deux méthodes pour appréhender un phénomène social. La première est dite *approche quantitative.* Celle-ci est née des théories du *positivisme* d'Auguste COMTE à la fin du 19ième Siècle et de DURKHEIM dans la 2ième moitié du 20ième Siècle. DURKHEIM, parlant de la méthode quantitative, il dit ceci : « *le premier procédé peut suffire, à la rigueur, quand il s'agit de faits d'une grande généralité et sur lesquels nous avons des informations statistiques assez étendues et variées».*[1]Pour ces auteurs, les phénomènes sociaux doivent être considérés comme des choses qui exercent une certaine influence sur la population. Les phénomènes sociaux sont donc observables, mesurables et quantifiables. C'est ce courant dit *positivisme* d'Auguste COMTE qui a donné naissance aux *méthodes quantitatives.* Ici, le chercheur fait intervenir un nombre déterminé de sujets obtenus selon les techniques d'échantillonnage, utilisant un outil standardisé, donc servant de mesure et faisant jouer des variables qui contribuent à la vérification des hypothèses de recherche et amènent le chercheur à donner des conclusions se rapportant aux hypothèses énoncées au préalable.

La deuxième méthode quant à elle, développée principalement par des philosophes, a été décrite comme une *approche phénoménologique.* C'est la méthode qualitative. La recherche qualitative est celle par laquelle, les chercheurs s'intéressent à comprendre les significations que les sujets donnent à leurs propres expériences. Autrement, dans cette approche, le chercheurs essaient de comprendre les phénomènes à partir du sujet lui-même, un être complexe avec sa culture, ses sentiments, son point de vue, etc. Mais ces significations et ses interprétations sont élaborées dans les interactions sociales ou les aspects politiques et sociaux affectent les points de vue des acteurs. On accepte que les intérêts politiques et sociaux orientent les interprétations des acteurs. C'est un *courant humaniste* qui a ainsi donné naissance aux méthodes qualitatives.

Pour notre travail, nous avons opté pour aborder l'aspect qualitatif de la « *fonction de la croyance religieuse.»* Nous avons choisi d'utiliser la méthode qualitative pour appréhender les qualités psychologiques des sujets qui s'expriment face au phénomène de la croyance religieuse. NOVELLI indique que «*la recherche qualitative est réalisée avec de petits groupes de personnes interrogées qui, généralement ne sont pas choisies sur base de la probabilité. On ne cherche pas à généraliser les résultats à la population*

[1] DURKHEIM, E., Les règles de la méthode sociologique, Paris, PUF, 1973, p.134.

dans son ensemble».[1]En plus, comme déjà souligné, l'étude concernera l'explication d'un phénomène social; «*la fonction de la croyance religieuse* ». Le travail résidera alors en étude monographique. Il s'agira de la part des adeptes de l'Eglise Méthodiste Libre de s'exprimer sur l'opacité des rapports entre les hommes et la nature d'une part, et l'opacité des rapports entre les hommes eux-mêmes en tant que facteurs générateurs de la croyance religieuse, de découvrir par ces adeptes eux-mêmes le contenu des rapports entre les adeptes de l'EML sur le plan longitudinal.

4.3.2. Enquête par l'entretien semi-directif

Il existe plusieurs voies de recueillir les informations recherchées : l'observation, la documentation, l'enquête de terrain à l'aide d'un questionnaire ou d'un guide d'entretien, etc. Lorsqu'une recherche est entreprise, le choix d'un ou de plusieurs instruments ne se fait pas au hasard. Elle est dépendante des questions de recherche, des objectifs poursuivis ou des hypothèses émises par le chercheur. Dans notre travail, la technique qui nous a semblé propice est celle de l'enquête par l'entretien semi-directif. Dans les techniques de recherche en sciences sociales, plusieurs formes d'entretien peuvent être utilisées : l'entretien libre ou non structuré, l'entretien semi-directif et l'entretien structuré ou directif. Pour notre recherche, l'entretien semi-directif est la technique qui nous a paru la mieux indiquée pour entrer en contact avec nos enquêtés et recueillir le maximum possible d'informations grâce au guide d'entretien. Nous avons préféré la technique de l'entretien semi-directif car, celle-ci permet d'amener le sujet à s'exprimer librement sur un thème ou des thèmes permettant d'atteindre les objectifs que le chercheur s'est fixés.

L'entretien semi-directif est un outil souple avec lequel on peut intervenir de temps en temps pour orienter le travail. Ainsi, le chercheur commence par exposer le but de sa recherche afin de susciter auprès des enquêtés leur intérêt et leur consentement. FESTINGER et KATZ expliquent que «*quand le sujet a accepté de se laisser interroger, l'entretien commence par des questions qui ont pour but de provoquer en lui un intérêt direct (...). Le but qu'on cherche ainsi à atteindre est de motiver le sujet en lui montrant l'intérêt de l'interview, c'est-à-dire le rapport étroit qu'il présente avec ses intérêts et désirs.*»[2]Dans un entretien semi-directif, l'enquêteur essaie d'amener la personne interrogée à aborder les différents aspects de la question de façon personnelle. Le rôle de l'enquêteur est de guider les sujets par de petites questions relatives au thème. L'enquêteur réoriente le sujet quand il

[1] NOVELLI, N-P., Séminaire sur la recherche quantitative, Washington, RSS, 1986, p.16.
[2]FESTINGER, L., et KATZ, D., Les méthodes de recherche dans les sciences sociales. V.2, Paris, PUF, 1972, p.394.

s'éloigne du thème à l'étude et garde la possibilité de recentrer les interventions de l'interviewé. A ce sujet MUCCHIELLI note que « *l'entretien semi-structuré regroupe un ensemble de méthodes ayant ceci en commun qu'une question posée par l'interviewer ou le praticien, question large, peut être tirée soit de la liste préétablie de questions ouvertes, soit du discours pour élucider le sens d'un concept ou d'une situation*».[1]

La technique de l'entretien semi-directif est centrée sur le client lui-même qui doit s'exprimer librement et tout dire sur les thèmes quelque soit l'ordre de succession de ces derniers. En utilisant cette technique, nous avons voulu atteindre nos objectifs et favoriser l'expression de nos enquêtés. Cette technique permet à l'enquêteur d'accorder moins d'importance à la standardisation et de recueillir les informations fiables en fonction d'un objectif déterminé. En effet, d'après LEON, « *les différentes groupes sont obligatoirement accordés, l'ordre dans lequel ils sont présentés importe peu et à l'intérieur de chacun ; on laisse le sujet s'exprimer spontanément*».[2]

L'entretien semi-directif est un entretien de face à face, qui signifie un contact direct avec les sujets qui détiennent les informations. Grâce à sa souplesse, il permet à l'enquêteur de s'exprimer librement sur une question de recherche qui lui est posée.

4.4. Terrain et population à l'étude

La religion Méthodiste Libre est étendue sur une grande surface du territoire national, elle a connu ses premières installations à l'intérieur du pays, à MWEYA en province de GITEGA en premier lieu, puis à MUYEBE en province de MWARO en deuxième lieu, et ainsi de suite. BATUNGWANAYO indique que « *l'Eglise Méthodiste Libre s'est petit à petit rependue au Burundi depuis les années 1935 avec le missionnaire américain, John Wesley (...)* ».[3] Comme la capitale politico-économique du pays tend à être la capitale où siège des autres institutions tant publiques que privées, cette religion s'est petit à petit constituée son siège à BUJUMBURA. Elle va y engendrer une confrontation entre les campagnards et les citadins, les intellectuels et les moins instruits, qui vont s'échanger les attitudes et les représentations vis-à-vis de leur communauté de croyance. Cette confrontation nous a donné un univers d'enquête pour notre travail. Selon RONGERE, « *on appelle univers ou population*

[1]MUCCHIELLI, R., L'entretien de face à face dans la relation d'aide, Paris, PUF, 1982, p.52.

[2]LEON, A., Manuel de psychopédagogie expérimentale, Paris, PUF, 1973, p.380.

3BATUNGWANAYO, A., Histoire sociale des églises protestantes au Burundi. Cas de l'Eglise Méthodiste Libre de 1935 à nos jours, Mémoire inédit, Bujumbura, UB/FLSH, 2003, p.28.

d'enquête le nombre total des unités ou individus qui peuvent entrer dans le champ d'enquête et parmi lequel sera choisi l'échantillon».[1]Cependant, la ville de BUJUMBURA est un champ tellement vaste par rapport à notre recherche et ainsi les sujet d'enquête sont dispersés, d'où il s'est avéré important de réduire encore cet univers pour en constituer une population d'enquête bien définie ; les sujets qui partagent un peu quotidiennement la même expérience de croyance religieuse. Nous avons ainsi choisi la succursale de MUTANGA-Nord comme milieu d'enquête et les sujets d'enquête ont été des personnes membres de la succursale, âgées d'au moins 25 ans, avec au moins une fonction dans l'Eglise, une expérience d'au moins cinq ans dans l'EML. Nous avons estimés que ces derniers sont à même de fournir des indications fiables, partant de leur expérience suffisante dans le domaine de la croyance religieuse.

4.5. Travail de terrain

4.5.1. Préenquête

Quiconque veut effectuer une recherche en sciences sociales doit passer par une étape importante qu'est la préenquête. Celle-ci permet au chercheur de se familiariser avec le terrain d'enquête et de se rassurer de la pertinence des objectifs de recherche et de la bonne formulation des questions du guide d'entretien. PINTO et GRAWITZ justifient l'importance de la préenquête de la manière suivante: « *Il convient d'insister sur la nécessité d'une préenquête, c'est-à-dire un essai d'enquête sur un petit nombre de sujets permettant de roder le guide d'entretien et de se rendre compte des difficultés*».[2] Cette phase permet, en outre, de voir s'il y a des modifications du guide d'entretien qui s'imposent avant d'entreprendre l'enquête proprement dite. L'importance de la préenquête a été également soulignée par BOUDON, qui trouve que les préenquêtes, *« si elles sont effectuées avec soins, elles peuvent améliorer considérablement l'efficacité de ces enquêtes. Elles peuvent également en réduire le coût de façon importante, car, (...) une enquête légère et approfondie peut conduire, non seulement à des hypothèses, mais mêmes à des propositions qu'on peut considérer comme sûres dès ce stade*».[3]Ainsi, pendant la préenquete, si le chercheur constate qu'il y a des questions qui sont mal formulées, de telle sorte qu'elles ne soient pas facilement comprises par les enquêtés, ou qu'elles suscitent des confusions chez ceux-ci, il est obligé de les reformuler autrement pour rendre aisé l'entretien et avoir des informations voulues.

---

[1]RONGERE, P., Méthodes en sciences sociales, Paris, Dalloz, 1971, p.76.

[2]PINTO, R et GRAWITZ, M., Méthodes des sciences sociales, Paris, Dalloz, 1971, p.604.

[3]BOUDON, R., Les méthodes en sociologie, Paris, PUF, 1979, p.118.

En ce qui nous concerne, la préenquête nous a permis de recueillir des informations préliminaires et de voir la pertinence et l'applicabilité de notre guide d'entretien. La préenquête s'est déroulée dans la Commune GIHOSHA de la Mairie de BUJUMBURA, dans l'Eglise Méthodiste Libre, à la paroisse MUTANGA-Nord, l'une des paroisses du district de NGAGARA. Elle a été faite sur deux personnes, une fille et un garçon. La première était âgée de 26 ans, elle ne se rappelle pas exactement du nombre d'années passées dans l'EML, mais elle l'estime à au moins 10 ans. Elle est catéchiste et encadreuse des enfants. Elle est étudiante et vit à MUTANGA-Nord. Cette fille nous a mis en contact avec le second, qui est un garçon âgé de 30 ans, ayant 8 ans dans l'EML. Il est membre de la chorale « *Ijwi ry'ingenzi* » et de la chorale « *fonctionnaires-étudiants*». Il vit aussi le quartier MUTANGA-Nord et est aussi étudiant. Nous avons effectué notre préenquête pendant trois jours, c'est-à-dire du 1er au 3 Janvier 2014. Le mercredi 1er janvier 2014 c'était la prise de contact avec nos sujets pour solliciter leur accord et les deux autres jours, respectivement le jeudi 2 janvier 2014 et le vendredi 3 janvier 2014, ont été consacrés à l'entretien et au dépouillement des données de la préenquête. Avec la préenquete, nous avons pu apprécier la clarté des items de notre guide d'entretien. Ainsi, nous avons remarqué que certaines questions méritaient une certaine révision.

La question n°1 qui semblait déconnecter les sujets du bain religieux a été améliorée. La question qui était formulée en kirundi de cette manière : « *Mwibaza ko ingorane mwoba mucamwo, nk'ubukene, indwara, canke ukubura akazi n'ibindi zituruka kuki?*» Ce qui veut dire : « *Vous pensez à quelle cause au sujet des conditions difficiles comme la pauvreté, le chômage, les maladies, etc. auxquelles vous auriez été confronté ?* » a été reformulée ainsi en Kirundi : « *Mu buzima bwanyu rukristo, birashika mugaca mu ngorane, nk'ubukene, indwara, kubura akazi n'ibindi, mwibaza ko zituruka kuki ?* » Cela veut dire : « *Dans votre vie chrétienne, quelles causes attribuez-vous des conditions difficiles comme la pauvreté, les maladies, le chômage, etc. auxquelles vous auriez été confronté ?* ».

Concernant la question n°8, qui était formulée en Kirundi de cette façon : « *Nimba mwoba mumaze guhindura ishengero, ni ibiki vyatumye mwiyumvira gufata iyo ngingo?*»Pour dire : « *Si vous avez déjà appartenu à d'autres confessions religieuses, qu'est-ce qui vous a poussé à la décision de changer de confession religieuse?*» Après avoir constaté qu'elle n'est pas à poser à tout sujet, notamment celui qui n'a jamais changé de confession religieuse, ce qui fait ressortir des réponses proches de celles qui sont données à la question n°3, dans la mesure où les motivations à la croyance religieuse seraient proches de celles de la conversion religieuse, nous avons décidé de la supprimer.

Concernant la question n°10 formulée ainsi : « *Ni ibiki vyotuma mwipfuza kuba mu barongozi b'Ishengero Méthodiste Libre ?* »Ce qui veut dire : « *Quelles sont les raisons qui vous pousseraient à aspirer la Direction de l'EML ?* », après avoir constaté que cette question faisant directement penser à l'impossibilité de devenir le ou parmi les hauts dirigeants de l'EML, étant donné la limitation de mission pastorale basée sur le règlement d'ordre intérieur de l'EML, nous avons dû reformuler la question pour faire penser à la possibilité de devenir le ou parmi les dirigeants de l'EML. Ainsi, la question est devenue : « *Nk'ubu bishitse mukaba umurongozi w'Ishengero Méthodiste Libre, ni ibihe mwokora kugira Ishengero ritere imbere gusumba ?* »

Ceci veut dire : « *Si aujourd'hui il vous arrivait de devenir l'évêque de l'EML, quels projets envisageriez-vous pour améliorer la situation de l'EML ?* »

La phase de la préenquete nous a servi en même temps de prétest pour nous assurer de la pertinence de notre guide d'entretien et de son applicabilité en vue de l'obtention des résultats attendus quant à la réalisation de nos objectifs de recherche.

4.5.2. Technique du choix des enquêtés et déroulement de l'enquête

Notre étude a exigé le choix des unités qui n'a pas été fait selon un tirage aléatoire contrairement à la méthode probabiliste. Etant donné qu'il était difficile voire impossible de travailler avec tous les sujets qui constituaient la population d'enquête, nous avons décidé de choisir quelques cas répondant aux caractéristiques de cette population. Comme le souligne DUPASQUIER, « *de façon très générale, la méthode d'étude de cas peut se définir comme l'investigation approfondie portant sur un petit nombre d'unités. L'unité peut être un individu, une famille, une institution, voir même une société : c'est l'unité considérée comme un tout qui est l'objet d'étude, (...)*».[1]Dans notre recherche, les unités étaient constituées d'individus à savoir les sujets ayant au moins 25 ans de naissance, avec au moins 5 ans d'expérience comme membre de l'EML, avec aussi au minimum une fonction dans l'EML. Evidemment, pour notre étude, la répartition de notre population parente n'a pas constitué un obstacle parce que nous nous sommes intéressés aux cas concrets dans leur singularité. Pour connaître ces personnes, nous avons été aidés par la jeune fille étudiante, dont nous avons parlée dans la préenquête. Nous devions nous arranger par la suite pour demander si ces cas acceptaient de nous recevoir et nous fixions ensemble un rendez-vous.

La technique que nous avons utilisée pour le choix des enquêtés est celle qui est dite « *boule-de-neige* », mais que BLANCHET et GOTMAN reconnaissent sous la dénomination

[1] DUPASQUIER, N-L., Le devenir d'enfants abandonnés : le tissage et le lien, Paris, PUF, 1981, p.43.

de *« méthode de proche en proche »*. Ceux-ci la définissent de la manière suivante : *« La méthode de proche en proche consiste à demander à un premier interviewé potentiel de désigner d'autres interviewés possibles et ainsi de faire la chaîne».*[1]Il faut rappeler ici que tous les sujets interviewés répondaient aux mêmes caractéristiques, comme celles-ci sont indiquées ci-haut.

L'enquête s'est déroulée du 21 au 28 février 2014. Le 21 février 2014, c'était la prise de contact avec nos sujets pour solliciter leur accord et, les cinq autres jours ; les 24, 25, 26, 27 et 28 février 2014 ont été consacrés à l'entretien avec les sujets et au dépouillement progressif des données. L'entretien portait généralement sur la conception des adeptes par rapport aux rapports des hommes avec la nature, aux rapports des hommes entre eux-mêmes ainsi que sur certains éléments fondamentaux sur lesquels reposent essentiellement la croyance religieuse.

Le 24 février 2014, nous avons mené l'entretien avec « LY », une jeune fille âgée de 25 ans, membre de la chorale dans l'EML. Etant née des parents méthodistes Libres, son expérience religieuse débute avec son enfance où elle accompagnait ses parents dès son tout petit jeune âge jusqu'à l'heure actuelle. Elle vit le quartier MUTANGA-sud. Nous l'avons trouvée à son domicile à 16 heures et 30 minutes. Les propos du sujet ont porté sur sa conception de la cause des difficultés, l'importance qu'elle reconnaît de l'EML, le contexte à la base de sa croyance, l'aspiration au leadership de son église, les symboles dans l'église et leurs significations.

Le 25 février 2014, nous nous sommes entretenus avec « FA », un jeune homme de 27 ans, avec 13 ans d'expérience dans l'EML. Il fut président du Mouvement des Etudiants Méthodistes Libres et, actuellement, il est membre du comité exécutif dans ce même mouvement. C'était aux environs 17 heures lorsque nous l'avons trouvé chez lui à NYAKABIGA III. A ce moment, nous l'avons trouvé en train de lire la Bible et nous avons ainsi commencé l'entretien à 17 heures et 20 minutes. Il s'est exprimé sur la cause des problèmes chez l'homme, les secours dont il aurait déjà bénéficié de son église, ses projets pour l'EML, la cause à sa croyance religieuse, l'évolution de son estime de soi aujourd'hui par rapport à hier, la considération des catastrophes naturelles, la fidélité à son église, sa position par rapport aux dîmes et offrandes.

[1] BLANCHET, A. et GOTAMAN, A., L'enquête et ses méthodes : l'entretien, Paris, Nathan, 1992, p.58.

Le 26 février 2014, nous nous sommes entretenus avec « EM », un jeune homme et médecin généraliste âgé de 33 ans qui pense avoir au moins 15 ans d'expérience dans l'EML. Nous l'avons trouvé chez son domicile à MUTANGA-nord. L'entretien avec celui-ci a eu lieu à 15 heures et 15 minutes. Il fût membre de la chorale, et du Mouvement des Etudiants Méthodistes Libres (MEML), il prêche à certaines occasions dans la paroisse locale de MUTANGA-nord. Lorsque nous lui avons proposé la langue qu'il préférait pour notre entretien, il a opté pour le français. Il s'est exprimé sur ses avancées par rapport à la situation d'avant sa croyance chrétienne, ses attentes en entrant dans l'EML, la différence entre la tradition de KIRANGA et la modernité chrétienne, sa conception de la mort, ses projets pour l'EML une fois devenue membre décideur.

Le 27 février 2014, nous avons mené notre entretien avec « MA », une fille de 27 ans, membre qui n'a connu d'autre église que l'EML jusqu'à l'heure actuelle. Elle est originaire de la province de MWARO et est à BUJUMBURA pour des raisons d'études. Elle est membre visiteur de l'EML dans la succursale de MUTANGA-nord par convention intersuccursale entre son église locale et son église d'accueil. Nous l'avons trouvée au campus MUTANGA quand elle venait de terminer ses séances de révision des cours. L'entretien avec celle-ci a porté sur sa position par rapport aux contributions à l'EML, l'intervention de l'EML dans ses problèmes, le sens de la croyance, sa proximité par rapport aux intérêts dans l'EML, les raisons de son fort attachement à l'EML, ainsi que son aspiration à la direction de l'église.

Le 28 février 2014, nous avons mené l'entretien avec « GI », un jeune homme de 26 ans. Il est né dans la famille méthodiste libre. Dans l'église, il est conseillé dans la cellule des jeunes de l'église ; étudiant dans les écoles secondaires. L'entretien avec celui-ci a eu lieu à 12 heures après la sortie de l'auditoire. A cet effet, nous nous sommés écartés du public et nous avons mené notre entretien à deux. Il a donné ses conceptions sur la nature de l'idée abstraite, l'origine de sa croyance chrétienne, sa contribution pour la subsistance de son église, les priorités dans la vie chrétienne ainsi que la place des rites, les rituels et le culte dans la croyance chrétienne.

Ayant constaté que les réponses des sujets revenaient sur les réponses des sujets antérieurs, notamment pour les questions-clés du guide d'entretien, et partant du principe de saturation d'informations, notamment dans une étude non probabiliste, où « *l'échantillon est constitué de façon finale lorsque la collecte d'information n'apporte plus aucune idée nouvelle à celles qui ont été déjà trouvées* »[1], nous avons décidé d'arrêter notre enquête avec les cinq sujets, car, nous avons réalisé qu'il y a eu, en effet, une saturation des informations.

[1] MAYER, R. et OUELLET, F., op. cit, p.390.

Dans ce chapitre, nous avons présenté les objectifs de recherche et la démarche méthodologique à laquelle nous avons fait appel ainsi que le déroulement du travail de terrain. Après le travail effectué sur le terrain et la retranscription sur du papier des données brutes qui en découlent, nous sommes passés à la présentation, à l'analyse des données et à l'interprétation des résultats de recherche, ce qui est l'objet de la deuxième partie de l'étude.

DEUXIEME PARTIE :

PRESENTATION DES CAS, ANALYSE DES DONNEES ET INTERPRETATION DES RESULTATS

CHAPITRE V : PRESENTATION DES CAS

Dans le présent chapitre, nous avons brièvement décrit les cas enquêtés. Nous avons présenté pour chaque cas sa fratrie, sa place dans celle-ci, la religion de sa famille, les problèmes qui sont déjà survenus à ces derniers, le quartier de résidence, son âge, le nombre d'années menées actuellement à l'EML, son rôle dans l'EML, une brève interprétation de sa relation avec la nature d'une part et/ou de sa relation avec ses semblables d'autre part.

5.1. Cas « LY »

LY est une fille de 25 ans. Elle est née dans une famille de 7 enfants. Au moment où nous faisions notre enquête, elle était candidate au mémoire à la Faculté des Sciences Economiques et de Gestion à l'UB. Sa famille restreinte est tout entière « méthodiste libre ». Lorsque nous nous entretenions, elle nous a dit qu'elle rencontre des problèmes comme tout être humain. Néanmoins, elle a tendance à ne pas concevoir la racine sociale de ces problèmes. Ceci revient à dire que LY se représente abstraitement la cause des difficultés auxquelles sont confrontés les hommes. Elle l'exprime ainsi : « *Ivyo vyose biva ku mugwanizi satani (...), abibaza ko hari ibiterwa n'umuntu nobabwira ko bihenda kuko ivyago vyose biva kuri shetani».*

Cela veut dire : « *Toutes ces choses proviennent du Satan (...), ceux qui pensent qu'il y a la part de l'homme se trompent».* Cette conception de LY vis-à-vis du mal est très dangereuse, car, elle rejette totalement la responsabilité de l'homme. Ainsi, dans ces conditions, il difficile de penser à user du maximum de ses potentialités physiques et intellectuelles. L'origine du mal étant l'idée abstraite, la solution sera aussi une idée abstraite contraire à la première.

LY témoigne de l'importance qu'il reconnaît de son église EML et des aînés dans l'église et invite pour cela d'autres jeunes à bien vouloir venir bénéficier des bienfaits de cet investissement. LY explique ceci à ce sujet : « *Jewe ishengero* Méthodiste Libre *ndarikunda cane, ni ryo ryandeze kuva mu buto bwanje, tukijanwa n'abavyeyi gusenga, rirampa indero gushika no kuri iyi ntambwe ngezeko uyu musi, ndetse ntazi n'ingene biba bimeze iyo mba ntarizera uwo mwami, ari na co gituma mpamagarira urundi rwaruka rwose rutaramwizera gushira imbere umwami Yesu mu bugingo bwabo kugira ngo baze bashobore kugira ico bimarira».*

Cela signifie : « *J'aime beaucoup l'Eglise Méthodiste Libre, c'est elle qui m'a éduquée depuis mon enfance lorsque j'accompagnais mes parents à la prière, elle m'a éduquée de telle sorte que le pas que j'ai franchi aujourd'hui provient de cela, alors que je ne sais même pas ce qui se serait produit si je n'avais encore cru en ce roi, raison pour laquelle j'invite tous les autres*

jeunes qui n'ont pas encore cru en lui à mettre en avant le roi Jésus dans leur vie pour obtenir un bon sens de celle-ci». La dot de LY est, pour elle, l'un des pas importants de la vie qu'elle affirme avoir franchis.

Il semble que l'aspiration au mariage dans une confession religieuse est une des raisons importantes de l'attachement ou de la conversion à la croyance religieuse.

Les événements ou les conditions réelles de début de sa croyance ne ressortent pas clairement dans ses propos et l'enquêté se réfère à une représentation abstraite et non à la réalité concrète. Cela provient de la fonction de dissimulation de la croyance religieuse. Voici comment elle s'exprime : « *Inkomoko y'ukwizera kwanje iva ku kwemera ko Yesu Kristo ari umwami n'umukiza mu bugingo bwanje.* »

Cela signifie : « *L'origine de ma foi réside dans ma conviction que Jésus Christ est le roi et le sauveur dans ma vie.*» Malgré cette opacité quant aux circonstances de la vie, elle affirme qu'au début, elle ne croyait vraiment pas, elle suivait simplement ses parents et que, plus tard, elle a adhéré consciemment et s'est fait baptiser librement.

LY était très brève dans ses réponses. Elle semble très fortement attachée à l'EML. Elle dit : « *Jewe sinipfuza guhindura ishengero ryanje rya EML. Mbere kuva na kera nari narabisavye Imana, none yabikoze, kuko abakobwa benshi bakunda kwimukira abagabo, nanje nkaba naraye ndamuronse muri EML.* »

Cela se traduit de la sorte : « *Je ne désire pas me convertir à une autre confession religieuse, et d'ailleurs, il y a longtemps que je l'ai demandé à Dieu, et voilà qu'il m'a répondu car, la majorité des filles partent chercher leurs conjoints ailleurs, et voici que j'en ai trouvé un dans l'EML».* LY explique qu'elle ne reçoit aucun soutien de la part de l'EML et que sa relation avec l'église ne se limite qu'à ses contributions pour l'entretien de cette dernière.

LY, comme d'autres sujets qui sont nés dans la famille « Méthodiste Libre », à l'exemple de GI et MA, reconnaît qu'elle a d'abord accompagné ses parents. Cela montre qu'en réalité, lorsqu'on est encore petit, la religion n'est pas la première préoccupation. Attaché aux parents, l'enfant n'a pas besoin d'un être surnaturel qui serait le protecteur. Ce besoin est donc plus manifeste chez l'adulte qui, détaché de son père, cherche un *autre* dans le surnaturel. C'est ici que nous consentons à l'idée de Freud qui évoque la nature psychologique de la religion. Pour lui, « *la nature psychologique de la religion c'est que l'homme avoue le sentiment de l'insignifiance de l'homme et de l'impuissance humaine en*

face de l'univers et la réaction à ce sentiment, réaction qui cherche un secours contre lui»[1]. C'est donc la nostalgie de l'amour parental qui explique en partie l'attachement religieux.

Paradoxalement, LY ne veut pas exercer le leadership dans son église. Cela laisserait à comprendre qu'elle réfute certaines réalités de cette église. Par cette position, il en faut penser à l'occultation des rapports sociaux de production où leurs pasteurs se disent des *élus* et où ils signifient aux autres qu'il faut maintenir le *statu quo*. Ainsi, elle explique : « *Jewe sinipfuza kurongora canke kuba mu barongozi b'ishengero, kuba umuririmvyi birankwiye».*

Cela veut dire : « *Moi, je n'aspire pas à diriger ou à être parmi les dirigeants de l'EML, être membre de la chorale me suffit.»* L'aspiration à la direction de l'EML est dissimulée; bien que LY affirme qu'elle ne cherche pas à diriger ou à occuper certaines fonctions dans l'EML, elle se lamente que les dirigeants de l'église les exploitent pour des projets bénéfiques à eux. LY préfère ne pas parler beaucoup au sujet des questions de l'EML qu'elle qualifie quelquefois de « *secrets de l'EML* ». En outre, au sein de leur église, les chrétiens ne préfèrent pas exprimer leur aspiration allant dans le sens de gains matériels, car, ce serait passer outre leur morale chrétienne ainsi prônée.

5.2. Cas « FA »

FA est un garçon âgé de 27 ans, il a été baptisé dans l'EML il y a 15 ans. Il fut président du Mouvement des Etudiants Méthodistes Libres, « MEML » et actuellement membre du comité exécutif dans ce même mouvement. Il fut catholique avant sa reconversion. A l'époque de sa conversion, il dit qu'il était traumatisé par la guerre. Cette situation l'a poussé à lire trop souvent la bible. Il voyait les difficultés comme envahissement du *satan* ; il a dû donc se réfugier dans les écrits bibliques. Il dit ceci : « *Hari n'igihe bishika hagatera ibindi bintu, nk'imyuzure, imiyaga y'ibihuhusi, n'ibindi bikunda gutera muri Aziya, vy'ukuri ivyo vyago ntibiterwa n'umuntu, ariko ni satani abiteza abantu kugira atume bava ku mana».*

Cela signifie : « *Il arrive des moments où surviennent des inondations, des vents violents, etc. qui se remarquent souvent en Asie ; en réalité ces catastrophes ne sont pas provoquées par l'homme, mais plutôt par Satan pour que l'homme se détache de Dieu».*

FA n'est pas précis sur la poursuite des intérêts concrets qu'il obtiendrait dans son église. Il semble que l'EML ne dispose pas de structures organisées pour secourir les adeptes

[1]FREUD, S., L'avenir d'une illusion, Paris, PUF, 1980, p. 47.

en situations difficiles. Seulement de leur gré, les chrétiens s'organisent pour se secourir mutuellement. Ces propos de FA le témoignent : « *Birangora kwibuka ibihe ryanshitseko, ariko ndaziko ndarifisemwo abagenzi. Kandi iyo ngize ingorane nk'akarorero ndwaye, hari aho nza mbona banshitseko, kandi naho ataco bonzanira kubabona birandemesha nkumva ko mfise abavukanyi ; na yo kubw'ishengero ubwaryo nta vyo ndabona. Ariko mu bandi barongozi begereye pasitori iyo bagize ingorane, ndetse naho zoba zibayabaye, barabitumenyesha mbere kenshi bagaca badusaba intererano zo kuja kubaraba».*

Cela peut se traduire de la sorte : « *Il me semble difficile de me rappeler des moments où l'église est intervenue dans mes difficultés, mais je reconnais que j'ai des amis dans l'église. Quand je suis en difficultés par exemple quand je suis malade, quelquefois je les vois me secourir, et même s'ils ne m'apportent pas matériellement, le fait de les voir m'encourage et je ressens la fraternité dans l'église, alors que de la part de celle-ci elle-même je n'ai jamais vu ce geste. Mais pour ceux du groupe pastoral et leurs proches, quand ils sont en détresse, même pour des questions mineures, on nous communique les cas et souvent on nous demande de contribuer pour leur secours».* FA est de même avis qu'avant sa reconversion en EML, il était dépourvu de joie: dans cette période de pleine guerre, il ne comprenait pas comment les gens qui se ressemblent arrivaient à s'entretuer, alors que beaucoup de gens étaient chrétiens.

FA n'est pas précis sur les changements intervenus après sa conversion en EML et ce surtout sur le plan économique. A ce sujet, il dit ceci : « *Nakubwiye ko igihe ntari bwizere nari mu buzima butagira umunezero, naho muhira ataco nari mbuze. Mu bijanye n'ubutunzi naronse umutima wo kubumbwa n'ivyo mfise, ubu ndi amahoro numva ataco mbuze».*

Cela signifie: « *Je vous ai dit qu'avant que j'eusses cru, j'étais dans une vie sans joie alors qu'il ne me manquait de rien dans le foyer. Sur le plan économique, j'ai obtenu un cœur satiable vis-à-vis de ce que je possède, pour le moment je suis tranquille, il ne me manque pas grand-chose. »*

FA n'a pas à sa portée des informations au sujet de ce qui se passe à l'EML et préfère se réserver à propos des projets à envisager une fois accédé au rang des décideurs de l'EML. Il dit ceci : « *(...) nk'ubu sinzi aho bateye n'imigambi bafise, iyo mba ndabizi ni ho nagira ico novuga.»* C'est-à-dire : *« (...) pour le moment, je ne suis pas au courant du pas franchi et des projets en cours, je ne peux pas, par conséquent, me prononcer sur les projets à envisager».*

FA s'insurge contre la dimension matérialiste dans l'Eglise. Il trouve que le pauvre qui devrait être privilégié par l'Eglise tend progressivement à être écarté dans la gestion des affaires de l'Eglise. Il constate également un jeu d'intérêts incontrôlé et incontrôlable dans l'Eglise. Il s'exprime à ce propos, de la manière suivante : « *Ubu heze n'ibindi, aho usanga*

bahiganisha amashure atandukanye. Mu gihe c'imisi mikuru mu gutanga amashikanwa, bagaca bagirako bamenyesha n'ababaye abambere. Muri ico gihe barashimira abarushije abandi mu kubakomera amashi n'ibindi. Ivyo bica bituma ababaye mu banyuma umengo barasuzuguritse, kandi kenshi usanga bafise uburyo buke, bagaca bihatira ikindi gihe gutanga n'ivyo badafise, ivyo rero si vyiza na gato».

Traduisons : « *Aujourd'hui, il y a un phénomène où, à l'occasion des grandes fêtes, on fait le rassemblement des succursales paroissiales pour leur compétition. Lors du culte, au moment de la récolte de l'offrande, on publie ceux qui ont contribué plus, on les applaudit en les acclamant, etc. Cela déshonore ceux qui ne donnent pas beaucoup alors qu'ils disposeraient de peu de moyens par rapport aux premiers, qui s'efforcent, dans la suite, de donner plus qu'ils n'en ont pas, ce qui n'est vraiment pas bon».*

Nous remarquons, à travers les propos de FA que cette pratique, qui semble une approche comparative n'est pas bien accueillie par certains adeptes, notamment ceux qui disposent de peu de moyens. Psychologiquement, cela entraîne chez ceux-ci la perte de l'estime de soi, tandis que ceux qui donnent des contributions satisfaisantes se surestiment. Ceux qui ne donnent pas se retrouvent et se sentent sans valeur. Ils fournissent des efforts pour trouver des contributions afin d'éviter le risque d'être humiliés au sein de leur communauté religieuse.

5.3. Cas « EM »

EM est un jeune médecin généraliste, âgé de 33 ans. Il pense qu'il a au moins 15 ans d'expérience dans l'EML. Ses parents sont cultivateurs. EM a encouru un accident lorsqu'il était en septième année de l'école secondaire. Son accident fut terrible; alors qu'il était externe à l'école, il se trouva dans l'impossibilité de continuer les études. Les membres de sa famille ont dû solliciter une place pour lui dans une école à régime d'internat. Contrairement aux autres sujets interviewés, il semble clairement avoir une représentation bipolaire de la cause des problèmes. A ce sujet, il dit : « *En partie, le mal vient du Diable, mais de l'autre côté, il y a la responsabilité de l'homme (...)* ». Le sujet manifeste un attachement extrême à une idée abstraite. Il s'exprime ainsi : « *Tout ce que j'ai et moi-même sommes à Dieu, nous sommes donc pour Dieu, rien n'est propre à moi, c'est-à-dire que je fais tout ce dont je suis capable pour l'évolution de mon Eglise».*

EM a facilement accepté qu'il ne rencontre de difficultés à satisfaire aux exigences de l'Eglise. Pourtant, interrogé sur la contribution de l'EML dans son évolution, le côté matériel ne sort pas directement, ce n'est que du moment où nous avons particularisé la question que le

sujet est parvenu à exprimer des choses concrètes. Concrètement d'après ses propos, EM ne reçoit pas d'avantages matériels de la part de l'église et préfère se contenter du soutien moral dont il bénéficie de ses collègues, membres de l'église, qui viennent l'encourager dans ses moments difficiles, surtout quand il est malade. Il l'exprime ainsi : «*J'ai des amis dans l'EML, les jeunes et les adultes ; quand je suis malade, ils viennent me voir, bien qu'ils n'apportent pas d'assistance matérielle, ils m'encouragent et prient pour moi et je suis soulagé.*» Déduisons à travers ses propos que le discours religieux apaise psychologiquement les frustrations inhérentes à la condition humaine dont la détresse face aux dangers ou à la misère et devant l'angoisse de la mort suscitées par les maladies.

EM croit avoir réalisé des avancées malgré ses contradictions : « *Il y a un changement remarquable. Avant que j'eusse connu le christ, la famille m'entretenait bien mais je n'étais pas heureux, en tout cas, quelque chose me manquait. Par contre aujourd'hui, j'ai obtenu une vie rassurée, une vie sans crainte, je suis satisfait de ce que je possède alors qu'il y en a qui ont plus que moi mais qui n'arrivent pas à être heureux*». Chez EM, la croyance religieuse lui a procuré l'idée de bonheur qui lui manquait antérieurement. Tout se passe comme si, chez lui, le bonheur offert par la situation matérielle antérieure est susceptible d'être remplacé par celui qui est procuré par l'attachement au surnaturel. Pour nous il s'agit de l'occultation car la structure matérielle est la seule sur laquelle s'édifient les autres superstructures dont la religion.

EM affirme n'avoir pas eu des attentes matérielles en entrant dans l'EML. Il s'exprime de la sorte : « *Je m'attendais à ce que je réussisse à avoir le salut pour aller au ciel, je cherchais un cadre qui m'aiderait à traverser le monde souillé pour vivre l'éternité*». On voit qu'EM est préoccupé par des buts idéaux qui sont, pense-t-il, durables au détriment des intérêts matériels qui ne durent pas. L'on remarque, ici, le fait que la religion peut donner à l'homme de solides mobiles pour supporter les injustices sociales et naturelles; elle peut donner des arguments visant à faire accepter une forme de vie clairement difficile en empêchant à l'homme de lutter pour sa dignité.

5.4. Cas « MA »

MA est une fille de 27 ans. Ses parents sont cultivateurs. Elle est le cinquième enfant dans une fratrie de sept enfants. Lorsqu'elle a échoué la classe de sixième année à l'école primaire, elle a manqué de place de redoublement. Elle y a été aidée par le pasteur de son église locale. Elle a fort désiré faire l'université de son église, mais elle lui a manqué de moyens ou une personne quelconque pour l'aider. Elle est membre visiteur (elle n'est pas membre de l'église locale) dans la succursale de MUTANGA-Nord ; par convention inter

succursales entre son église locale et l'église d'accueil où elle est actuellement membre de la chorale.

MA est quasi opposée à ceux qui affirment une part de responsabilité de l'homme dans les problèmes qui lui surviennent. Etant membre dès qu'elle était très jeune, il lui est difficile de savoir à partir de quel moment elle a commencé à croire. Elle donne dans ces propos un des éléments explicatifs du contexte dans lequel se trouvent les gens qui viennent se convertir ou s'enrôler dans une église: « *(...) kuko jewe sinaciye mu vyo abandi baza baraciyemwo, nk'ubusuma, ubusambanyi, n'ibindi».*

Cela veut dire : « *(...) parce que moi je ne suis pas venu comme ceux qui viennent après avoir commis la débauche sexuelle, le vol, etc. ».* Les comportements antérieurs surtout ceux qui soulèvent la culpabilité poussent parfois à la croyance. Cela montre également la recherche d'un autre groupe d'appartenance au sein duquel le croyant pourrait chercher à se faire comprendre. Au cas contraire, l'autoglorification risque d'apparaître comme si le sujet serait saint. Ainsi, la chrétienté chez MA l'amène à se prendre pour *parfaite.* On peut le constater à travers ses propos quand elle dit : « *(...) Jewe nakubwiye ko ntameze nk'abandi bakobwa bizera babanje guca muri vyinshi, nk'ubusambanyi, ubusuma, ivyo jewe nta vyo naciyemwo».*

Ceci qui signifie *: «(...) Moi je vous ai dit que je suis différente de celles qui viennent croire après avoir commis beaucoup de péchés, comme la débauche sexuelle, le vol, etc. moi, je n'ai pas connu cela».* On voit chez MA que les propos à la pharisienne la caractérise suffisamment.

MA est convaincue qu'elle doit contribuer dans l'évolution de l'EML, mais directement elle ne s'exprime que sur sa contribution morale et aborde ensuite sa responsabilité à contribuer matériellement pour l'évolution de son église. Elle dit : « *Mu guteza imbere ishengero ndafata umwanya nkarisengera ; ahandi naho nababwiye ko nsanzwe ndi umuririmvyi, ivyo vyose birafasha kuriteza imbere (...). Kandi kubera ko ishengero ari ishirahamwe, iryo na ryo rikaba ridashobora gukura ata ntererano z'abanywanyi, na twe dutahura ko dutegerezwa gutanga ibigiracumi n'amashikanwa, ndetse n'izindi ntererano».*

Cela veut dire : « *Pour contribuer au développement de l'église, je prends un temps à prier pour elle ; d'autre part, je vous ai dit que je suis choriste, tout cela contribue donc à son évolution (...). Et comme l'église est une association et du fait que celle-ci ne peut se développer sans contribution des membres, nous comprenons que nous devons verser les dîmes, les offrandes et d'autres contributions exigées».* Ces dires montrent que MA privilégie les priorités de son église avec souci de n'être pas soupçonnée incroyante. De ce fait, l'on

peut penser à la servitude et à la soumission face à tout ordre religieux tenu pour *sacré* et non pour profane.

D'après MA, il n'y a pas de structure formelle de l'EML pour assister les membres en circonstances difficiles ; ceux-ci s'organisent pour une assistance mutuelle. MA comprend difficilement ce manque d'assistance. A ce sujet, elle dit ceci: « *Nta vyinshi nibuka, uretse ko iyo ndwaye abagenzi banje bo mw'ishengero umwe umwe ku giti ciwe baza kundaba, ariko kimwe ndibuka ko niga mu mwaka wa gatandatu umu pastori yarigeze kunsabira ikibanza co guhitira».*

Cela se traduit de la sorte : « *Je ne me rappelle de beaucoup de choses à propos, sauf que quand je suis malade, certains de mes amis de l'église viennent me voir, chacun individuellement. Mais, je me rappelle que quand j'étais en sixième année primaire, un pasteur m'a aidée à avoir une place de redoublement».*

On retrouve chez MA ce qu'elle qualifie de secrets de l'EML, comme on l'a vu précédemment chez d'autres sujets qui se sont déjà exprimés à ce propos, ce qui prouve que le sujet n'a pas, à sa portée des informations se rapportant aux projets de l'EML.

5.5. Cas « GI »

GI est un jeune homme de 26 ans. Il vient de l'intérieur du pays et est visiteur dans la paroisse de MUTANGA-Nord pour des raisons d'étude. Il est aîné intellectuel dans la famille. Sa famille est simple, elle est cultivatrice. GI ne voit pas qui, dans la famille, pourra l'aider à trouver un emploi. Concernant la cause des difficultés qui surviennent chez l'homme, il n'a qu'une représentation abstraite, mais quand même sur un plan double : la force positive qu'il appelle « *Dieu* » et la force négative qu'il appelle « *Satan* ». Ainsi, il s'exprime : « *Mu buzima rukristu, umuntu akwegwa n'inguvu ziri uburyo bubiri butandukanye : hamwe Imana, ahandi Satani. Ibimbako nk'ingorane mu buzima, bimwe biva ku migambi ya Satani ashaka ko mva mu nzira yo kwizera, ibindi bikava ku gihe kiba kitarashika ngo Imana iduhe ivyo yadusezeraniye, hamwe n'ukuntu Imana itugeza ngo irabe ko dushikamye mu kwizera».*

Cela veutdire *: « Dans la vie chrétienne, l'homme est tiraillé de deux côtés : d'une part la force divine, et d'autre part Satan. Les problèmes qui m'assaillent viennent de ces deux pôles : les unes me viennent de Satan qui veut me faire dévier de la voie de la foi, d'autres proviennent du fait qu'il n'est pas encore temps pour que les promesses divines s'accomplissent, ou bien c'est Dieu qui nous met à l'épreuve pour tester la stabilité de notre foi».*

Le sujet semble aussi avoir une représentation abstraite des phénomènes. Pour lui, les actes contraires à la morale commis par les hommes, sont sous la responsabilité d'une idée abstraite agissant en eux, pour provoquer les problèmes et la haine chez les contemporains. Il l'exprime de la sorte : « *Mu bisanzwe, ico abantu bakwiye kumenya ni uko Satani atari umuntu aboneka mu buryo bw'umubiri. Ni ukuvuga ko ivyago bishikira abantu bishobora kuba biriko biterwa n'abantu baboneka, ariko vy'ukuri ni Satani yitiza umubiri wabo kugira abateze ivyago kandi kugira ngo bankane hagati yabo.* »

Cela signifie : « *Simplement, ce que les hommes doivent savoir, c'est que Satan n'est pas un homme visible. C'est-à-dire que les malheurs qui surviennent chez les hommes peuvent paraître comme provoqués par des hommes visibles, mais, vraiment, c'est Satan qui s'incarne dans leur chair pour provoquer les malheurs et la haine entre eux.*»

GI trouve incompatibles la science et la religion ; il vit une contradiction en lui-même, car, bien qu'étudiant, il trouve à la fois bonnes et mauvaises les études. Il semble accorder le sens premier de la vie à la croyance religieuse, semblant déconseiller l'attachement à la science, oubliant ainsi que même l'exploitation de la bible à laquelle il réfère les autres, est facilitée par cette sensibilité scientifique. Voici comment il l'exprime : « *Mu bisanzwe naho twiga, ukwiga ni kwiza ariko vyongeye ni kubi kuko gutuma abantu bahagarara ku bupfu bw'ubwenge bwabo bakanka kwizera Imana. Ntibigutangaze rero, ushobora kuba utizera ariko n'umusiguzi arabivuga, usomye mu gice ca cumi na kabiri, aho avuga ko kwiga cane kuruhisha umubiri, aho aca agirako asaba abantu ngo bahanurwe bave ku bwenge bwabo bamenye ko kwizera Imana aribwo bwenge busumba ubundi bwose*».

Cela signifie : « *Même si nous étudions, étudier c'est bon, mais de l'autre côté c'est mauvais, car, cela fait que les gens se positionnent sur leur maudite intelligence pour refuser de croire en Dieu. Ne vous étonnez donc pas si vous ne croyez pas encore, car, même l'ecclésiaste le dit, lorsque vous lisez en son 12^{ième} chapitre, là où il dit que les longues études fatiguent le corps, et là où il profite aussi de l'occasion pour demander aux gens d'obéir pour se détacher de leur position intellectuelle pour reconnaître que la croyance en Dieu, c'est la forme d'intelligence qui est au dessus de tout*».

Pour GI, la chose la plus essentielle dans la vie c'est celle de croire. Les études valent peu. C'est comme si la finalité de l'homme sur terre est la contemplation et non la transformation de la réalité. Ainsi, vivre de cette façon serait vivre faussement sa conscience car la structure religieuse émane toujours d'une structure fondamentale qui est matérielle.

A propos des circonstances à l'origine de sa croyance, ses réponses sont aussi extrêmement abstraites. Il dit : « *Inkomoko y'ukwizera kwanje ni Yesu Kristo umwana*

w'Imana we nzira n'ukuri n'ubugingo kuko muri we ni ho ntegerezwa guca ngo nshike ku Mana».

Cela se traduit ainsi : « *L'origine de ma foi c'est Jésus Christ, fils de Dieu, le chemin, la vie et la vérité, parce qu'en lui se trouve le chemin que je dois emprunter pour arriver à Dieu».* GI semble s'écarter de la situation concrète concernant l'origine de sa croyance religieuse. Selon lui, l'aspiration des avantages concrets rendrait déviant le croyant par rapport à l'objectif ultime de la croyance religieuse. Pour nous, la religion n'est pas vécue naturellement comme une révélation mais elle est vécue socialement. Vécue tout d'abord à l'état des sentiments consécutifs aux désirs humains et aux croyancés, elle se développe ensuite sous forme des représentations collectives et enfin sous forme de la foi lorsque ces représentations sont vécues comme des vérités. Le soutien que le sujet aurait déjà bénéficié de la part de l'EML consiste uniquement dans l'assistance morale qu'il a eu de la part de ses amis lorsqu'il perdit son parent. GI indique rencontrer des difficultés à satisfaire aux exigences de l'église. Ainsi, il s'exprime : « *(...) ingorane mpura nazo ahanini ni iz'uburyo na cane cane amafaranga kugira ndabishitse uko bitegekanijwe».*

Cela veut dire: « *(...) les difficultés que je rencontre consistent notamment dans les moyens financiers nécessaires pour satisfaire à toutes les exigences telles qu'elles sont ordonnées».*

Les changements intervenus avec sa croyance consistent essentiellement dans l'attachement à une idée abstraite alors qu'économiquement le sujet ne fait rien ressortir. Le changement sur le plan social consiste dans l'obtention de nouveaux amis et dans la bonne cohabitation avec ses semblables, ainsi que dans l'aspiration à un monde idéal. La croyance religieuse est ainsi un instrument dont se sert l'idéologie de la classe dominante pour endoctriner la conscience des masses asservies. Selon MARX et ENGELS, « *la religion est la conscience de soi et le sentiment de soi qu'a l'homme qui ne s'est pas trouvé lui-même ou s'est reperdu (...). Elle est le soupir de la créature opprimée. Elle est la réalisation fantasmatique de l'être humain parce que l'être humain ne possède pas de vraie réalité (...). Elle est l'opium du peuple».*[1] Cette considération relève les effets calmants du caractère psychosocial de la religion. La croyance religieuse peut donner à l'homme des raisons solides pour supporter les injustices sociales ; elle peut donner des arguments visant à faire accepter une forme de vie clairement difficile en empêchant à l'homme de lutter pour son émancipation.

---

[1]MARX, K et ENGELS, F., Sur la religion, Paris, Editions Sociales, 1972, p.42.

Il transparaît dans cette présentation des cas l'opacité des rapports entre les hommes et la nature d'une part, et celle des hommes entre eux-mêmes à travers l'attachement de nos sujets d'enquête à une idée abstraite. Nous avons réalisé que ceux-ci ont réellement cru après avoir rencontré certains problèmes qu'ils étaient incapables de résoudre ou avaient constaté que certaines de leurs interrogations demeuraient dans l'ombre. A partir de ce qui précède, il nous a fallu chercher à connaître quelques-uns des fondements de la croyance religieuse.

CHAPITRE VI : FONDEMENTS DE LA CROYANCE RELIGIEUSE

Les croyances ou systèmes religieux font apparaître des éléments qui font qu'ils existent en tant que tels. Certains de ces éléments expliquent respectivement les origines, le poids, les différences et les relations dans l'environnement des croyances religieuses. JUNG pose que « *la religion n'est pas uniquement un phénomène social ou historique, (...) elle constitue aussi, pour bien des humains, une importante question personnelle*».[1] La religion n'implique pas une relation de cause à effet, mais il y a aussi un ensemble de facteurs personnels qui interviennent dans l'explication et la diversification de croyances religieuses.

6.1. Origines de la religion

La religion est un mouvement de l'âme entrant en relation personnelle et intérieure avec le sacrée. C'est l'expression immédiate de la piété, radicalement individuelle et subjective. MA dit : « *(...) ariko kandi sinumva igituma ufise ico kibazo, none wewe nturabona ko hari ingorane abantu bahura na zo hakabura n'umwe ashobora kubafasha ? Nk'ubu vyoshika ugakira SIDA bitavuye ku kwizera Imana ? Ariko benshi bama bashinze intahe bashima Imana ko bayikize, bisaba gusa kwizera*».

Ceci signifie : « *(...) je ne comprends pas pourquoi tu te poses cette question, n'est-ce pas qu'il y a des problèmes qui secouent les hommes sans que personne ne soit capable de les assister ? Par exemple, pourrait-il t'arriver de guérir du SIDA sans intervention de Dieu ? Mais pourtant, il y en a qui affirment qu'ils en ont été guéris, la condition n'est que celle de croire*». MA vit le miraculeux, l'incompréhensible ; comme solution provenant de l'idée abstraite. La religion résulte en partie de l'impuissance de l'homme à résoudre les problèmes existentiels de sa vie. Se trouvant ainsi impuissant, l'homme dépose ses armes et cède la place à une puissance surnaturelle, dans laquelle il espère la solution à son impuissance. Selon MAUSS, la religion c'est « *un rapport conscient et voulu dans lequel l'âme en détresse entre avec la puissance mystérieuse dont elle sent qu'elle dépend et que dépend sa destinée* »[2]. Donc, l'âme humaine, dès les temps historiques, a toujours senti la contradiction initiale, entre la pensée et le monde, entre les menaces de la nature et la soumission de la science et la force de la conscience auto-accusatrice. Ce conflit, l'homme n'a pu le résoudre qu'en se réfugiant dans une idée abstraite.

---

[1] JUNG, C-G., Psychologie et religion, Paris, Bouchet/Chastel, 1958, pp.13-14.

[2] MAUSS, M., Le sens commun. V.1. Les fonctions sociales du sacré, Paris, Minuit, 1968, p.531.

6.1.1. De la convenance du discours religieux à la vie quotidienne

La pauvreté peut, en quelque sorte, alimenter la foi. Il arrive que l'on pense à une intervention divine pour avoir son pain quotidien. LY indique ceci: « *Ibibazo vyanje nk'ubukene arashobora kubitorera inyishu. Wibuke ba bantu ibihumbi bitanu ko yabagaburiye ifi zibiri n'udukate dutanu, bakarya bagahimba, bakanasigaza, yonanirwa ivyanje n'ivyawe ? Ingorane ni uko abantu tutabibona, ugira ni gake tuvyuka tutabona ibitwiriza, ariko ni gake twirirwa tudakoze ku munwa naho Imana itoca kuri wewe igaca no ku bandi bantu».*

Ceci signifie : « *Mes problèmes comme la pauvreté, il peut les résoudre. Rappelez-vous qu'il (*Jésus) *a nourri et rassasié ces cinq mille hommes où il y a eu même des restes, serait-il impuissant quant aux problèmes à moi et à toi ? Le problème est que nous, les hommes, nous ne le constatons pas, n'est-il pas un fait que nous nous réveillons sans avoir du pain du jour, mais que c'est peu de fois que nous n'avons pas de quoi manger, même si il peut passer par l'intermédiaire d'autrui».* Nous constatons, chez ce chrétien, que l'attachement aux écritures lui procure en partie la solidité de sa foi. La liaison qu'il fait des événements passés avec l'idée abstraite y contribue davantage. Les miracles lus dans la bible peuvent conduire les gens à être emportés par l'espérance dans des occasions mystérieuses de gratifications.

Selon Hegel, « *c'est dans la religion où toutes les énigmes du monde et toutes les contradictions de la pensée sont résolues, où sont dissous tous les sentiments douloureux. En elle, l'esprit n'a plus d'entraves ; c'est en elle que l'esprit est déchargé de toute finitude, qu'il se trouve assuré et avéré au dessus de toute finitude*».[1]La religion est le résultat de conflits des rapports sociaux de production ou de conflit au sein d'une organisation sociale. Ces conflits sont vécus de manière différente, d'une personne à l'autre, et d'une période à l'autre, par une organisation sociale ou familiale à un moment donné. Il n'est pas alors étonnant que les membres d'une même doctrine religieuse hier peuvent se trouver, aujourd'hui, partisans d'une autre doctrine religieuse ; les individus d'une même famille peuvent ne pas partager la même religion, car, ce sont les conditions de la vie matérielle qui déterminent la conscience des individus. Celles-ci ont également un rapport étroit avec le mode de production en place dans une société donnée.

---

[1]HEGEL, G.W.F., Leçon de la philosophie de la religion, Paris, PUF, 1996, p. 4.

En outre, l'homme traverse des situations difficiles où il devient impuissant et sollicite l'intervention d'une idée abstraite, à travers le culte et/ou les prières, signe de soumission à ladite puissance abstraite.

Ainsi, la religion joue le rôle sécurisant en ce qu'elle ramène à un niveau supportable la peur et les tensions psychiques par la foi et l'espérance d'une justice éternelle et parfaite. A ce sujet, FA s'exprime de cette manière : « *(...) ikindi catumye nizera ni uko iyi si iruhisha, nta gahengwe wigera uronka, n'ugutotezwa, n'akarenganyo, eka nta ciza kirimwo. Ca wibaza rero umuntu ubuzima bwiwe bwose yabayeho atamunezero yigeze aronka, akazoca atako n'ubwo buzima bwo mw'ijuru ntaburonke. Inzira ya Yesu rero ni nziza kuko ituma ibi vyago tubiruhuka».*

Ceci signifie:« *(...) autre raison qui m'a poussé à croire c'est parce que ce monde est fatiguant, il n'y a pas de trêve, il n'y a que persécution, injustice, vraiment, il n'y a rien de bon. Imaginez alors quelqu'un qui passerait toute sa vie sans joie, et qui risque même de perdre cette vie céleste. Le choix de Jésus est un bon choix parce qu'il nous protège contre ces malheurs».* L'on voit que les gens adhèrent à une croyance religieuse parce que, d'une part, ils veulent s'apaiser contre les événements tragiques de leur vie, et parce que, d'autre part, ils ne veulent pas perpétuer dans ces malheurs surtout dans leur avenir. Pour GODIN, « *à considérer tous les éléments qui entrent dans la constitution du désir religieux, on peut comprendre que ces formes très diverses (...) se rejoignent dans la tendance commune d'annuler le manque fondamental en s'attachant à l'être divin et à éprouver dans ce lieu la configuration et l'expression de son propre être».*[1]La religion fait apaiser les anxiétés ou les frustrations inhérentes à la condition humaine comme la détresse dans les dangers et dans les misères, la culpabilité, la révolte face aux injustices, l'angoisse de la mort, etc.

6.1.2. Le converti et le réveil de la socialisation

La religion redynamise l'individu, tout comme la collectivité, qui se sent armé d'une puissance singulière. Ce sentiment de puissance est le plus vif au moment des rites. Avec leur cortège d'affects, les rites religieux font émerger une énergie, celle de la satisfaction des désirs inconscients, mais ils s'expriment par la canalisation des énergies individuelles au profit de la communauté plus ou moins restreinte dans laquelle ils s'expriment. FA s'exprime

[1]GODIN, A., Psychologie des expériences religieuses, Paris, Centurion, 1981, p.49.

de la sorte : « *(...) ntarizera numva ata gaciro mfise, ntoja aho abandi bari ngo ngire ico nshikirije, numva ataco nshoboye, ariko kuva nizeye, ndumva ko nshoboye vyinshi muri uwo mwami, ndasenga nkabona vyinshi bihinduka mu buzima, ndetse nkabwira ubutumwa bwiza abagenzi ata bwoba, kanatsinda n'ubushobozi bw'Imana busanzwe bwigaragaza na cane cane mu masengesho».*

Cela veut dire : « *(...) avant de vivre en espérance, je me sentais sans valeur, j'éprouvais de la honte à m'exprimer parmi les autres, je me sentais impuissant, mais depuis que j'ai cru, je me sent capable de beaucoup de choses en ce roi, je prie et je vois les situations de ma vie changer, je peux même prêcher la bonne nouvelle sans peur à autrui, par ailleurs, la puissance de Dieu se manifeste quotidiennement et surtout dans la prière».* Les rites religieux canalisent les émotions, tentent de dissimuler les tensions sociales en les exposant sous un mode semi-ludique et mobilisent les participants en les rassurant que le sacrifice fournit un surcroît de pouvoir et d'énergie. Selon ELA, « *la foi en Dieu de l'espérance rend à l'homme l'énergie qui le mobilise pour préparer les matins neufs de la création nouvelle où l'homme serait enfin réinvesti de sa dignité».*[1]ELA avance que la religion est une force sociale; en elle, l'homme peut puiser des possibilités contestatrices de l'ordre établi. C'est avec cette même dynamique que la religion parvient à contribuer à l'intégration sociale de façon générale et à sauvegarder tout en renforçant son ordre de façon particulière.

Avec les rites religieux, il y a une mise en évidence et un enracinement des normes d'une communauté, une réaffirmation expressive du consensus sur les valeurs morales constituantes du groupe, un mécanisme de motivation et de mobilisation active autour d'un but commun et une unification symbolique d'une communauté par ses rassemblements périodiques.

6.1.3. Impact de l'Eglise Méthodiste Libre sur les mentalités

Sur le plan social et historique, les missionnaires ont apporté une opposition entre la modernité et la tradition manifestée par le culte de KIRANGA. Alors que pour la croyance religieuse traditionnelle, la cause des problèmes était autrui, il en est autrement dans la croyance religieuse chrétienne. EM s'exprime en ces termes : « *Il y a une différence de croyance entre la tradition de KIRANGA et la modernité chrétienne. Aujourd'hui, on croit qu'il y a une incitation mystérieuse extérieure qui s'incarne en l'homme et qui conduit celui-*

[1]ELA, J-M. Le cri de l'homme africain, Paris, L'Harmattan, 1980, p.115.

ci à engendrer des problèmes chez son prochain, nous le comprenons et nous sommes ainsi tenus de pardonner immédiatement à quiconque nous offense. Mais hier, lorsque quelqu'un tombait malade, même d'un trouble mineur, il voyait que c'était son prochain qui l'avait envoûté et se faisait soigner chez le sorcier et/ou chercher à se venger contre le présumé coupable». On voit chez EM que la conception de l'opposition entre la croyance religieuse traditionnelle et la croyance moderne, la qualification de la première comme erronée le conduit à ne pas se laisser traiter de marginal en militant pour celle-ci. Ainsi, nous trouvons que la non-culpabilisation d'autrui, la non-imputation à celui-ci de la cause des difficultés, le courage pour les probables dangers de la vie, la foi en la vie éternelle, etc. constituent aussi quelques uns des éléments sur lesquels se trouvent fondée la croyance religieuse chrétienne.

Les missionnaires, Bible à la main, médicaments et nourritures dans les sacs, administraient d'abord les soins de santé, distribuaient habits et nourriture et par après leur enseignaient la parole de *Dieu*. Aux adultes, les missionnaires disaient qu'il ne fallait plus suivre KIRANGA homme mortel comme eux, ils s'étaient déjà rendu compte que les adultes n'étaient plus capables d'autres choses que d'abandonner la religion traditionnelle. Aux enfants, ils apprenaient à lire, à écrire et interpréter la Bible. A ce propos le révérend père PIERON écrit : « *Le nègre adulte est incivilisable, on peut lui donner un certain vernis de civilisation, mais sa mentalité restera toujours la mentalité du noir. Je ne puis mieux le comparer à ces bêtes fauves (...). Il faut donc prendre le noir trop jeune pour le civiliser le plus jeune possible».*[1] N'ayant plus de mainmise sur la population, les prêtres de KIRANGA ont cédé la place aux évangélistes et les pasteurs chrétiens. Le culte du *kubandwa* a cédé la place au culte dicté par des rapports marchands.

L'Eglise Méthodiste Libre, à son installation au Burundi, a participé activement dans le renversement des valeurs socioculturelles et religieuses traditionnelles. Les rites de passage comme la naissance, avec comme rites qui s'y rapportent comme *ugusohora (*acquisition d'un statut), *ukubandwa (*rite initiatique de la possession), ont été relayés par l'onction de la naissance, le baptême, *ukwakirwa nk'umunyeshengero ashitse* (rite de reconnaissance comme membre effectif en EML). *L'ugusohora* et *l'ukubandwa* procureraient aux enfants la bonne santé et à la femme la chance de mettre au monde des enfants. Ces rites avaient une signification psychosociale, car, les enfants étaient considérés comme une richesse.

[1]PIERON, H., cité par GENERAL, E-L., in Histoire générale du protestantisme, Paris, PUF, 1964, pp.99-100.

Il semble que les cultes et leurs rituels soient l'expression de la soumission des croyants à un ordre divin dont ils attendent la vie et la mort et qui a pour prétendue fonction de réguler la société. Pour les rites de mariage, citons, par exemple, au Burundi, la pratique de *kugerimbavu* (interposition d'un couple infantile entre les mariés, tous en couche, le garçonnet tout près du mari et la fillette tout près de l'épouse) qui est l'expression du souhait que couple engendre des enfants des deux sexes. Ce rite et bien d'autres ont été déracinés au profit d'une formation d'initiation au mariage, conçue par l'église et pour les nouveaux couples. En fait, les rites de passage, les rites périodiques et les rites d'intercession ont connu des transformations majeures en vue de les rendre des signes de reconnaissance de l'adhésion à l'intérieur de l'EML.

Nous tenons aussi à souligner que La propreté et le luxe ostentatoire sont des éléments d'analyse dudit impact. La propreté fut, dès le début de l'évangélisation, une des préoccupations des missionnaires, la deuxième après l'évangélisation. Comme on le constate chez MA, la propreté et le rejet du luxe ostentatoire vont de pair chez le chrétien méthodiste libre. Ainsi, MA dit : « *Ukwizera Yesu Kristo bisigura guhinduka : guhinduka ku mutima no ku mubiri. Si vyiza rero ko umukristo yama agenda araganya, yerekana ko yagowe, uwo ntaba arakizwa kuko muri Yesu Kristu dufise vyose (..)*».

Ceci signifie : « *La croyance en Jésus-Christ signifie le changement de comportement : changement spirituel et corporel. Il n'est pas bon que l'homme se lamente toujours, se montrant pauvre, celui-là ne sera pas encore sauvé, car, en Jésus-Christ nous possédons tout (...)*». On voit que chez MA, règne le sentiment de toute puissance à l'égard de tout problème, l'esprit possesseur de tout, ainsi que l'estime de soi. Il s'en suit que dans la séance de culte, les adeptes font souvent le possible pour s'y présenter propre. Inutile de cacher qu'on est riche pour celui qui possède la richesse. Cette attitude est opposée à la pratique du culte pré-missionnaire où les gens se transfiguraient par des immondices de toute nature, souvent avec beaucoup de formules incantatoires. C'est tout ça, avec d'autres attitudes non citées pour le cas de notre étude, qui ont changé.

6.1.4. Les limites d'ordre économique

L'évangélisation souvent confondue avec la « *civilisation* » des Burundais était l'objectif ultime et avoué des missionnaires méthodistes. Cette tâche ne devait se réaliser non sans moyens matériels et financiers. La limitation économique se situe essentiellement sur le niveau mental chez les adeptes de l'EML. L'objectif ultime chez les adeptes sera donc l'aboutissement aux bienfaits que procurerait leur attachement à l'idée abstraite que de

travailler pour des intérêts immédiats et concrets. GI interviewé à ce sujet, disant ceci : «*(...) ariko kandi nk'uko nakubwiye, ico gushira imbere si inyungu z'umubiri canke ziboneka ; kuko n'abatarakizwa babigira gutyo, ahubwo igikuru turondera ijuru, kuko ariho hari ivyiza bitazoshira, mu gihe hariho rero benshi babifise aha mw'isi, ndetse n'ibi vyo gusenga basengera mu masengero meza ariko wa musi ni wagera batazoja mw'ijuru».*
Cela signifie : « *(...) mais encore comme je vous l'ai dit, ce qui est important, ce n'est pas de mettre en avant les avantages matériels, parce que, même ceux qui n'ont pas encore cru le font comme cela, plutôt l'important c'est que nous cherchions le ciel, là où se trouvent les biens éternels, du moment que beaucoup en disposent sur cette terre, disposent même de meilleures églises, mais ils n'iront pas au ciel ce jour là».* On voit que pour GI, les avantages matériels ne sont pas prioritaires, plutôt l'aspiration à gagner sa vie dans un monde abstrait. En quelque sorte, il considère les dispositions matérielles comme étant de nature à provoquer chez l'homme l'occasion de rater la *vie éternelle*. Le christianisme dont fait partie l'EML est fondée sur l'aspiration à une survie après la mort. En conséquence, il n'est pas question de prioriser la course à la vie concrète qui se terminera avec la fin du monde concret. Les actes et pratiques purement religieux et qui sont de nature à renforcer la relation avec l'idée abstraite sont alors prioritaires. Ce qui reste idéologique.

6.2. La pratique religieuse

Dans l'étude, nous avons voulu montrer quelques éléments qui prouvent le fondement en partie subjectif et en partie objectif de la croyance religieuse. La croyance religieuse se manifeste par certains objets et actes, et ces derniers supposés idéalement rencontrent des contraintes de la réalité et deviennent ainsi des idéologies. Par exemple, la possession d'un chapelet, de la Bible, le paiement de l'offrande et les dîmes, les charges de *kubandwa* chez soi, etc. sont des pratiques qui obligent à payer cher, d'où certains rites et rituels ne sont pas accessibles à tout le monde. On peut se rendre ainsi compte que la conception selon laquelle « *Chacun pour soi, Dieu est pour tous* » renvoie toujours à l'idéologie.

6.2.1. Le rite, le rituel et le culte

Le rite est d'abord une cérémonie réglée par un « *geste* » particulier prescrit par la liturgie d'une religion. BIROU définit le rite comme « *l'ensemble des règles établies par le culte* »[1]. Les rites séparent les humains du monde animal. Ainsi, les rites comme : inhumation des corps, feux, élévation des pierres, montrent bien qu'à l'aube de l'humanité, le rite est

[1]BIROU, A., op. cit., p.244.

intrinsèquement lié à l'humanité et synthétiquement à la religion qui est uniquement le fait des humains. Nous le retrouvons dans les propos de GI lorsqu'il dit ceci: « *Imigirwa y'ishengero irafise akamaro. Nk'akarorero, wovuga gute ko uri umukristo utifatanya n'abandi mu ngaburo yera, canke wovuga gute ko ugera ikirenge mu ca Kristo mu gihe utoba warabatijwe mu mazi menshi ? imigirwa myinshi yatangujwe n'umwami Yesu Kristo, uwutagomba kumukurikira neza ni we yanka kubigira».*

Cela signifie : « *Les rites de l'Eglise ont un avantage. Par exemple, comment pourrais-tu exprimer que tu es chrétien alors que tu ne t'associes pas aux autres à la sainte table, ou alors que tu suis le Christ au moment où tu ne serrais pas baptisé dans l'eau de marre ? Beaucoup de rites ont été institués par Jésus-Christ, seul celui qui ne veut pas le suive s'autorise de ne pas pratiquer ces rites».* Ainsi, chez GI, les rites sont obligatoires chez les vrais chrétiens, ils sont là pour l'harmonie de la relation avec le Christ. Cette acception religieuse du rite s'insère dans une acception plus générale.

L'église chrétienne méthodiste libre a sensiblement diminué et transformé les rites de passage, également nommés rites initiatiques qui accompagnent dans beaucoup de sociétés humaines les changements biologiques ou sociaux d'un individu. L'église méthodiste libre a codifié, au fil de son existence, les gestes qui lui sont propres pour la célébration de son culte. Les occasions rituelles concernent soit la vie collective globale de la communauté (cérémonies de baptême), soit les circonstances familiales (la mort, le mariage) ou la vie spirituelle personnelle (les rites d'intercession). Et quant à la notion du culte, enfin, il est un hommage religieux rendu à la divinité ou un saint personnage. Cette acception, dans laquelle nous prenons la notion du culte, s'identifie presque avec celle de BIROU pour qui le culte est avant tout « *un hommage, une vénération ou une adoration rendue à la divinité ou à des forces supérieures»*[1].

Le rite comme le culte est donc l'expression collective d'adoration, de vénération de la divinité : dans le cadre de la religion chrétienne, particulièrement de l'église méthodiste libre pour le cas de notre étude, l'hommage est rendu à un seul Dieu, omniscient, omniprésent, omnipotent, etc., soit directement, soit indirectement à travers Jésus; « *Son Fils Unique* ».

6.2.2. Le but idéal de l'Eglise chrétienne et contrainte de la réalité

Tout mouvement à caractère de rassemblement de personnes doit être fondé sur des objectifs précis. L'objectif idéal de l'Eglise, comme pour tout mouvement du christianisme en général, est de rassembler les croyants (chrétiens), dans une communauté de foi et de clarté.

[1]BIROU, A., op. cit., P.75.

De cet objectif général, en découlent, pour l'Eglise Méthodiste Libre, les missions suivantes : « Evangélisation, Scolarisation et Santé ». Mais, il est des cas où l'action des pères de l'église semble décevante vis-à-vis de la masse des adeptes.

MA a déjà remarqué ces cas quand elle dit: « *Nakubwiye ko ishengero risa n'iryataye intumbero, abakozi b'Imana, rimwe na rimwe ivyo bavuga si vyo bakora. Nk'akarorero : ishengero ryacu rifise amavuriro, ibitaro, kaminuza n'ibindi, ariko kugira ngo baguheyo akazi canke bakurihire amashure, utari mu miryango y'abapasitori, urabibura. Nakubwiye ko nipfuza kwiga muri HOPE ariko bikanka*».

Cela signifie : « *Je vous ai dit que l'église semble détournée de son objectif, des fois, les serviteurs de Dieu ne font pas ce qu'ils disent. Par exemple, notre église dispose de centres de santé, d'hôpitaux, d'université, etc. mais y être embauché, où payer son minerval pour une personne non membre de la famille pastorale, vous en manquerez un cas. Je vous ai dit que j'ai voulu être étudiant à HOPE mais en vain*». On voit que ces propos de MA révèlent son sentiment d'être à distance des bénéficiaires primaires de l'église, les contradictions entre les paroles et actions des « *serviteurs de Dieu* », l'insouciance et la non-équité vis-à-vis du reste de la famille pastorale, etc.

La déception de MA est compréhensible, car, comme le dit NEMEYIMANA, « *le but principal de l'Eglise par rapport au monde est l'évangélisation, c'est-à-dire proclamer en paroles et en actes le même évangile que celui que le Christ a annoncé, vécu, et pour lequel il est mort*».[1] On voit que pour cet auteur qu'évangéliser c'est être témoin de Jésus-Christ, c'est aller dans le monde avec la parole et des actes afin d'attirer des hommes et des femmes à Christ. Le christ dont il est question ici, est le « *modèle de l'équité, la justice, la bonté, le souci du pauvre, de la veuve, de l'orphelin, etc.* », ce qui n'est pas le cas pour ces pasteurs devant MA, chez qui, « *La charité bien ordonné,* non seulement, *commence par soi-même,* mais aussi et surtout doit rester sur eux et s'étendre sur leurs familles », ce qui est décevant d'autre part. Ces pasteurs ont leurs problèmes propres et en profitent pour faire de l'église un cadre d'intérêts personnels.

Disons, enfin, que de nombreuses églises, une fois établies, se préoccupent surtout de leurs propres affaires. Elles deviennent des clubs ou des sociétés fermées. En effet, leurs membres pensent avant tout aux bienfaits dont ils peuvent en bénéficier. Il leur est donc impossible de concilier l'idéal et la réalité. Il se pose alors la question de savoir la place des rapports de l'homme à la nature dans la genèse et la consolidation de la croyance religieuse.

[1] NEMEYIMANA, F. cité par NSHIMIRIMANA, V., in op. cit., p.10.

CHAPITRE VII : OCCULTATION DES RAPPORTS DE L'HOMME A LA NATURE

La religion est une création de la société. En effet, lorsque cette dernière produit son mode de production de la vie matérielle, elle produit *ipso facto* les idéologies qui l'accompagnent dont le droit, la philosophie, la morale et la religion. De ce fait, la religion est une explication renversée de la réalité. Ce chapitre vise à cerner quelques modalités selon lesquelles les rapports de l'homme à la nature sont occultés et comment en découle, en conséquence, la croyance religieuse.

7.1. L'origine et le parcours de la vie

Poussé par ses problèmes, le chrétien choisit fuir vers l'idée abstraite. Il se culpabilise et cherche à être parfait. Dans cette voie, il entend se détacher des intérêts matériels et/ou personnels qu'il considère comme générateurs des barrières vers son but de bonne fin. MA n'hésite pas à indiquer qu'en entrant dans l'EML, elle s'attendait à ce qu'elle obtînt une église qui lui conviendrait et qui lui permettrait de cheminer vers *Dieu.* Ainsi, elle s'exprime : « *Nagomba abantu n'ahantu nsengera hatuma nshobora kugira iherezo ryiza, ivyo na vyo nkaba nizeye kubishikako ndi muri Méthodiste Libre. Ivyo kandi nzobishikako uko vyogenda kwose kuko jewe sinkurikira abantu nk'uko abandi bakobwa bamwe bamwe babigira, bakimukira abahungu».*

Cela signifie : « *Je cherchais des partenaires et un cadre convenable à ma prière, une confession qui m'aiderait à aboutir à une bonne fin, cela, je crois l'aboutir étant en Méthodiste Libre. J'y aboutirai coûte que coûte car ma motivation est différente de celle des autres filles, qui se convertissent au profit de leurs copains».* Cette chrétienne a tendance à prendre sa religion pour la meilleure. Ici MA croyant préférer un cadre s'accordant à ce qu'il pense être *vrai* pour elle. Elle cherche aussi un cadre qui lui est rassurant pour aboutir à l'objectif fixé de sa croyance. Sa motivation à la croyance religieuse est solidifiée par un sentiment distinctif par rapport aux autres personnes qui différeraient de son *saint groupe* d'appartenance par leur confession, leur croyance ou leur comportement. On voit aussi que le besoin d'identification sociale et confessionnelle est une motivation forte à la croyance religieuse.

A ce propos, il est écrit dans un manuel du MEN : « *(...) comme je suis fini et imparfait, elle (l'idée de perfection) ne peut pas venir de moi. Je ne peux la recevoir que d'un être parfait qui me dépasse et qui est l'auteur de mon être. En plus, il s'agit d'un Dieu*

parfait».[1] Les hommes qui sont déjà en relation avec l'idée abstraite se déprécient, se reconnaissent faibles et impuissants. Cela se remarque en situation-problème, le chrétien se culpabilise, médite et tend à se repentir pour améliorer sa situation avec *Dieu.* Il peut obtenir, en conséquence, une *réaction favorable de sa part.* Cette relation avec l'être abstrait donne lieu à une satisfaction illusoire qui ne sera qu'éphémère.

ADLER et JAHN indiquent que *« les tendances dynamiques de chaque être humain visent le succès et le triomphe sur leurs difficultés. Ce triomphe ne vise pas forcément le pouvoir (...). La volonté de puissance, ou mieux de puissance personnelle, ne représente qu'une des innombrables modalités par lesquelles se manifeste la recherche d'une perfection, d'une sécurité dans une situation favorable».*[2] La conception d'un Dieu est la concrétisation de cette idée de perfection, une image de grandeur et de supériorité. L'attitude dans la vie, la pensée et l'affectivité suivent ce même but de chercher à se soumettre à une idée abstraite.

7.2. La mort

La « *mort* » représente pour l'homme une expérience cruelle, menaçante et blessante et, une expression horrible de nos situations limites. Certains penseurs s'efforcent de convaincre l'homme que la mort n'est pas un problème important ni une réalité déterminante pour l'existence humaine. Toutefois, il serait illusoire de croire à la satisfaction totale et à l'élimination du caractère tragique de la mort. En général, la mort apparaît comme quelque chose qui ne devrait pas avoir de place dans la vie humaine et comme une espèce de contradiction avec le dynamisme propre à l'existence. Ainsi, certains chrétiens y réagissent par une négation totale de la mort. Les propos d'EM en témoignent : *« (...) la mort du Christ serait inutile, son sacrifice sur la croix nous a sauvé de la mort. Nous ne mourons plus ; il ne mourra que celui qui veut, celui qui refuse de croire en lui. Seulement, notre mort terrestre n'est plus qu'une préparation à une vie céleste que le Christ est en train de préparer pour nous ».* De cette idée, nous constatons un rapport net entre la conception de l'âme et la conception de la mort. Dans la pensée chrétienne, l'âme subsiste dans le monde des esprits et les hommes adoptent des attitudes susceptibles de tranquilliser cette âme pour éviter des ennuis éventuels. Il s'agit principalement de réfléchir sur le sens de la mort en l'intégrant dans le cours de l'existence humaine.

---

[1] M.E.N., Philosophie. Livre du maître, Bujumbura, B.E.P.E.S, 2000, p.32.

[2] ADLER, A. et JAHN, E., Religion et psychologie individuelle comparée, Paris, Payot, 1958, p.75.

TUZET compare l'âme humaine « *à l'enfant qui ne peut trouver le sommeil, s'il ne sent, près de lui, quelqu'un qui veille...Au moins une lueur filtrant de la pièce voisine, au moins une lampe qui s'allume au loin (...).*[1] Nous constatons ainsi que l'homme un être qui ne choisit pas d'exister mais devant exister quand même, se voit soumis à une destinée tragique. Ainsi, dès que l'homme prend conscience de son existence, il se veut éternel, mais il est condamné toujours à l'échec, jusqu'à l'échec ultime, la mort. Bien qu'il en soit conscient et considère la mort comme un phénomène normal et inévitable qui soumet l'existence aux lois de la biologie, cela n'empêche que la mort soit toujours vécue comme une menace constante de la vie.

L'homme n'est pas un être exclusivement biologique, ni un animal dont la mort serait purement phénoménale, objective et neutre. La mort apparaît comme le strict opposé de la vie existentielle : elle rompt tout lien avec le monde. Ce qui bouleverse plus l'esprit humain est la question de savoir si la mort comme fait naturel marque l'extinction pure et simple de l'existence, en d'autres termes, la certitude de sa venue influe-t-elle sur le sens de la vie ? En effet, la peur de la mort agite l'existence réelle de l'homme. Ne voulant pas supporter sa propre décomposition, l'homme va la contester en pensant à sa survie après sa propre mort. Sur le plan psychologique, nous y trouvons l'angoisse de mourir et c'est ainsi qu'une personne adopte divers comportements dans le but inavoué de *lutter* contre sa propre mort comme le respect d'un système de valeurs et de conduites personnelles qui le conduiraient à une promesse inconsciente d'immortalité.

7.3. L'univers cosmique

L'homme vit dans un univers qui le surprend toujours. Jour et nuit, il travaille pour s'entourer d'un espace organisé, d'un environnement matériel agréable, d'un équipage fortifiant et d'un approvisionnement de long terme. Mais voilà que le cosmos lui apporte le contraire. Les catastrophes naturelles et humanitaires, les changements climatiques, les épidémies, la raréfaction des ressources, etc. sont des phénomènes bouleversant et que l'homme se trouve impuissant à maîtriser et se met à penser à une intervention miraculeuse qui proviendraitd'une puissance abstraite. Interrogé au sujet de catastrophes naturelles, FA dit ceci : « *(...) insiguro jewe ndabiha ni iyi : ni uko abantu batagomba kumva. Imana yabahaye ubwenge bwinshi, baramenya ibitari bike, aho gukoresha ubwo bwenge mu kuyubaha bagomba kuyipinga ; igomba rero kwihesha icubahiro mu bantu banse kukiyiha, canke naho*

[1] TUZET, H., Le cosmos et l'imagination, Paris, Librairie José Corti, 1965, p.468.

vyova kuri satani, imana yoturwaniye iyaba dukora ivyo igomba, rindira gato, abantu batihanuye n'ibindi bizoza».

Ceci veut dire : « *(...) l'explication que je donne à cela est celle-ci : c'est parce que les gens ne veulent pas obéir, Dieu leur a donné suffisamment d'intelligence, ils ont connu pas mal de choses, au lieu d'utiliser cette intelligence dans le sens de son respect, ils ont voulu se balancer contre lui, il veut alors se créer du respect chez les hommes qui l'ont refusé, ou bien même si cela provenait du Satan. Dieu lutterait pour nous si nous faisions ce qu'il voulait. Attendez ! Si les hommes ne changent pas, d'autres catastrophes viendront».* Nous trouvons, chez FA, les catastrophes en tant que réponse de « *Dieu* », à la non-obéissance de l'homme qui use mal aux dons obtenus de « *Dieu* ». Celui-ci veut se faire accomplir ce que devrait lui faire l'homme. Il est convaincu que la repentance de l'homme peut rendre positive la réaction de « *Dieu* » à son égard. Au cas contraire, la situation catastrophique s'aggravera. Il nous appartient de constater que la réaction de l'homme, eu égard de l'environnement cosmique est la même, tant pour le chrétien que pour le croyant traditionnel. Il est vrai que l'homme soit doté d'une conscience, contrairement aux animaux.

L'homme, dès la préhistoire, sait donc qu'il existe, qu'il est entouré de phénomènes incompréhensibles et qu'il mourra un jour. Il admet mal qu'il est seul et perdu, alors pour se rassurer, pour essayer de domestiquer des forces inconnues de la nature, il a inventé des esprits, des divinités. Quand il songe aux événements comme la foudre, aux tempêtes, au soleil par exemple, il pourra leur donner un nom et une apparence humaine ou animale. Il pourra vénérer le ciel et pour avoir de la pluie. La mort, la crainte des phénomènes naturels et l'inconstance des moyens de subsistance éveillent en l'homme un sentiment d'insécurité, de vulnérabilité qu'il faut dépasser par des prières, des rites et des sacrifices. La religion est un dialogue de sourd entre le naturel et le surnaturel.

Dans le cadre de la religion traditionnelle, la survenue et l'incompréhension des phénomènes naturels ne fait pas peur aux seules victimes directes, mais également à ceux qui leur sont proches. Par ailleurs, loin de dire que c'est *Satan* le moteur des exactions, il faut se dire plutôt que l'homme n'a cessé de soupçonner son voisin comme moteur de toutes les maltraitances qui lui sont infligées, y compris même les accidents comme le fait constater BARANCIRA qui écrit : « *Les angoisses ainsi thématisées sont celles-là même qui sont imputées au MUROZI. Elles ont trait à la mort, à la maladie, à la stérilité, à l'échec social répétitif et à la compétition sociale. Ainsi, quelqu'un meurt-il de vieillesse ? On l'a achevé. Quelqu'un meurt-il de la foudre ou cette dernière frappe-t-elle les vaches ? C'est un ennemi qui l'a envoyée. Un homme se suicide ? On lui a commandé à distance. Il meurt d'un*

accident ? On lui a jeté un sort pour le précipiter dans un accident ou on a affaibli ses moyens de vigilance. Une femme est-elle stérile ? On lui a fermé le ventre».[1] Pour ce cas de croyance à l'ensorcellement, on remarque que la tendance est d'attribuer à tout problème une cause généralement humaine et particulièrement son prochain. Cette dernière conception est très dangereuse et interrompt la cohabitation des hommes avec une tendance à se prendre pour sorcier les uns des autres.

Bref, l'environnement cosmique renferme beaucoup de phénomènes dont la plupart échappent à la compréhension de l'homme. La solution de l'attachement à l'idée abstraite : la fuite ou le combat contre le D*iable,* l'appel de *Dieu* dans la résolution de ses problèmes; est la plus fréquente.

7.4. La religion contre la science et les scientifiques

La croyance religieuse et la science sont incompatibles. Chacune tend à réduire ou à rejeter l'autre. Chacune est, autrement dit l'ennemie de l'autre. La méfiance de la croyance religieuse envers la science et les scientifiques ressort, pour ce travail, des propos de GI lorsqu'il dit : « *Mu bisanzwe n'aho twiga, ukwiga ni kwiza ariko vyongeye ni kubi kuko gutuma abantu bahagarara ku bupfu bw'ubwenge bwabo bakanka kwizera imana, ntibigutangaze rero, ushobora kuba utizera ariko n'umusiguzi arabivuga, usomye mu gice ca cumi na kabiri, aho avuga ko kwiga cane kuruhisha umubiri, aho aca agirako asaba abantu ngo bahanurwe bave ku bwenge bwabo bamenye ko kwizera Imana aribwo bwenge busumba ubundi bwose».*

Cela signifie : « *Même si nous nous faisons des études, étudier c'est bon, mais d'un autre côté c'est mauvais, car, cela fait que les gens se positionnent sur leur maudite intelligence pour refuser de croire en Dieu, ne vous étonnez donc pas s'il arrivait que vous ne croyiez pas encore, car, même l'ecclésiaste le dit, lorsque vous lisez en son douzième chapitre, là où il dit que les longues études fatiguent le corps, là où il profite aussi de l'occasion pour demander aux gens d'obéir pour se détacher de leur position intellectuelle pour reconnaître que la croyance en Dieu c'est l'intelligence suprême».* On voit chez GI qu'il n'y a pas de rapport entre la science et la croyance d'une part, et que, d'autre part, la science viendrait pour contrarier la croyance en *Dieu.* Cette intelligence est pour lui maudite.

[1] BARANCIRA, S., Possession par les Baganza et rituel thérapeutique de Kubandwa au Burundi, Texte inédit, Bujumbura, 1990, p.18.

Il ne s'étonne pas de la divergence de positions par rapport à la croyance en *Dieu,* car la référence est pour lui la Bible. La méfiance évolue ici vers les stéréotypes et préjugés envers la science et les savants qui n'interviendraient que pour s'opposer aux convictions religieuses déjà existantes. Ce qui attire plus l'attention, dans ces propos c'est « *leur maudite intelligence* ». Cela reviendrait surtout à analyser si cette position est intelligible ou si elle découle surtout d'un endoctrinement. En effet, le converti dans une secte ou dans une religion autre que son ancienne religion se retrouve souvent soumis à une multitude d'obligations où il devient un pratiquant naïf. En conséquence, le converti ne sait pas prendre une conscience adéquate des raisons de ce sentiment.

En définitive, de tel individu refoule les situations qu'il vit dans son déprime et va continuer à être encore plus déséquilibrés intérieurement. Il faudrait donc qu'on se soit aveuglé par la foi et plus, entant que conviction personnalisée, il faudrait ne pas nier la foi pour son impact psychique. D'autre part, MAUSS indique que la croyance est douée de la faculté de faire échapper certains faits de la sensibilité scientifique par leur nature ainsi que leur caractère. Il s'exprime ainsi: « *Malheureusement, nous n'avons pu donner à ces faits leur juste place, parce que l'état de la science ne nous permet pas encore de tenter l'étude des représentations collectives en tant que telles. Nous sommes encore forcés de n'étudier en réalité ces dernières que par leur biais religieux. Nous avons vu en plus que, même des procédés apparemment tout logiques, comme la classification, ont débuté par des formes en grande partie religieuse (...)*».[1]L'on voit que les idées religieuses sont des représentations que la société forge et qu'une personne intègre pour, enfin, être érigées en idées élevées et valorisantes. Cependant, de telles représentations restent émouvantes à tout instant que la personne les observe avec un esprit scientifique puisqu'elles s'ancrent sur des dogmes invérifiables. Psychologiquement, de telles représentations tranquillisent l'individu aussi longtemps qu'une issue favorable face à une situation réelle problématique tarde à se manifester.

7.5. Le caractère primitif de la pensée chrétienne

L'une des attitudes chez les chrétiens en général et les chrétiens méthodistes libres en particulier, est de considérer les choses dans un angle irrationnel. Cette attitude départage toutes les situations dans deux directions : le succès dans la direction positive appelé « *Dieu* », les échecs dans la direction négative connue sous la dénomination de « *Satan* ». Ces propos de FA en sont témoins : « *Urashobora kubona umengo ingorane zigushikira ziterwa n'abantu,*

[1]MAUSS, M., Le sens commun. V2. Représentations collectives et diversité des civilisations, Paris, Minuit, 1968, p.90.

ariko vy'ukuri aba ari satani *yaciye ku bantu ngo aguteze ingorane kandi kugira aguteranye n'abagenzi*».

Cela veut dire : « *Il peut vous arriver de considérer les problèmes comme provoqués par les hommes, mais réellement, c'est Satan, qui s'incarne en les hommes pour leur provoquer des problèmes et vous provoquer de la mésentente avec les amis.* » On voit chez FA que la cause des problèmes a tendance à être impersonnelle. Une telle considération déculpabilise FA et le conduit à ne pas chercher la solution dans le monde concret. Une telle attitude est commune tant chez le primitif que chez les croyants en général, les chrétiens et les chrétiens méthodiste libres en particulier.

En dépit des précautions que prend un primitif pour ne pas irriter les puissances invisibles, et malgré ses efforts pour se concilier leurs bonnes dispositions et pour s'assurer leur faveur et leur appui, souvent une expérience cruelle lui fait voir qu'il n'y a pas réussi. Les gibiers et les poissons deviennent rares, et ne se laissent plus prendre, les récoltes manquent, la pluie ne tombe pas, ou tombe trop, la maladie et la mort frappent des personnes dans la force de l'âge, trop d'enfants meurent, etc., alors le primitif se posera cette question sur la cause, mais non pas comme le scientifique le ferait. C'est par d'autres voies que celui-là qu'il cherche à y répondre. Quand un accident ou un malheur frappe, l'homme de sciences en découvre les causes dans l'ensemble des circonstances où il s'est produit. Si par exemple, la récolte a manqué à la suite de la carence des pluies, il voit là un rapport de cause. Quant à la recherche des causes des problèmes, LEVY-BRUHL en dit quelques mots : « *Voulons-nous remonter plus haut et savoir d'où provenait cet excès de pluie, nous en cherchons les causes dans l'ensemble des conditions météorologiques. Même attitude, mêmes démarches de notre esprit s'il s'agit d'une maladie, ou de l'échec d'une entreprise* »[1]. Nous trouvons alors que la science essaiera toujours de dégager les causes par une analyse des relations des phénomènes, sans sortir de l'ordre des faits véritables. Elle ne fait pas appel au surnaturel.

Tout autre est la façon dont le primitif procède. Non pas qu'il ignore entièrement les liaisons positives des phénomènes, au contraire, les a observés attentivement et avec succès. Il sait bien en faire usage dans ses « techniques » (chasse, pêche, culture, etc.), mais ces connaissances gardent un caractère exclusivement pratique. Il en utilise les avantages, mais, il n'en fait pas un objet de réflexion. Il ne sait pas que, poursuivies, elles contribueraient à l'intelligence des choses et des événements et lui donneraient plus d'empire sur eux. Son esprit est orienté dans une autre direction. Il se transporte tout de suite au-delà de la nature. Dans un événement qui le frappe, il reconnaît aussitôt l'intervention des forces surnaturelles,

[1] LEVY-BRUHL, L., Le surnaturel et la nature dans la mentalité du primitif, Paris, PUF, 1963, p.165.

qui l'ont fait naître. Il se demande quelle mauvaise influence s'est exercée sur lui et pourquoi. La cause qui l'intéresse surtout est extérieure à la chaîne des événements.

Nous réaffirmons, enfin, que l'attitude est la même tant chez le primitif que chez le chrétien. Aussitôt le coup reçu, l'esprit du chrétien se tourne vers le monde des forces surnaturelles. Le sujet s'interroge s'il va être frappé de nouveau. Cette attitude constante explique pour une bonne part, certaines de ses façons d'agir, qui nous paraissent étrangères. La primitivité humaine se pose ainsi comme une condition essentielle chez l'homme pour adhérer à une croyance religieuse.

7.6. L'ordre de succession entre le naturel et surnaturel

Il se pose chez l'homme, un problème important de connaître ce qui a commencé à exister entre le naturel et le surnaturel. Quant à la considération des choses, un parallélisme se dessine parallèlement : une vision spiritualiste et une vision scientifique. Pour les croyants, il aurait d'abord eu une surnature (*Dieu*). Les propos de GI le témoignent quand il dit ceci : «*Ubwa mbere na mbere imana yariho; ni yo yaremye vyose ; ibiboneka n'ibitaboneka, idufiseko ububasha bwose, ishatse ko tubaho, ko dutunga tugatunganirwa vyogenda uko nyene, ni co gituma tuyisenga, ni iyo kubahwa».*

Ceci veut dire : « *Au commencement, existait Dieu, c'est lui qui a tout créé, ce qui est visible et ce qui n'est pas visible; il dispose de toute puissance sur nous, s'il veut que nous vivions, devenions riches et soyons en paix, cela se passera ainsi, c'est pour cela que nous le prions et lui rendons hommage».* Nous voyons que, pour Gi, *Dieu* est le principe premier à toute chose. Il en donne également les raisons de l'hommage qu'il doit à *Dieu* qui est source de paix et de richesse. Ainsi, toute religion implique la croyance dans le surnaturel.

Chez la vision scientifique ou naturaliste, l'idée de nature fait volontiers figure d'âme absolue contre la religion, on estime que tout ce qui existe, y compris les pensées, les rêves, les désirs des hommes, peut s'interpréter à partir des causes purement naturelles. Ainsi, pour ROSSET,« *les périodes de progrès intellectuel et social ont été des périodes de mise en échec de l'idéologie religieuse au nom de la nature. Rien de plus en ambigu pourtant que cette prétention critique de la part de l'idée de la nature : il se pourrait que celle-ci, non seulement ne fasse que substituer une religion à une autre, mais encore en reviennent toujours, de lutter contre la superstition, à une source à la fois très générale et très vive de toutes les*

représentations religieuses accomplissant ainsi deux grands pas en arrière pour un petit pas en avant».[1]

De ce qui précède, on peut dégager les conclusions suivantes :

- l'idée de surnaturel suppose l'idée de naturel (c'est-à-dire que soit donné un certain ordre sur fond duquel certains événements dits surnaturels puissent prendre relief) ;
- l'idée de « *cause surnaturelle* » n'est possible qu'à partir de l'idée de « *cause naturelle* » qui autorise à interpréter tout phénomène comme le résultat d'un principe ou d'une série de principes, l'explication naturaliste des phénomènes apparaît dès lors comme le modèle idéologique dont s'inspirent toutes les explications y compris les explications religieuses.

Disons enfin de compte, qu'une interprétation religieuse du monde n'est possible que s'il y a un monde à interpréter, c'est-à-dire si ce qui existe doit son existence à des principes et sa durée à des forces en jeux dans l'existence qui lui permettent de survivre.

7.7. Le symbolisme chrétien et ses significations

Le symbolisme religieux est un phénomène universellement reconnu et pratiqué par toutes les communautés des croyants. Un symbole religieux a sa signification qui rentre et renseigne sur le cadre général de la confession religieuse. Le symbole consolide la relation entre le symbolisant (le croyant) et le symbolisé (l'idée abstraite). Les propos de LY en sont témoins, lorsqu'elle dit ceci : « *Kwifatanya n'abandi mu ngabura yera ni nkenerwa mu buzima bw'umukristo, bituma twemerwa n'imana, na cane cane ko muri kirya gihe umuntu afata akanya gakwiye ko kwisuzuma no gusenga. Imana irashobora n'ukuhaguhezagirira, ikagukorera igitangaza nk'uko Yesu Kristo igihe yayitanguza yabanje gusenga, ya mikate itanu na za fi zibiri zikarwira, bagafungura bagahaga».*

Ceci veut dire : « *Se joindre aux autres à la sainte table est une chose très nécessaire dans la vie du chrétien, cela fait que Dieu nous reconnaît, et plus important encore est le fait que durant ce moment là on prend un temps suffisant de retraite et prière. Là, Dieu peut vous bénir et vous opérer des miracles, étant donné que, quand Jésus l'initia il commença par prier, et ainsi les cinq pains et les deux poissons se sont multipliés, ils ont mangé et ils ont été rassasiés».* Nous en déduisons dans les symboles et/ou dans les pratiques symboliques, LY y

---

[1] ROSSET, C., L'antinature, Paris, PUF, 1973, p.31.

attend probablement des miracles qui peuvent s'opérer à sa faveur. On voit aussi que pour elle, il s'agit d'un moment très important, un moment de communion, d'auto-observation et de méditation sur la personne du Christ. Soulignons à titre informatif, que la sainte table consiste en des pains partagés en de plusieurs très petits morceaux offerts par un pasteurs, aux adeptes convaincus en cela et accompagnés d'une très petite quantité de jus ; offerte après s'être emparé de son unique morceau de pain.

Nous constatons donc que, de tels symboles et pratiques symboliques consolident à la fois la croyance religieuse et la communauté des croyants. Le symbolisme chrétien investit des objets ou des actions avec un sens profond exprimant des idées chrétiennes. Le christianisme a emprunté à la réserve commune de symboles significatifs connus de la plupart des périodes et de toutes les régions du monde. Le symbolisme religieux est efficace quand il en appelle à la fois à l'intellect et aux émotions. Le choix de symbole n'est pas fait du hasard. Dans le contexte d'une civilisation rationnelle et technocratique, TARRAB explique que « *le symbole peut apparaître comme un moyen privilégié de communication : il a été inventé pour franchir cet obstacle à la communication que le langage paradoxalement apporte avec lui ou bien encore, pour permettre à la pensée, à la faveur d'une sorte de déguisement, de franchir des barrières qui dressent devant elle les mécanismes de censure Il ouvre le chemin de l'inconscient*».[1] Les symboles ont été largement utilisés par l'église primitive. De même, ils le sont dans la religion chrétienne.

L'eau a une signification symbolique particulière pour les chrétiens. En dehors du baptême, l'eau peut représenter le nettoyage ou la pureté. Le feu, en particulier, sous la forme d'une flamme de bougie, représente à la fois le Saint-Esprit et la lumière, le serpent symbolise Satan, etc. En soi, le symbole est quelque chose qui, par analogie ou par association, renvoie à une autre chose absente dotée d'une signification sociale ou psychique. Pour le cas des symboles religieux, ils servent d'intermédiaire visible entre la personne et l'abstrait invisible. En outre, du fait que l'abstrait est ce qui est pensée sans être vu, les symboles sont inventés juste pour se créer quelque chose de manipulable à la place de cet abstrait.

En agissant avec eux, le croyant s'assure qu'il agit sur son divin. Ainsi, les symboles réduisent la distance séparant le divin et le croyant ; par exemple, se laver avec l'eau bénite ressemble à se purifier de ses manquements. Néanmoins, réduire n'est pas supprimer, plus il fait recours aux symboles plus il accroit son désir de l'abstrait. Les symboles religieux sont

[1] TARRAB, G., Mythes et symboles en dynamique de groupe, Paris, Bordas, 1971, p.7.

alors là pour témoigner et maintenir la relation qui doit exister entre l'idée abstraite et les hommes ils constituent des signes distinctifs des membres d'une communauté religieuse donnée qui y adhère par rapport au reste. Ils constituent des éléments d'identité pour les membres de celle-ci et traduisent la relation que l'homme entretient avec l'environnement cosmique.

D'emblée, la religion est une création de l'homme, la société ; elle trouve en partie l'origine dans la relation de l'homme avec la nature. La nature renferme des éléments et événements qui échappent à la compréhension de l'homme : l'immensité naturelle, le fait qu'elle est là toujours, ininterrompue au moment où l'homme est mortel, les agitations naturelles face auxquelles la vigilance humaine est vaine, etc. tout cela conduit l'homme à avouer son insignifiance face à la nature.

CHAPITRE VIII : OPACITE DES RAPPORTS ENTRE LES HOMMES

La réalité personnelle existe en se manifestant à travers le monde concret. Cette existence ne se traduit pas uniquement par les relations entre l'homme et la nature physique, elle tient également dans les rapports entre les hommes: l'homme ne s'identifie pas seulement par rapport à l'espace qui l'abrite, mais aussi par rapport au groupe social dont il dépend. Mais, ces rapports sont générateurs de problèmes qui, souvent échappent à la volonté de l'homme.

8.1. Sacralisation des ministres de l'église et de leurs actes

La religion chrétienne, qui est le cas pour l'Eglise Méthodiste Libre, est un système organisé de la croyance. Au cours de sa structuration, la religion chrétienne tend progressivement à sacraliser les pères de l'Eglise. Cette sacralisation suppose un écart et une soumission des adeptes par rapport aux dirigeants des églises. C'est pour cette raison que des sujets interrogés considèrent la discussion au sujet de la personnalité ou des actes des dirigeants de l'église, comme une question taboue, ceux-ci considèrent leurs actes comme des « *secrets* » devant être discutés entre eux uniquement. MA interrogé à ce sujet, il dit : « *Ndagusavye ivy'abarongozi tubihebe tuganire ibindi, kuko na twe turabubaha nk'abakozi b'Imana. Kukaba nkako ivy'uburongozi ntivyagenewe bose, ikigeretseko ivyo bakora ni ibanga ryabo n'Imana kuko ari na yo izobabaza ivyo bakoze, na twe turajwe ishinga n'ivyo dutegerezwa gukora nk'abakristo*». Cela signifie : « *Laissons tomber la discussion au sujet des leaders de l'église pour autres choses ; nous leur devons du respect comme serviteurs de Dieu. D'ailleurs, le leadership n'est pas l'apanage de tout le monde, ce qu'ils font c'est leur secret avec Dieu, lui qui leur rendra un jugement. Nous, nous sommes préoccupés par notre devoir en tant chrétiens*». On voit que la morale en place a déjà supprimé la liberté de MA à s'exprimer au sujet de la mise en cause de l'action des pères de l'église.

Pour nous, il y a deux classes sociales fondamentales dans la société: la classe qui détient les moyens de production et la masse des producteurs. La classe possédante forge la morale ou la philosophie de la société pour toujours s'imposer à la masse des producteurs. La religion est une institution de la société qui a pour but la perpétuation des rapports existants dans celle-ci. Les ministres de l'église maintiendraient le misérable dans sa misère, dans l'écart et dans la soumission par ses contemporains, sans pouvoir constater qu'il s'agit d'un défaut de son existence. Cet écart et cette soumission sont également exprimés par MAKARIUS, qui considère ces pères de l'église comme «*des êtres dont on n'ose pas*

s'approcher, qu'on n'ose pas regarder, parce que leur contact et leur regard auraient des effets foudroyants, contraints à manger en solitude, parce que leur moindre rapport alimentaire avec eux entraîneraient automatiquement la mort, des êtres qui vivent reclus ou voilés de la tête aux pieds parce que de leur personne émane un inexprimable danger, ne peuvent appartenir, selon les conceptions ethnologiques courantes, qu'à la sphère distante et séparée du "sacré"».[1]On voit que ces corps *saints* sont sacralisés, personne n'ose se permettre de s'opposer à eux, car, cela reviendrait à provoquer le risque de se voir taxé de marginal, car, cela s'équivaudrait à *s'opposer* à la volonté divine.

La sacralisation dont il est question ici, consiste en des rapports entre les deux classes, dans le sens où ceux-ci sont fondés sur une distanciation, qui est une stratégie de la classe dirigeante à soumettre et à s'imposer à la classe des simples adeptes.

8.2. Acceptation de la survie à un état de tension

La croyance religieuse force les adeptes d'une religion à accepter de survivre à des conditions psychologiques difficiles. Ces conditions proviennent des rapports hiérarchiques pénibles, qui sont interprétées dans l'univers intrapsychique de l'adepte sans avoir à oser se révolter. Les propos de FA, malgré la confirmation de sa fidélité à l'EML, expriment une certaine déception par rapport à sa conception de départ. Ainsi, il dit : « *(...) nogarukana abantu ku murongo, bakamenya Imana basenga iyo ari yo, ingene ikora n'ivyo ikeneye, nokwigisha abarongozi kugira biteho cane ijambo ry'Imana, kuko ishengero ririko rirata intumbero, risigaye rihagaze ku nyungu za bamwe bamwe».*

Cela signifie : « *(...) je ferais un clin d'œil aux adeptes, pour qu'ils connaissent réellement le Dieu qu'ils prient, comment il agit et ce qu'il veut, je sensibiliserais les dirigeants de l'église à prendre la parole de Dieu pour une priorité, car actuellement, l'église tend à dévier de sa mission, elle se trouve actuellement centrée sur les intérêts des personnes».* Pour FA, l'église a dévié de son objectif ou de son idéal. Sur le plan psycho-social, nous décelons plutôt la déception de FA par les leaders qu'il envisageait pourtant comme irréprochables. Le concept de déviation traduit ici l'absence de modèle. Cela fait penser non seulement à cette déception qu'elle exprime ouvertement mais aussi à l'affliction intérieure face à laquelle elle lutte vainement et que nous pouvons formuler ainsi : « qu'est ce qu'il y a de très élevé dans mon église auquel il faut se vanter en face des autres églises ? »

La réponse à cette question n'aboutirait qu'à la prise de conscience que son église est devenue une source d'autofinancement par le biais de la bible comme il l'a dit dans les propos ci-

[1] MAKARIUS, L-L., Le sacré et la violence des interdits, Paris, Payot, 1974, p.143.

dessus en soulignant que les dirigeants mettent leurs intérêts en avant. Pour nous, nous en dirons que ne pas se débarrasser de ces leaders déviants n'est pas de satisfaire l'abstrait qu'ils prophétisent, plutôt cela ferait penser que lui-même emmagasine de forte confusion face à l'abstrait. Peut-on accepter un messager qui prône et fait le contraire de son maître ?

Malgré cette situation qui semble être une déception par rapport aux attentes de FA, celui-ci a confirmé que ce n'est pas ce jour là ou le lendemain qu'il allait abandonner l'EML. La perspective temporelle et la probabilité au changement retiennent la tendance chez les adeptes à vouloir changer de confession religieuse. Pour CASSIER, « *nos actes eux-mêmes tout autant que nos passions paralysent le mouvement de la vraie vie, de la vie interne, parce qu'ils entraînent cette vie dans la forme temporelle et l'y retiennent prisonnière. Dans la mesure où toute action s'effectue dans le temps et ne possède de réalité qu'en lui et par lui, la différence qui la sépare de la passion est nivelée et supprimée».*[1] Il reste important de connaître l'impact de cette tension sur la croyance de l'adepte. Il en découle que cette tension psychologique s'exprime de plusieurs manières, il peut s'agir de blocage à la libre expression, à l'expression de leurs besoins, à la menace d'excommunions, etc., mais l'extrême, il pourra s'agir du changement d'appartenance religieuse.

8.3. Le faible niveau socioéconomique et l'attachement à l'abstrait

Les cibles intéressantes pour les sectes sont les groupes de gens ou les personnes en situations particulièrement difficiles, les gens ayant un fort sentiment d'attachement à l'idée abstraite se recrutent dans les sectes. Ces gens enregistrent des frustrations et n'éprouvent pas de stabilité au niveau psycho-socio-économique.MA et GI ont déclaré qu'ils ont, en partie été influencés, pour leur croyance, par les circonstances de la vie difficile. Les difficultés de la vie quotidienne les ont prédisposés à intensifier les idées de leur croyance. REMY souligne le lien entre les conditions de vie défavorables et l'accessibilité aux réponses religieuses de cette manière: « *un groupe social caractérisé par l'insécurité de l'emploi et dès lors l'instabilité du revenu aura tendance à appréhender la vie comme jeu du hasard, tout ce qu'il vit étant la résultante non d'un choix, mais de facteurs qu'il ne maîtrise pas. Amené dès lors à rendre responsable de sa situation un Dieu caché, puissances personnelles ou impersonnelles, il tentera de les concilier par une maîtrise indirecte...Des conditions socio-économiques faibles et instables tendent à construire une vision sacrale du monde dont on acquiert la maîtrise soit à travers le rêve(...)».*[2]

[1] CASSIER, E., La philosophie des formes symboliques. V2. La pensée mythique, Paris, Minuit, 1972, p.153.
2 REMY cité par GODIN, A., Psychologie des expériences religieuses, Paris, Centurion, 1981, p.36.

En partant de cet avis, nous observons que les solutions apportées sont efficacement limitées sur le plan illusoire car, pour une personne, en tant qu'unité existentielle, aucune dimension de son être ne doit pas rester en arrière. Psychologiquement, les personnes qui, au départ avaient des envies économiques avant leurs sentiments d'attachement à l'idée abstraite, finissent par amoindrir sinon par renoncer à ces soucis en s'acceptant comme tel, chacun dans sa condition.

Les croyants désillusionnés se mettent à espérer l'accomplissement de leur désir avec le paradis céleste. Le militantisme dans un système religieux comme l'EML, les décourage de se débattre pour se tirer des conditions de vie défavorables. Les propos de GI en sont la preuve : « *Nta kundi, nturi burwane ! Utegerezwa kumenya kwihangana gushika aho imana ishakiye ikakwishura, canke n'aho utokwishurwa, ukarindira gushika kw'iherezo*».

Cela veut dire : « *Pas d'autre choix, on ne se bat pas ! On doit apprendre à espérer jusqu'à ce que la volonté de Dieu sur toi s'accomplisse, ou bien à persévérer jusqu'à la mort à défaut de sa réponse immédiate*». Cela fait apparaître le caractère occultant de la religion face à la réalité. En effet, dans la société scindée en classes sociales, la lutte entre ces dernières est inévitable. Et d'où, sous la force de l'idéologie dominante, certains se consolent par l'idéologie religieuse. La religion est donc une des forces qui dissimulent la réalité sociale. Parlant du changement des fondations économiques, MARX note : « *Quand on considère ces bouleversements, il faut distinguer deux ordres de choses. Il y a bouleversement matériel des conditions de production économique. On doit le constater dans l'esprit de rigueur des sciences naturelles. Mais il y a aussi les formes juridiques, politiques, religieuses, artistiques, philosophiques, bref les formes idéologiques, dans lesquelles les hommes prennent conscience de ce conflit et le poussent jusqu'au bout. On ne juge pas un individu sur l'idée qu'il a de lui-même. On ne juge pas une époque de révolution d'après la conscience qu'elle a d'elle-même. Cette conscience s'expliquera par les contrariétés de la vie matérielle, par le conflit qui oppose les forces productives sociales et les rapports de production*».[1]

La base réelle de la société est la structure économique et la religion, la philosophie, le droit, etc. sont des éléments de la superstructure. Le bouleversement de cette base doit donc s'étendre sur ces éléments puisqu'ils n'ont pas d'existence propre. Le croyant dirait que consentir à l'injustice ou à la misère rehausse l'individu au rang des « prédestinés » d'une justice et l'abondance divines. Parfois, les gens qui connaissent des périodes difficiles, qui se retrouvent condamnées à subir une immersion dans de croyances soit involontairement suite

[1]MARX, K.., Œuvres. Economie., Paris, Gallimard, 1965, p.273.

aux affrontements sociaux et donc pour fuir les ennemis, des gens qui restent en proie facile des dissensions sévères comme les crises politiques, voient apparaître chez eux des mouvements et/ou des sectes religieux (es) visant à les déculpabiliser mais parfois après les avoir culpabilisés eux (elles)-mêmes et pour enfin leur assurer les chances nouvelles de survie.

8.4. Exploitation de l'homme par l'homme

Comme on l'a déjà souligné, l'église est une institution qui sert à la perpétuation de l'idéologie de la classe dominante. Bien qu'ils découlent des représentations collectives, les rapports entre un individu et une divinité sont individualisés puisque chacun a sa façon de vivre les stress de sa vie. Cela montre que le vécu religieux est, d'une part, l'expression du vécu réel et, d'autre part, la protestation contre ce vécu. Quelle que soit sa forme, chez une personne, le vécu religieux ne s'explique que par les moyens réels de la subsistance. En outre, la classe dominante va se servir de son pouvoir philosophique pour mettre en place un système religieux jouant un rôle dissimulateur des rapports entre les hommes. Nous parlons d'exploitation, car, la classe inférieure n'est pas privilégiée à l'usage dudit fond. Mais également l'institution dudit fond n'est pas librement consentie et que la masse est obligée d'y adhérer quelques soient les conditions. Ici, les propos de FA en constituent une preuve : *« Ibingora ni nk'igihe hageze ibintu bisaba amafaranga ugasanga ntushoboye kuyatanga nk'abandi».*

Cela signifie : « *Ce qui me pose problème, c'est lorsque surviennent des activités à exigences financières alors que je me trouve dans l'incapacité de contribuer comme les autres».* On voit que pour FA, il se pose une limitation financière à l'efficacité de sa contribution pour la vie de son église. On voit également que l'adepte est disposé à donner docilement une fois qu'il aurait à donner. L'appartenance à une religion n'implique pas une passivité et n'est pas de caractère déterministe. L'homme au sein de son église reste actif avec ses sensibilités et ses principes personnels.

FA constate dans le jeu dîme-offrande une lutte pour l'estime de soi de la manière suivante : « *Mbere ubu hoho heze n'ibindi, aho usanga uwuboneka umengo ni uwufise amafaranga, ubu mu misi mikuru baravuga n'amashure ingene yarushanijwe mu gutanga amashikanwa, abarushije abandi bakabamamaza, bakabakomera amashi, bigatuma bahiganwa mu gutanga, ishengero rigaca ryinjiza amafaranga menshi».*

Cela signifie : « *D'ailleurs aujourd'hui, il y a un nouveau fait où on tend à considérer comme importants ceux qui possèdent l'argent. Aujourd'hui, dans les grandes fêtes, on proclame et*

on classe la contribution inter succursales en offrande, on applaudit ceux qui battent les recors, on les acclame, ce qui crée la compétition dans les offrandes, et ainsi l'église parvient à encaisser beaucoup d'argent». Ces mécanismes psychologiques sont à l'œuvre dans le renforcement du cadre du financement interne de l'église ou de l'activité religieuse. Le recours à la *cure d'âme* est un autre moyen mis en jeu. ADLER et JAHN écrivent à ce sujet : « *L'église parle à l'humanité de jugement et de grâce, elle lui parle de rédemption, elle console l'homme dans ses peines, lorsqu'il est resté inacceptable à tout réconfort humain. Grâce à la prédication de l'évangile, l'église est devenue la plus puissante forme de la cure d'âme, c'est là que réside son action sur l'homme, voulue par Dieu et indépendante de tout courant temporel de quelque nature qu'il soit».*[1]

L'être humain est un être d'aspiration et la plus grande aspiration est celle de la persistance dans l'être, donc l'immortalité. Comme l'espace qu'il vit n'est pas à l'abri de la déchéance, et donc de la mort, il se projette un autre espace non marqué par cette limite, la vie dans l'au delà. Les religions défendent ceci : la *vie céleste* est le succès pour l'être humain. Un stratège commerçant sur la base de sa croyance religieuse affaiblira l'homme en lui signifiant l'abandon de ses biens pour le compte de son appartenance. Ainsi, l'individu est aliéné dans ses moyens matériels et dans sa conscience.

8.5. Dissimilation des rapports sociaux

La croyance religieuse donne un sens à la vie. Par ses diverses formes, elle contribue au renforcement de l'ordre social. La croyance religieuse excite le besoin de la communauté et de relation en réaction contre une société dépersonnalisant où les gens sont malades de solitude dans une foule solidaire ou dans l'anonymat. LY pense que ce qu'elle est maintenant provient du suivi qu'elle a eu de la part de son église et des aînés dans l'église et invite pour cela d'autres jeunes à bien vouloir venir bénéficier des bienfaits de cet investissement. LY dit à ce sujet : « *Jewe ishengero* Méthodiste Libre *ndarikunda cane, ni ryo ryandeze kuva mu buto bwanje, tukijanwa n'abavyeyi gusenga, rirampa indero gushika no kuri iyi ntambwe ngezeko uyu musi, ndetse ntazi n'ingene biba bimeze iyo mba ntarizera uwo mwami, ari na co gituma mpamagarira urundi rwaruka rwose rutaramwizera gushira imbere umwami Yesu mu bugingo bwabo kugira ngo baze bashobore kugira ico bimarira».*

Cela signifie : « *J'aime beaucoup l'Eglise Méthodiste Libre, c'est elle qui m'a éduqué depuis mon enfance, lorsque je tenais encore compagnie de mes parents à la prière, elle m'a éduqué de telle sorte que le pas que j'ai franchi aujourd'hui provient de cela, alors que je ne connais*

[1]ADLER, A. et JAHN, E., op. cit., p.18.

même pas ce qui se serait produit si je n'avais pas encore cru en ce Roi, raison pour laquelle j'invite tous les autres jeunes qui n'ont pas encore cru en lui à mettre en avant le rois Jésus dans leur vie pour obtenir un bon sens de celle-ci».

En paraphrasant LINDEN et son équipe, nous pouvons dire que la religion donne des mobiles surnaturels pour refreiner les tendances de l'homme à devenir plus un animal qu'un être humain. La croyance religieuse apporte une aide à l'individu et, en plus, elle est un rempart pour la famille et pour l'Etat. D'après LINDEN et son équipe, « *si Dieu n'existait pas, il appartiendrait à l'Etat d'inventer un Dieu, en vue d'assurer le bien de ses sujets.»*[1] «*Dieu* » est ainsi un principe idéologique d'ordre pour la plupart de la société de classes. Certains Etats arrivent même à insérer le principe divin dans le serment d'investiture des hautes autorités politiques. La classe dominante, dans l'église comme dans d'autres cadres, se sert de ce principe pour maîtriser et/ou opprimer les classes dominées. C'est également l'avis de FREUD qui explique que « *si l'on vient à apprendre aux hommes qu'il n'y a pas de Dieu très juste (...) alors ils se sentiront exempts de toutes obligations de suivre les lois de la civilisation. Même si l'on savait et pouvait prouver que la religion n'est pas en possession de la vérité, il faudrait se taire et se conduire comme le demande la philosophie du "comme si"».*[2]

La croyance religieuse rend solidaires les liens persistant entre les hommes. De ce fait, la croyance religieuse apporte des satisfactions nouvelles ou renforcées au besoin d'appartenance à des groupes ou une unanimité chaleureuse remporte sur la vie solitaire. Cela nous renvoie aux effets du groupe qui font partie des piliers des sectes. L'individu est immergé dans le groupe auquel « *il ne voit plus rien d'autres. Jamais il ne s'est senti rassuré, autant aimé. Il sort de lui-même. Il fait passer l'intérêt du groupe avant son intérêt particulier».*[3] La croyance religieuse, par sa doctrine religieuse et les types de comportements qu'elle oblige à ses membres, veut se « *fabriquer* » des personnalités répondant à ses idéaux, dans tous les contours. Cette activité est faite notamment lors des rites. Dans les rites, les individus participent à l'élaboration du sens et la valeur des objets et des êtres, le rite inculque des principes de vie importants pour la socialisation de l'individu, le façonnage de la personnalité et la mémoire du groupe. La fonction intégrative de la religion est, en définitive, effectuée par les rites. En effet, par l'adoption des règles et de rôles, un rite religieux renforce le lien social intégrateur. En encourageant certains comportements tout en découpant certains d'autres, la croyance religieuse canalise des conduites qui permettent non seulement son

[1] LINDEN et al, Les fondements de la religion, Paris, Payot, 1957, p.332.
[2] FREUD, S. op. cit., p.50.
[3] FILAIRE, B, Les sectes, Paris, Flammarion, 1994, p.36.

épanouissement mais aussi celle de la société. De l'enfance au vieillissement, la religion institue des rites pour générer et faire croître ses valeurs et ses intérêts et, notamment, pour assurer le statu quo social.

La classe dominante crée les différentes idéologies y compris l'idéologie religieuse. La religion, tout comme n'importe quelle idéologie, dissimule les rapports de domination de classes. Les idéologies donnent aux couches sociales les arguments pour supporter les conditions difficiles d'existence. C'est donc une forme d'aliénation masquée par un sentiment de bien-être que la religion suscite notamment face aux souffrances humaines quotidiennes.

8.6. Identification sociale

A partir des résultats obtenus au terme de ce travail, on a pu mettre en évidence, que dans le champ des phénomènes socio-psychologiques, comme la croyance religieuse, la séparation des individus en deux catégories suffisait à accroître la différence inter catégorielle et à augmenter la similitude intra catégorielle perçue. La croyance religieuse fait attacher les individus à un être abstrait qu'ils considèrent du côté positif et à s'opposer à être abstrait qu'ils prennent du côté négatif. Ces propos de MA illustrent cela : « *Mu bisanzwe ingorane ncamwo nk'umukristo ziva kuri Satani. Iyo ngiye mu ngorane menya ko ari Satani ariko ararondera kungwisha kugira mve ku Mana, ari na co gituma nca nsenga cane».*

Ceci veut dire : « *Habituellement, les problèmes que je traverse en tant que chrétienne, viennent de Satan. Quand je me trouve en difficultés, je conçois que c'est Satan qui me cherche pour me faire tomber, me détacher de Dieu, et c'est pour cette raison qu'en ce moment je dois beaucoup prier».* On voit que pour MA, il y a deux pôles originaires des forces qui agissent sur l'individu (croyant) : *Satan* le provocateur des difficultés et *Dieu* le défenseur du croyant. Il s'en suit que deux tendances se forment à la suite d'un jugement d'affiliation à ces deux forces opposées. Cependant, dans le cadre de notre étude, l'appartenance de l'individu à un seul groupe religieux peut ne pas lui suffire surtout que sa représentation de l'abstrait s'amplifie de même que son attachement.

Au sens psychologique, la représentation mentale structurée institutionnellement, découle d'une réalité, externe expérimentée par le sujet. L'abstrait est donc construit à partir d'un objet ou d'une situation du monde réel ou imaginaire, produit de l'élaboration sociale. Le rôle de telles représentations est à considérer comme étant la médiation entre l'agent cognitif (le croyant) et le monde (externe ou interne, réel ou fictif). L'être humain est pris donc entre sa représentation d'une divinité autoritaire, lointaine, transcendante et son propre désir de se construire soi-même. De plus, les pulsions, les frustrations et les séquelles

psychiques influent psychologiquement sur une représentation d'un regard divin empli de bienveillance.

FA indique que la référence à d'autres groupes religieux lui fournit des informations complémentaires sur les principes qui guideraient sa foi afin de remédier à son insatisfaction à appartenir à l'EML en matière du *salut*, après qu'il ait constaté une déception quelconque par rapport à ses attentes. Il dit : « *Jewe si ndi mw'ishengero ngo n'uko ubutumwa buriyo bushimishije, ahubwo numva ntekanye kuko nakuriye mu mirwi mvugabutumwa, nka* groupe biblique *mu mashure yisumbuye no muri kaminuza, umuhari w'abanyeshure ba EML bahurikiye mu makaminuza, n'iyindi, ndatekanye rero kuko ijambo ry'Imana rihagije ndarifise».*

Cela signifie : « *Je ne suis pas dans l'église parce que la Bonne Nouvelle s'y trouve suffisamment, mais je suis stable parce que j'ai évolué dans les groupes bibliques évangéliques tant à l'école secondaire qu'à l'université, dans le Mouvement des Etudiants Méthodistes Libres, etc., je suis alors calme parce que j'ai suffisamment de la parole de Dieu».* Nous constatons, à travers ces propos, que FA essaie de maintenir son appartenance à un groupe et cherchera à adhérer à d'autres groupes si ces derniers peuvent renforcer les aspects positifs de son identité sociale. Les aspects positifs de l'identité sociale n'ont de signification qu'en liaison ou en comparaison du groupe d'appartenance avec d'autres groupes.

Le besoin d'identification sociale est incontournable chez l'homme. L'être humain doit se choisir des individus, des groupes ou des idées auxquels il doit s'attacher. Cela lui garantit son humanité et le dispense de l'angoisse d'excommunions. L'individu peut changer son appartenance groupale, lorsqu'il cherche à renforcer les aspects positifs de son identité sociale.

CONCLUSION GENERALE

Au terme de ce travail, il convient de faire une synthèse de nos résultats. Mais avant celle-ci, nous aimerions en rappeler les points saillants. Notre étude était articulée sur deux grandes parties à savoir la première qui concerne le cadre théorique et méthodologique de la recherche et la deuxième qui était consacrée à présentation, l'analyse et l'interprétation des résultats. Nous rappelons également que dans notre travail, nous avons voulu « *étudier la fonction de la croyance religieuse chez l'Eglise Méthodiste Libre* ». Pour y arriver, nous avons suivi un certain cheminement que nous rappelons succinctement.

Dans un premier temps, après avoir introduit le sujet dont nous avons justifié le choix et fait une délimitation, nous avons élucidé les concepts-clés pour rendre notre travail plus compréhensible. Nous avons aussi parlé de la place du statut social dans la croyance religieuse et donné l'explication psychologique pour en dégager quelques généralités. La première partie a débouché sur la formulation de notre problématique, les objectifs de recherche et la démarche méthodologique que nous avons suivie. Dans un deuxième temps, nous avons présenté les cas, analysé les données et interprété les résultats de recherche. Les données recueillies ont été dépouillées sous trois thèmes correspondant à nos objectifs spécifiques de recherche. Nous avons dégagé les fondements de la croyance religieuse, l'occultation des rapports de l'homme à la nature ainsi que l'opacité des rapports des hommes entre eux-mêmes.

Au terme de ce travail, nous avons trouvé que l'adepte est marqué par un fort besoin d'identification sociale qui traduit l'esprit de recherche d'un cadre rassurant pour la réussite de sa vie; l'angoisse de mourir fait qu'une personne adopte divers comportements dans le but inavoué de *lutter* contre sa mort comme le respect d'un système de valeurs et de conduites personnelles qui le conduiraient à une promesse inconsciente d'immortalité. Les phénomènes cosmiques bouleversent l'homme et celui-ci se trouve impuissant à les maîtriser et se met à penser à une intervention miraculeuse qui proviendrait d'une puissance abstraite. La société forge des représentations qui restent émouvantes à tout instant que la personne les observe avec un esprit scientifique puisqu'elles s'ancrent sur des dogmes invérifiables. Celles-ci ont pour fonction de tranquilliser l'individu aussi longtemps qu'une issue favorable face à une situation réelle problématique tarde à survenir par la rationalité. L'analyse religieuse des phénomènes est différente de l'analyse scientifique envers ceux-ci ; la primitivité humaine se pose comme une condition essentielle chez l'homme pour adhérer à une croyance religieuse. En outre, toute religion implique la croyance dans le surnaturel, source de sécurité et de satisfaction à tous les besoins du croyant. Les chrétiens font recours à des symboles qui sont

inventés juste pour se créer quelque chose de manipulable et réduisent la distance séparant le divin et le croyant. De ce qui précède, on voit que les rapports de l'homme à la nature restent dans l'ombre. Ainsi, notre premier objectif spécifique qui visait à *« montrer la fonction de la croyance religieuse chez l'EML vis-à-vis des rapports des hommes à la nature »* a été atteint.

Dans notre étude, nous avons trouvé que les ministres de l'église sont sacralisés ; les rapports entre ceux-ci et la masse d'adeptes sont fondés sur la distanciation. Bien que les fidèles constatent que les maîtres dévient en faisant de l'église une source d'autofinancement en mettant leurs propres intérêts en avant, ils n'arrivent pas à accepter un messager qui prône et fait le contraire de ce qui est prêché par les mêmes maîtres, mais, la croyance religieuse en fait des prisonniers. Ce qui veut dire qu'ils ne peuvent pas être tentés par la révolte pour ne pas irriter l'idée abstraite, solution à leurs problèmes. Les personnes en situation socio-économique particulièrement difficile, manifestent un fort sentiment d'attachement à l'idée abstraite; ces gens sont confrontés à des frustrations. Le militantisme dans un système religieux comme l'EML, dissuade les adeptes de se débattre pour se tirer des conditions de vie défavorables et les prédispose à espérer l'accomplissement de leur désir avec la vie *céleste.* La classe dominante, celle qui détient les moyens de productions, crée les différentes idéologies y compris l'idéologie religieuse. Celles-ci ont pour but de dissimuler les rapports de domination de classe auxquelles les masses sont soumises. Aussi, l'individu, une fois né cherche à adhérer à au moins un groupe d'appartenance. Cette adhésion lui amène à se sentir conformiste, non déviant, susceptible de perfection et donc digne de la bienfaisance de l'idée abstraite. Il en découle que la croyance religieuse suppose des mécanismes de dissimilation des rapports des hommes entre eux-mêmes. Ainsi, notre deuxième objectif spécifique qui visait à *« découvrir la fonction de la croyance chez l'EML vis-à-vis des rapports des hommes entre eux-mêmes»* a été également atteint.

En définitive, sachant que ces objectifs spécifiques avaient pour but, celui de rendre opérationnel l'objectif général à savoir *« étudier la fonction de la croyance religieuse chez l'Eglise Méthodiste Libre »,* vu que l'opacité des rapports des hommes à la nature a été mise en évidence et la dissimilation des rapports des hommes entre eux-mêmes découverte, nous pouvons affirmer, en conséquence, que notre objectif général de recherche a été atteint.

SUGGESTIONS

Nous ne saurons pas terminer, pour un thème comme celui-ci, qui touche plus la dimension abstraite que la dimension concrète et qui analyse le côté dissimulé de la personne que son côté objectivé, plus les attitudes irréfléchies que les attitudes réfléchies, sans émettre quelques suggestions.

Aux adeptes

S'habituer à résoudre les problèmes inévitables de la vie en se servant de leurs potentialités physiques et intellectuelles sans prétendre aux interventions mystiques des forces surnaturelles.

A l'Etat

- D'intervenir dans le domaine des religions, de façon à faire des églises des structures qui interviendraient pour résoudre les problèmes concrets des hommes qui viennent se recruter dans celles-ci, car, leurs problèmes sont d'abord de la réalité concrète avant leur conversion spirituelle.
- S'efforcer à maîtriser l'environnement cosmique, car, son bouleversement entraîne à son tour le bouleversement démographique, ainsi que celui des consciences humaines. Ainsi, il y a l'aliénation matérielle qui précède l'aliénation intellectuelle.

Aux chercheurs intéressés

De compléter notre recherche en étudiant :

La «*Contribution de l'EML à l'éducation de la jeunesse burundaise* », étant donné qu'elle construit des infrastructures depuis le primaire jusqu'au supérieur pour les laïcs et/ou les théologiens, des centres de santé et des hôpitaux etc.

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages

ADDAD, M. & BENEZECH, M., L'irresponsabilité pénale des handicapés mentaux en droit israélien et anglo-saxon, Paris, Liter, 1978.

ADLER, A. et JAHN, E., Religion et psychologie individuelle comparée, Paris, Payot, 1958.

ADLER, A., Connaissance de l'homme. Étude de caractérologie individuelle, Paris, PUF, 1976.

BEGUIN, A., Création et destinée. Essais de critique littéraire, Paris, Seuil, 1973.

BIROU, A., Vocabulaire pratique des sciences sociales, Paris, Editions Ouvrières, 1966.

BLANCHET, A. et GOTMAN, A., L'enquête et ses méthodes : l'entretien, Paris, Nathan, 1992.

BOUDON, R., Les méthodes en sociologie, Paris, PUF, 1979.

BUCAILLE, M., La bible, le coran et la science, Paris, Seghers, 1976.

CASSIER, E., La philosophie des formes symboliques. V2. La pensée mythique, Paris, Minuit, 1972.

CAZENEUVE, J., La mentalité archaïque, Paris, Armand-Colin, 1961.

CLESERMAN, G. et KOURSANOV, G., Problèmes fondamentaux du matérialisme historique, Moscou, Progrès, 1968.

DE COSTE, M., Sociologie de la liberté, mise en perspective d'un discours voilé, Paris, De Boeck, 1996.

DECONCHY, J-P., L'orthodoxie religieuse. Essaie de logique psychosociale, Paris, Les Editions Ouvrières, 1971.

DUPASQUIER, N-L., Le devenir d'enfants abandonnés : le tissage et le lien, Paris, PUF, 1981.

DURKHEIM, E., Les règles de la méthode sociologique, Paris, PUF, 1973.

DURKHEIM, E., Les formes élémentaires de la vie religieuse, Paris, PUF, 1979.

DURKHEIM, E., Le suicide, Paris, PUF, 1979.

DUROUX, B., La psychologie de a cola foi chez Saint Thomas d'Aquin, Paris, TéQUI, 1963.

ECK, M., Univers de la psychologie, Paris, Ed. Lidis, 1981.

ELIADE, M., Traité d'histoire des religions, Paris, Pbp., 1964.

FESTINGER, L., et KATZ, D., Les méthodes de recherche dans les sciences sociales. V.2, Paris, PUF, 1972.

FILAIRE, B, Les sectes, Paris, Flammarion, 1994.

FREUD, S., Le langage oublié, Paris, PBP, 1961.

FREUD, S., L'avenir d'une illusion, Paris, PUF, 1971.

FREUD, S., Malaise dans la civilisation, Paris, PUF, 1971.

FREUD, S., L'avenir d'une illusion, Paris, PUF, 1980.

FREUD, S., Nouvelles conférences sur la psychanalyse, Paris, Gallimard, 1989.

GENERAL, E-L., Histoire générale du protestantisme, Paris, PUF, 1964.

GODIN, A., Psychologie de la vocation : bilan, Paris, Cerf, 1975.

GRIMAL, P., La mythologie grecque, Paris, PUF, 1953.

HUYSE, L., Tout passe sauf le passé, Bruxelles, AWEPA, 2009.

JUNG, C-G., Psychologie et religion, Paris, Bouchet/Chastel, 1958.

KILANI, M., Introduction à l'anthropologie, Lausanne, Payot, 1989.

KOÏNIGSON, M-J., Hegel. Le droit, la morale et la politique, Paris, PUF, 1977.

LAFON, R., Vocabulaire de psychopédagogie et de psychiatrie de l'enfant, Paris, PUF, 1991.

LEON, A., Manuel de psychopédagogie expérimentale, Paris, PUF, 1973.

LEVY-BRUHL, L., Le surnaturel et la nature dans la mentalité du primitif, Paris, PUF, 1963.

LEVY-BRUHL, L., La mentalité primitive, Paris, Retz-CEPL, 1976.

LINDEN et al, Les fondements de la religion, Paris, Payot, 1957.

LINTON, R., Le fondement culturel de la personnalité, Paris, Bordas, 1977.

MARX, K.., Œuvres. Economie., Paris, Gallimard, 1965.

MAURICE, B., La bible, le coran et la science, Paris, Seghers, 1976.

MAUSS, M., Le sens commun. V.1. Les fonctions sociales du sacré, Paris, Minuit, 1968.

MAUSS, M., Le sens commun. V2. Représentations collectives et diversité des civilisations, Paris, Minuit, 1968.

MESCHING, G., Sociologie religieuse. Le rôle de la religion dans les relations communautaires des humains, Paris, Payot, 1951.

MORVAL, MONIQUE V-G., Le T.A.T et les fonctions du moi, Québec, Montréal, 1982.

MUCCHIELLI, R., Psychologie. Classe de philosophie, Paris, Bordas, 1957.

MUCCHIELLI, R., L'entretien de face à face dans la relation d'aide, Paris, PUF, 1982.

NADEL, S-F., La théorie de la structure sociale. Traduction de Jeanne Faret, Paris, Minuit, 1970.

NOVELI, N-P., Séminaire sur la recherche quantitative, Washington, RSS, 1986.

NUTTIN, J., Théorie de la motivation humaine, Paris, PUF, 1980.

PINTO, R et GRAWITZ, M., Méthodes des sciences sociales, Paris, Dalloz, 1971.

REUCHLIN, M., Psychologie, Paris, PUF, 1979.

ROHEIM, G., Psychanalyse et anthropologie, Paris, Gallimard, 1967.

RONGERE, P., Méthodes en sciences sociales, Paris, Dalloz, 1971.

ROSSET, C., L'anti-nature, Paris, PUF, 1973.

SEGUIN, L.,La sorcellerie au Québec, Montréal, Presses des Ateliers Marquis de Mont-Magnus ,1978.

SIX, J-F. ;Univers de la psychologie, Paris, Ed. Lidis, 1981.

SKINNER, B-F., La révolution scientifique de l'enseignement, Bruxelles, Dessart, 1968.

TARRAB, G., Mythes et symboles en dynamique de groupe, Paris, Bordas, 1971.

THOMAS, L-V et LUNEAU, R., La terre africaine et ses religions. Traditions et changements, Paris, Larousse, 1975.

TUZET, H., Le cosmos et l'imagination, Paris, Librairie José Corti, 1965.

VERGOTTE, A. ; psychologie religieuse, Bruxelles, Charles Dessart, 1966.

WACH, J., Sociologie de la religion, Paris, Payot, 1955.

MEMOIRES, COURS ET AUTRES DOCUMENTS

BARANCIRA, S., Possession par les Baganza et rituel thérapeutique de Kubandwa au Burundi, Texte inédit, Bujumbura, 1990.

BATUNGWANAYO, A., Histoire sociale des Eglises protestantes au Burundi. Cas de l'Eglise Méthodiste Libre de 1935 à nos jours, Mémoire inédit, Bujumbura, UB/FLSH, 2003.

CERUKI, Lyangombe. Mythes et rites, Bukavu, CERUKI, 1976.

HAKIZIMANA, V., Etude des motivations psychosociales du changement d'appartenance religieuse. Cas des convertis au jéhovisme.», Mémoire inédit, Bujumbura, UB, FPSE, 2011.

M.E.N., Philosophie. Livre du maître, Bujumbura, B.E.P.E.S, 2000.

MAKARIUS, L-L., Le sacré et la violence des interdits, Paris, Payot, 1974.

MVUKIYE, B., Séminaire de Psycholinguistique, Cours inédit, Bujumbura, UB/FPSE, 1ière Licence PCS, A/A 2010-2011.

NISABWE, T., Séminaire de Méthodologie de Psychologie Sociale, Cours inédit, Bujumbura, UB/FPSE, 1ière Licence PSC, A/A 2010-2011.

NKUNZIMANA, P., Psychologie sociale, Syllabus de cours, Bujumbura, UB/FPSE, 2ième candidature, 2012.

NKUNZIMANA, P., Sociologie générale, Syllabus d'enseignement, Bujumbura, UB/FPSE, Bac1, 2012.

NSABIMANA, A., Approche psychosociologique de la conversion des jeunes du catholicisme au protestantisme. Cas de l'Eglise Vivante de Jésus-Christ, Mémoire inédit, Bujumbura, UB, FPSE, 2005.

NTIRAMPEBA, E., Etude de l'image de l'homme polygame dans la region du Moso, Bujumbura, UB, FPSE, 2005.

NTUNAGUZA, G., Méthodologie de la Recherche et Séminaires, Syllabus de cours, Bujumbura, UB/FPSE, 2ième candidature, 1994.

NZINAHORA, I., Ethologie et psychologie comparée, Cours inédit, Bujumbura, UB/FPSE, 1ère Licence. /PCS, A/A 2010-2011.

RUBEYA, J., Quelques effets psychosociologiques de la croyance à la sorcellerie sur l'éducation dans la société burundaise, Mémoire inédit, Bujumbura, UB, FPSE, 2008.

WAKYUBI., M-K, Comment rédiger un travail de fin de cycle, un mémoire de Licence, de Maîtrise ?, Bujumbura, CREDE, 2007.

WEBOGRAPHIE

BURTMANN, M. cité on http : //www.webnietzsche.fr/foi.htm, consulté le 18/01/2013 à 19 heures et 45 minutes.

FONNTAINE, P. on http : //www.internaute.com/actualite/societe-france/religion-du-monde/, consulté le 29/08/2012 à 20 heures

WOMMACK, A. on www.info-bible.org/credo/3.1.1.htm, consulté le 18/01/2013 à 19 heures et 30 minutes

DICTIONNAIRES

BIROU, A., Vocabulaire pratique des sciences sociales, Paris, Les Editions ouvrières, 1966.

BOUDON, R. et LAZARSFELD, P., Méthodes de sociologie. Le vocabulaire des sciences sociales : concepts et indices, Paris, Mouton, 1965.

Dictionnaire encyclopédique de l'éducation et de la formation, Paris, Nathan, 1994.

DORON, R. & PAROT, F., Dictionnaire de Psychologie, Paris, PUF, 1991.

SILLAMY, N., Dictionnaire Encyclopédique de Psychologie, Paris, Bordas, 1980.

Univers de la psychologie, V.7. Vocabulaire de psychologie, Paris, Lidis, 1981.

ANNEXES

Annexe I : présentation et consigne en kirundi

Mushingantahe, mupfasoni, ndakuramukije.

Nitwa **NIJIMBERE Léonard,**

Ndi umunyeshure muri kaminuza y'uburundi, mu gisata cigisha ivy'imyifato n'imibereho, nkaba ndiko ndakora igikorwa c'ubushakashatsi co kurangiza ivyigwa, kw'ijambo ry'umutwe ryitwa : « ***Icigwa c'imibereho ijanye n'ukwizera Imana. Akarorero k'ishengero Méthodiste Libre.»***

Ni muri iyo ntumbero nshaka kuganira na mwe kuri iryo jambo ry'umutwe, kuku mwebwe, abanywanyi b'ishengero Méthodiste Libre, ari mwebwe mbona ko mushobora kumpa inkuru z'ukuri. Izo na zo zizofasha umuntu wese akeneye kumenya ibijanye n'ukwizera canke n'ishengero Méthodiste Libre, canke agomba kugira ico akoze mw'iterambere ry'ico gisata.

Mwumve umwisanzuro ukwiye mu kumpa inkuru kuko ivyo mumbwira vyose ni ngirakamaro mu koronka ivyo ndiko ngirako ubushakashatsi.

Ikiganiro cacu na co kiri mw'ibanga. Ntutinye kumpa inkuru kuko izina ryawe ritazomenyekana.

Nkaba mbaye ndashima ingene tuza kuganira neza.

Annexe II : Guide d'entretien en kirundi

umwidondoro

1. Ufise imyaka ingahe?
2. Umaze imyaka ingahe mw'ishengero Méthodiste Libre?
3. Ujejwe iki mw'ishengero ?

Ibibazo nyezina

1. Mu buzima bwawe rukristu birashika ugaca mungorane, nk'ubukene,indwara canke kubura akazi, n'ibindi, wibaza kozituruka kuki?
2. Abavuga ko abantu aribo nkomoko y'ivyago bibashikira mwobabwira iki?
3. Inkomoko y'ukwizera kwanyu yoba ari iyihe?
4. Muterera iki mu guteza imbere ishengero ryanyu rya Méthodiste Libre?
5. Ni ibihe bihe ishengero ryanyu rya EML ryabashitseko mu gutora inyishu ku ngorane zanyu?
6. Ni ibihe bibagora kugira mushitse ivyo EML ribasaba?
7. Igihe mwinjira muri Méthodiste Libre, mwari mwiteze iki kuri iryo shengero?
8. Mu bijanye n'imibereho (ivyubutunzi n'imibano) yanyu, ni igiki cahindutse kuva mutanguye kwizera?
9. Nk'ubu bishitse mukaba umurongozi w'ishengero Méthodiste Libre, ni ibihe mwokora kugira ishengero ritere imbere gusumba?

Annexe III : Présentation et consigne en français

Madame, Monsieur, bonjour.

Je m'appelle **NIJIMBERE Léonard**

Je suis étudiant à l'Université du Burundi, à la Faculté de Psychologie et des Sciences de l'éducation. Je suis entrain de réaliser un travail de fin d'études universitaires intitulé : « ***Approche psychosociologique de la croyance religieuse. Cas de l'Eglise Méthodiste Libre.»***

C'est dans ce cadre que je voudrais m'entretenir avec vous sur le sujet puisque c'est sur vous, membres de l'Eglise Méthodiste Libre, que je compte obtenir les informations les plus fiables. Celles-ci pourront contribuer à faciliter les tâches à toute personne désirant s'enquérir sur les conditions dans lesquelles vous vivez, désirant œuvrer dans l'évolution de ce secteur (ou solliciter chez vous de l'aide).

Tout ce que vous me direz me sera d'une très grande importance pour la compréhension du phénomène à l'étude.

Notre entretien est confidentiel. Ne vous inquiétez pas, je vous garantis le strict anonymat. Personne ne saura le nom de celui avec qui je m'entretiens.

Je vous remercie d'avance de votre franche collaboration.

Annexe IV : Guide d'entretien en français

I. Identification :

1. Quel est votre âge ?
2. Faites-vous combien d'années dans l'EML ?
3. Quel est votre rôle dans l'Eglise ?

II. Guide d'entretien proprement dit

1. Dans votre vie chrétienne, quelles causes attribuez-vous des conditions difficiles comme la pauvreté, les maladies, le chômage, etc. auxquels vous auriez été confrontés ?
2. Que pouvez-vous dire de ceux qui disent que *« l'humanité est elle-même la cause de ses malheurs » ?*
3. Qu'est-ce qui seraient à l'origine de votre croyance religieuse ?
4. Comment est-ce que vous participez dans l'évolution de l'EML?
5. Quels sont les moments dans lesquels l'église a déjà intervenu dans la résolution de vos problèmes?
6. Quelles sont les difficultés que vous rencontrez à satisfaire aux besoins de l'EML?
7. Quelles étaient vos attentes en entrant dans l'EML ?
8. Du point de vue socio-économique, quels sont les changements que vous avez connus depuis que vous êtes croyant ?
9. Si aujourd'hui il vous arrive de devenir l'évêque de l'EML, quels projets envisageriez-vous pour améliorer la situation de celle-ci?